

Brigade Mondaine [195] – Le loup dans la bergerie

Michel Brice

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.com

BRIGADE MONDARVILLE

Par Michel Brice

LE LOUP DANS LA BERGERIE

VAUVENARGUES



MICHEL BRICE

BRIGADE MONDAINE

(N°195)

LE LOUP DANS LA BERGERIE

Les dossiers Brigade Mondaine de cette collection sont fondés sur des éléments absolument authentiques. Toutefois, pour les révéler au public, nous avons dû modifier les notions de temps et de lieu ainsi que les noms des personnages.

Par conséquent, toute ressemblance avec des personnes existantes ou ayant existé serait totalement involontaire et ne relèverait que du hasard...

RÉSUMÉ

Les draps roulés en boule à ses pieds, la fille était nue. Elle dormait, parfaitement inconsciente du spectacle qu'elle offrait. Debout, immobile au-dessus de son lit, l'homme la regardait de ses yeux vides. Il ne désirait pas cette fille. Il ne la connaissait pas. Alors pourquoi était-il là, dans le noir, triturant dans ses mains une corde de nylon, à se demander si ce n'était pas son devoir de la liquider ?

Ce n'était même pas une tentation. C'était comme une éventualité vague qui rodait dans sa tête, cherchant à se matérialiser.

La brebis en hurlant disparut dans sa gueule...

L'homme sourit. Une chanson de son enfance venait de lui remonter en mémoire, une vieille comptine où il était question de moutons trop confiants qui laissaient entrer un loup dans leur bergerie parce qu'il se plaignait d'avoir froid...

Brusquement, la corde se crispa entre les doigts de l'homme qui tressaillit. Il fallait qu'il se décide. La tuer ? Ou non ?

CHAPITRE PREMIER



Katarina referma la porte sans bruit et traversa la minuscule entrée de son appartement. Sur la droite, la chambre à coucher était plongée dans le noir. Elle en franchit le seuil et aussitôt se bloqua, en entendant les gémissements et les miaulements féminins qui montaient de derrière le grand paravent qui partageait la pièce.

Elle se surprit même à avoir un petit hochement de tête agacé, légèrement désapprouvateur. Des miaulements, des gémissements, des cris de plaisir, elle venait d'en prendre, elle, et elle en avait vraiment assez pour cette nuit. Ce n'était pas que les types avec lesquels elle avait passé la soirée s'étaient conduits de façon désagréable, non, bien au contraire. Trois hommes d'affaires chinois, trois jeunes businessmen de Shanghai qui s'étaient montrés extrêmement courtois à son égard, pleins de prévenances et d'attentions. Mais enfin, ensuite, ils en avaient voulu pour leur argent. Après le dîner somptueux à *La Grande Cascade*, près du champ de courses du Bois de Boulogne, ils l'avaient ramenée à leur hôtel, qui n'était autre que *Le Crillon* de la place de la Concorde, et là ils avaient exigé qu'elle donne le meilleur d'elle-même. Katarina ne pouvait pas vraiment leur en vouloir. Elle les avait fait casquer plein pot, comme elle disait intérieurement, alors elle aurait eu mauvaise grâce à leur refuser certains petits caprices.

Pour soixante mille francs, ils se l'étaient payée dans toutes les

positions possibles et imaginables et par tous les orifices que présentait sa personne. Ils l'avaient fait voyager à leur façon à travers les trois pièces de leur immense suite aux admirables plafonds à caissons.

Question Asiatiques, Katarina, jusqu'ici, n'avait jamais tâté que des Japonais. Les Japonais étaient petits, polis à la limite de l'obséquiosité, généralement timides, cérémonieux à l'extrême, et leurs sexes, dans la majorité des cas, n'avaient rien de très impressionnant. On ne pouvait pas en dire autant des Chinois, du moins de ceux avec qui elle avait passé une partie de la nuit. Bien qu'elle ne put faire des comparaisons, puisque c'était sa première expérience avec ce type de clientèle, les trois jeunes businessmen lui avaient paru tout simplement montés comme des ânes et surexcités comme des boucs en rut qu'on aurait gavés d'amphétamines. C'est tout juste s'ils ne l'avaient pas accrochée au lustre du salon pour se l'offrir dans des positions plus originales et plus acrobatiques. On ne pouvait pas généraliser, bien entendu, mais enfin on pouvait dire, à en juger par ces trois-là, que la vieille Chine que l'on décrivait si prude jadis, si puritaine, se dévergondait à toute allure.

La séance à l'hôtel avait duré presque quatre heures. Elle s'était terminée par un *gang-bang* carabiné, qu'était venue couronner une « douche de sperme » collective accomplie dans les règles de l'an. En d'autres termes, ils l'avaient tous les trois inondée simultanément et avec une belle ardeur. Katarina n'avait aucune idée de ce qu'était l'industrie chinoise du « X », mais elle aurait pu les recommander sans problème à n'importe quel producteur européen de porno. À tous les points de vue, aussi bien celui de leurs dimensions viriles que de la manière de se servir de leurs attributs, ils s'étaient montrés au-dessus de l'éloge.

Résulta ! : en cette nuit de mai tiède et douce, déjà presque estivale, la dernière du très long pont du 1^{er} mai (qui était tombé un vendredi), elle rentrait chez elle, dans son appartement du square du Croisic, à deux pas de la tour et de la gare Montparnasse, avec l'impression que plusieurs rouleaux compresseurs lui étaient passés sur le corps. Elle avait le ventre brûlant et les seins douloureux. Quant à ses reins, c'était à peu près comme si on s'était amusé à y enfoncer plusieurs grappes de piment rouge. Elle les avait bien gagnées, on pouvait le dire, ses soixante mille balles ! Dont trente pour cent, d'ailleurs, iraient, le lendemain même, remplir les caisses de Madame Anika, sa protectrice depuis déjà plus d'un an. C'était elle, Anika Loyola, qui gérait les rendez-vous de Katarina, depuis son très discret mais très élégant domicile du XVI^e arrondissement, rue de la Pompe, comme elle le faisait d'ailleurs pour une quarantaine d'autres call-girls et autres « escort » de toutes origines, des Françaises, des Britanniques,

des Suédoises, des Norvégiennes, des Polonaises ou des Marocaines qu'elle expédiait quotidiennement un peu partout dans le monde, aussi bien à Monaco qu'à New York, à Londres que dans les capitales du Golfe, enfin partout où il y avait des amateurs de chair fraîche capables de casquer rubis sur l'ongle pour s'offrir des plaisirs inaccessibles au commun des mortels.

Ancien mannequin, la quarantaine venue, Anika Loyola avait profité de ses relations dans les milieux huppés pour se recycler dans la prostitution de haut vol. Avec des tarifs qui démarraient aux alentours de dix mille francs, mais qui pouvaient grimper jusqu'à cent mille et encore bien davantage dans certaines circonstances. Des sommes sur lesquelles, comme de juste, elle prélevait sa dîme...

En sortant du taxi, quelques secondes plus tôt, devant son immeuble du square du Croisic, Katarina avait regardé sa montre : près de cinq heures du matin. Elle s'était alors dit qu'elle n'avait plus qu'une envie : prendre une douche puis s'écrouler sur son lit et y dormir, bras en croix, jusqu'au lendemain après-midi.

Et sur quoi elle tombait ? Sur Sabine, de l'autre côté du paravent. Sabine en train de gémir, de haleter, de soupirer, de miauler. Sabine en train de faire l'amour, à l'autre bout de la chambre qu'elles partageaient. Sabine, dans le noir complet, en train de roucouler entre les bras d'un type. Quel type ? Katarina, à vrai dire, s'en moquait éperdument. Ce qui l'étonnait, c'était que jamais, jusqu'à présent, Sabine n'avait ramené qui que ce soit à la maison.

Katarina sourit dans le noir. Décidément, elle se dévergondait la petite photographe, songea-t-elle. Quand elles s'étaient rencontrées, deux mois auparavant, Sabine n'était encore qu'une jeune journaliste débutante qui rêvait de faire des coups fumants et de réaliser des reportages qui lui permettraient d'acquérir le plus vite possible la notoriété. Sabine était ambitieuse, volontaire et décidée. Elle avait démarré avec un premier livre de photos, un reportage original sur *Les Nouveaux Rebelles*, une longue enquête dans des milieux plus ou moins marginaux, plus ou moins dangereux : drogués, fanatiques de messes noires, guérilleros urbains, et autres amateurs de rock satanique. Le livre venait à peine de sortir qu'elle avait décroché un nouveau contrat avec un grand éditeur pour un autre album de photos sur les « nouvelles conduites sexuelles » du troisième millénaire. Il ressortait de son enquête préliminaire que les bonnes vieilles putes d'antan avaient été remplacées par les call-girls, les escort-girls comme on les appelait maintenant, et surtout que les pratiques sado-masochistes étaient en progression galopante dans toutes les couches de la population. Une véritable épidémie. À croire que la majorité des hommes et des femmes ne pouvaient plus prendre leur pied qu'en se

faisant fouetter et humilier, ou encore en fouettant et en humiliant les autres...

C'était sur ces domaines précis que Sabine avait choisi de braquer son objectif, au propre comme au figuré. Le hasard d'une soirée avait voulu que sa route croise celle de Katarina. Cette dernière, qui s'appelait en réalité Marietta Vättern, mais qui détestait son prénom d'origine, l'avait d'abord envoyée se faire voir ailleurs, quand Sabine lui avait parlé de son projet. Seulement, quand on virait Sabine par la porte, elle rentrait par la fenêtre. Elle avait insisté, elle était revenue plusieurs fois à la charge, et elle avait fini par avoir gain de cause. Elle avait réussi à gagner la confiance de Katarina. Les deux femmes étaient même devenues assez vite amies. Au point que Katarina avait spontanément offert à Sabine de l'héberger chez elle, dans son petit appartement du square du Croisic, lorsque Sabine lui avait expliqué que son propre logement, rue de la Gaîté, était en plein travaux.

— Comme ça, avait souri Katarina, tu seras plus près de ton sujet...

La cohabitation des deux femmes durait depuis trois semaines et elle était sans nuages. Tout aurait dû les séparer, et tout les avait attirées l'une vers l'autre. Physiquement, déjà, elles étaient le jour et la nuit. Katarina avait vingt-quatre ans, elle était grande (presque un mètre quatre-vingts), longue, des seins puissants, des hanches larges de déesse de la fécondité, une chair ondoyante et généreuse, une croupe de jument, un visage encadré de cheveux blond-roux, et une large bouche sensuelle qu'elle avait pris l'habitude de maquiller avec un rouge si sombre qu'il en paraissait noir. Auprès d'elle, avec son minuscule nez retroussé presque enfantin, ses grands yeux verts de biche, ses cheveux châtain bouclés, sa silhouette menue et son mètre soixante-sept, Sabine avait l'air d'être sa petite sœur, alors qu'en réalité elle avait deux ans de plus.

De l'autre côté du paravent, les rôles de Sabine s'accéléraient. Katarina l'entendit lâcher deux « oui ! » précipités, puis il y eut de nouveaux miaulements saccadés. Le sommier du lit grinça. Toujours immobile dans le noir, Katarina sourit de nouveau. Ils devaient être en train de changer de position. Elle imagina la mince et frêle silhouette de la journaliste en proie aux furieux coups de boutoir de son partenaire. Dans quelle position était-elle, Sabine, à cet instant précis ? Sur le dos ? Sur le ventre ? À quatre pattes et offrant ses fesses menues mais parfaitement rondes au type qui l'empalait ?

Il y eut, derrière le paravent, un rire étouffé, puis des chuchotements. Katarina se secoua. Vaguement troublée. Ce rôle de voyeuse – même si elle ne voyait rien du tout puisque la pièce était plongée dans les ténèbres – était nouveau pour elle. De nature, elle

était plutôt exhibitionniste, comme toutes les filles qui se sentent bien dans leur peau et qui apprécient le plaisir pour le plaisir. Elle adorait être regardée, épiée, dévorée des yeux. Son boulot de pute de luxe, elle le faisait avec la décontraction et l'assurance d'une grande professionnelle, fière d'être reconnue comme telle. Elle aimait se mettre nue. Au propre, bien sûr, mais aussi au figuré. Dès que Sabine avait réussi à la mettre en confiance, elle n'avait eu aucune difficulté à lui tirer les vers du nez.

Katarina avait tout déballé, sans hésitation ni pudeur mal placée. Elle avait évoqué son enfance en Suède, ses parents, les études d'histoire de l'art qu'elle avait commencées puis abandonnées du jour au lendemain quand elle avait connu Pablo, son premier grand amour. Pablo était grand, brun, superbe et, comme son prénom l'indiquait, espagnol. Elle avait tout plaqué pour le suivre jusqu'à Barcelone. Où il l'avait illico mise sur le trottoir. Elle n'avait alors que dix-huit ans et elle était follement amoureuse de Pablo. Elle s'était soumise sans réfléchir à ses exigences. Elle était même fière, dans les premiers temps, de travailler pour lui et de rapporter de l'argent. Le réveil n'en avait été que plus dur quand elle avait appris son intention de la vendre à d'autres proxénètes. Le soir même, profitant de l'absence de Pablo, elle avait fourré quelques fringues dans un sac et elle avait sauté dans le premier train en partance pour Paris.

De l'autre côté de la mince cloison du paravent, il y eut de nouveaux chuchotements et de nouveaux grincements de sommier. À tâtons, Katarina s'orienta en direction de son lit. Pas question de prendre une douche, comme elle en avait eu le projet. Sur la moquette, ses pas glissaient sans bruit. Elle ôta tout de même ses chaussures à talons aiguilles. Bientôt, elle buta contre quelque chose : la petite table en marqueterie sur laquelle était placée sa lampe de chevet. Elle se laissa tomber sur le lit, et, avec des gestes rapides, entreprit de se dévêtir. Jupe en crêpe noir. Cache-cœur en soie. Soutien-gorge. Culotte. Porte-jarretelles. Tout son attirail de combat alla valser par terre. Elle était nue, maintenant. Toujours à tâtons, elle ouvrit son lit et plongea entre les draps frais.

Derrière le paravent, la sarabande s'éternisait. Il y eut tout à coup un bref cri étranglé. « Il doit être en train de la sodomiser », songea Katarina avec un sourire de connaisseuse. Qui était ce il ? Aucune idée. Allongée sur le dos, yeux grands ouverts dans le noir, elle essaya d'imaginer le partenaire de Sabine. De le visualiser. À quoi est-ce qu'il pouvait bien ressembler ? Brun ? Blond ? Grand ? Petit ? Musclé ? Chauve ? Moustachu ? Elle n'avait même pas une seule fois entendu le son de sa voix. À peine des chuchotements un peu plus rauques, un peu plus graves que ceux de Sabine.

À y avait aussi ce vague parfum qui flottait dans la chambre, un parfum qui l'avait frappée, quand elle était entrée, ou plutôt qu'elle avait enregistré inconsciemment. Une odeur de tabac. Sabine ne fumait pas. Elle non plus. C'était donc ce type qui avait grillé une cigarette, avant de se mettre au lit, ou peut-être entre deux rounds. Une cigarette ? À moins que ce ne soit un cigare ? Elle haussa les épaules. Qu'est-ce que ça pouvait bien faire ? De nouveau, elle essaya d'imaginer l'homme avec qui Sabine était en train de faire l'amour. Ça n'avait rien d'évident. En fait, elle n'avait aucune idée du genre de types sur lesquels la jeune journaliste « flashait ». Depuis qu'elles s'étaient rencontrées, Sabine était résolument et volontairement célibataire. Elle avait évoqué, sans approfondir, deux ou trois aventures récentes qui s'étaient soldées par des échecs. En riant, elle avait dit à Katarina que, pour le moment, elle avait décidé de mettre son corps et son cœur « en chômage technique ». Elle avait dit aussi que ça ne durerait pas éternellement, mais que pour le moment elle trouvait ça reposant.

Apparemment, le chômage était terminé...

Les halètements s'accéléraient de nouveau, à l'autre bout de la chambre. Elle ne savait toujours pas à quoi ressemblait ce type, mais il avait du coffre ; et il tenait la longueur. Un vrai marathonien. Katarina se tourna et se retourna dans son lit. Ce n'était pas facile de trouver le sommeil dans ces conditions. Elle chavira sur elle-même et se retrouva à plat ventre, jambes et bras généreusement écartés. Elle avait beau avoir reçu sa dose – et même plus que sa dose –, tout à l'heure, avec ses trois Chinois, il lui revenait des picotements, du côté des reins et du bas-ventre, de vagues envies qui lui remontaient le long des cuisses, comme de multiples fourmillements.

D'entendre Sabine se faire sauter avec tant de bonne humeur la rendait même un peu jalouse. Sans la moindre aigreur, à vrai dire, parce que, à présent, Sabine, elle l'adorait. Elle avait appris à l'apprécier. Entre la prostituée de luxe et la jeune journaliste, le courant était passé. Mieux : la présence de Sabine, à sa grande surprise, la rééquilibrait. Cette fille était la première, depuis bien longtemps, à ne pas avoir vu que la pute en elle. Grâce à elle, elle avait même presque cessé de prendre de la coke. Elle n'en consommait plus qu'occasionnellement, quand elle avait devant elle un boulot un peu particulier, un truc qui sortait de l'ordinaire, comme cette nuit avec ses trois Chinois. Ça l'aidait à assurer. À ne pas flancher devant l'épreuve. En dehors de cela, elle s'abstenait.

Elle ferma les yeux, repensant à ses premières années à Paris. Les multiples galères, la dope, les passes sordides qui s'enchaînaient à un rythme de cadences infernales. Et l'impression, surtout, qu'elle ne

verrait jamais le bout du tunnel. C'était Anika Loyola qui l'avait tirée de ce cauchemar sans fin. Dès qu'elle était entrée dans son « agence », dès qu'elle avait fait partie de son cheptel de putes de haut vol, elle avait vu ses gains décupler vertigineusement. Madame Anika l'avait transformée de fond en comble. Elle l'avait pygmalionisée des pieds à la tête. Elle lui avait appris à se coiffer, à se maquiller, à s'habiller, à se créer un « look » de femme fatale qui formait un contraste affolant avec ses formes généreuses de modèle de Rubens. Maintenant, elle ne louait plus ses services au-dessous de vingt mille francs. Un week-end complet, c'était cent mille. La plupart de ses clients roulaient sur l'or. Elle avait quelques habitués dorés sur tranche à Paris, mais aussi à Londres, à Bonn, à Francfort, à Vienne, à Bruxelles, à Rome. Quand elle était de bonne humeur, elle se définissait comme une « turbo-pute ». Ou une « euro-tapineuse ».

Elle connaissait un type, à Madrid, qui venait la chercher à l'aéroport dans une magnifique Rolls noire dont il garnissait préalablement de fleurs les banquettes, en général des roses ou des lys. À chaque fois, il était tellement impatient de la posséder qu'il la sautait comme ça, sur le parking, derrière les vitres fumées de sa Rolls, sur un lit de fleurs écrasées. Par-dessus le marché, quand elle reprenait l'avion le dimanche soir, non seulement elle était lestée de ses cent cinquante mille francs « réglementaires », mais en plus elle avait dans sa valise des cadeaux époustouflants. La dernière fois, il lui avait offert une petite merveille due au génie de la haute couture italienne : un maillot de bain Gucci serti de cristaux Starovski. Deux minuscules bouts d'étoffe qui valaient une petite fortune...

Les gémissements et les cris étouffés de Sabine la berçaient. Elle rêva à ses multiples « amants » tarifés. La semaine prochaine, elle avait un week-end à Vienne avec un célèbre producteur de la télé autrichienne. Lui aussi venait la chercher en voiture à l'aéroport. Et lui aussi la couvrait de cadeaux personnels. Si tout se passait bien – c'est-à-dire si le producteur en question était d'accord – elle emmènerait Sabine avec elle pour qu'elle puisse prendre quelques clichés sur le vif. Sabine l'avait déjà photographiée plusieurs fois en pleine activité. Katarina, la plupart du temps, n'y voyait aucun inconvénient. Le problème, à vrai dire, venait plutôt des clients. La plupart des types avaient peur de se faire tirer le portrait alors qu'on leur administrait une fellation dans les règles de l'art. Ils redoutaient généralement des histoires de chantage, des trucs comme ça, d'autres embrouilles encore. Il fallait les mettre en confiance, les rassurer, garantir que leurs visages resteraient dissimulés.

Derrière le paravent, il y eut encore un cri, légèrement plus strident que les autres, puis un long chapelet de soupirs qui allèrent décroissants. Le sommier grinça de nouveau, mais plus lentement, à

un rythme moins précipité. « Ça touche à sa fin », songea Katarina. Est-ce qu'ils Pavaient seulement entendue rentrer, tous les deux ? Elle avait fait si peu de bruit que ce n'était pas certain. N'empêche que cette petite scène invisible commençait à la mettre dans tous ses états. Elle avait beau se sentir vidée, crevée, l'envie d'un membre masculin la taraudait furieusement. Elle rêva à celui du type, là-bas, de l'autre côté du paravent, dans le lit de Sabine. Comment était-il ? Elle n'en avait pas la moindre idée. Elle l'imagina superbe, long, lourd et cramoisi, et dardé infatigablement. Sans même se rendre compte de ce qu'elle faisait, elle glissa la main droite entre ses cuisses, sous son ventre, et atteignit son buisson intime, qu'elle sépara de l'index et du majeur. Elle se découvrit trempée et brûlante, et le promontoire de son clitoris déjà durci de désir. Du bout du doigt, elle commença à le caresser, tournant savamment autour, avec lenteur d'abord puis de plus en plus vite, de plus en plus fébrilement, jusqu'à ce que la jouissance la submerge enfin. Ce ne fut qu'une brève décharge d'électricité à travers tout son corps, mais elle en ressentit un grand soulagement. Maintenant, elle le savait, elle allait pouvoir enfin trouver le sommeil.

Quelle heure était-il ? Elle rouvrit un œil dans le noir. Les aiguilles lumineuses de son réveil indiquaient cinq heures trente du matin. Lentement, elle se replia sur elle-même en chien de fusil, tandis que dehors, dans un arbre du square du Croisic, des oiseaux commençaient à s'égosiller, saluant l'aube de printemps qui allait bientôt poindre. Aussitôt, elle sombra dans un sommeil sans rêves.

De l'autre côté du paravent, tout était calme à présent.

Depuis combien de temps était-il debout, immobile dans le noir, au-dessus du lit de Katarina ? Il n'aurait su le dire lui-même. Dans certaines circonstances, la notion du temps lui échappait. Il pouvait rester comme ça, vingt minutes ou deux heures, l'esprit dans le vague, le regard fixe, perdu dans des pensées dont il ne retrouvait pas, ensuite, le moindre souvenir.

Il ne bougeait pas. La grande fille blonde était toujours profondément endormie. Elle s'était découverte dans son sommeil, elle avait rejeté ses draps et, à plat ventre, exhibait ses formes généreuses, offrant une perspective affolante sur son dos ondulant, ses reins cambrés, et surtout la double accolade de ses fesses de rêve. L'homme regardait tout cela avec des yeux vides. Il ne désirait pas cette fille. Il ne la connaissait pas. Il l'avait très vaguement entendue rentrer, cette nuit, mais elle avait fait si peu de bruit qu'on aurait pu aussi bien ne pas remarquer sa présence. Il était sûr, aussi, qu'elle ne l'avait pas vu. Elle n'avait pas jeté le moindre coup d'œil de l'autre côté du paravent, pendant qu'il faisait l'amour à Sabine.

Alors pourquoi était-il là, immobile devant son lit, à se demander si ce n'était pas son « devoir » de la liquider ?

Il n'avait rien contre elle, et elle ne pouvait rien contre lui. Et pourtant, il tenait entre les mains une corde de nylon dont il ne savait pas encore lui-même s'il n'allait pas se servir pour l'étrangler.

Ce n'était même pas une tentation. C'était comme une éventualité vague qui rôdait dans sa tête, cherchant à se matérialiser.

Ou non.

Peu à peu, à travers les rideaux de velours orangé de la fenêtre, on devinait le jour, au-dehors, qui se levait. Des oiseaux continuaient à s'égosiller.

Il fallait qu'il se décide.

Qu'il choisisse de la tuer. Ou de ne pas la tuer.

Entre ses mains, la corde de nylon tremblait un peu.

À un moment, la grande fille blonde, très lentement, se retourna sur elle-même. Elle continuait à dormir profondément, mais maintenant elle était couchée sur le dos, cuisses ouvertes sur le beau fruit renflé de son sexe, et parfaitement inconsciente du spectacle qu'elle offrait.

Brusquement, l'homme tressaillit, tiraillé par une érection brutale qui se mit à boursoufler son pantalon.

Mais ce n'était pas la vision du sexe de la fille qui le mettait dans cet état, et il le savait.

C'était cette corde qu'il tenait entre les mains qui le faisait bander. Comme chaque fois.

À cause des images qui y étaient associées dans son esprit depuis si longtemps.

Ses mains se crispèrent autour de la corde.

Puis il prit une longue inspiration, et enfin pivota sur lui-même.

L'instant d'après, il avait quitté le petit appartement du square du Croisic.

Katarina, repue de plaisir et de fatigue, dormait toujours à poings fermés, tandis que le soleil de cette belle matinée de mai commençait à incendier les rideaux orange de la fenêtre.

Un concert d'avertisseurs, sur le boulevard du Montparnasse tout proche, tira peu à peu la jeune femme du sommeil. Un instant encore, Katarina rêva qu'elle n'était pas à Paris, dans son appartement du square du Croisic, mais en Suède, dans son village natal, et qu'elle était toute petite fille. Dans son rêve, elle imaginait que ce n'étaient

pas des coups de klaxon qu'elle entendait, mais les cloches de l'église toute proche de la maison de ses parents.

Puis la réalité s'imposa et elle ouvrit les yeux. Dehors, malgré les rideaux, on devinait qu'il faisait grand jour. Un regard sur son réveil l'informa qu'il était près de trois heures.

Trois heures de l'après-midi ! Elle jaillit du lit, et, nue, se précipita vers la fenêtre pour tirer les rideaux.

Aussitôt, elle se ravisa. Guettant, de l'autre côté du paravent qui séparait la chambre en deux, le souffle de Sabine. Elle n'entendait rien. Sabine devait toujours dormir profondément, pas question de la réveiller en ouvrant les rideaux. Après tout, elle aussi elle avait eu une nuit plutôt agitée...

Est-ce que le type avec qui elle avait fait l'amour était encore là ? se demanda-t-elle. Sans doute. À vrai dire, elle mourait de curiosité de savoir à quoi il ressemblait.

Il fallait être patiente. En attendant, elle allait prendre une douche, puis préparer le café.

Un quart d'heure plus tard, le café était prêt. Elle en avala une tasse, puis une autre. Puis, seulement vêtue d'un léger kimono en soie noire, elle vaqua à diverses occupations ménagères, rangeant de la vaisselle, pliant du linge, nettoyant la salle de bains qu'elle avait inondée, tout à l'heure, en prenant sa douche.

Quand elle regarda de nouveau sa montre, elle vit qu'il était maintenant quatre heures.

Et Sabine n'avait toujours pas donné signe de vie.

Ça n'était encore jamais arrivé.

Bizarrement inquiète, tout à coup, elle revint vers la chambre. Celle-ci, malgré les rideaux toujours fermés, n'était plongée que dans une pénombre toute relative.

Plantée au milieu de la pièce, immobile comme cette nuit, quand elle était rentrée du « boulot », elle épia les moindres bruits.

Pas un souffle. Rien.

Il se passait quelque chose d'anormal.

Elle se décida à jeter un œil par-dessus le paravent.

Sabine était seule. Son mystérieux partenaire de cette nuit était parti.

Sabine était...

Brusquement, la longue prostituée de luxe se tétanisa, en proie à un spectacle de cauchemar.

Elle ferma un instant les yeux, se disant qu'elle délirait, qu'elle avait des visions. Puis elle rouvrit les yeux.

Le cauchemar était toujours là.

Le cauchemar n'était pas un cauchemar, c'était bel et bien la réalité.

L'atroce, l'abominable réalité.

Elle contourna le paravent et se rapprocha du lit de Sabine.

La jeune photographe était étendue sur le dos, et c'était normal qu'elle n'ait pas donné, depuis ce matin, le moindre signe de vie.

Elle était morte.

Il était impossible d'en douter un seul instant. Nue, bras et jambes ouverts au milieu des draps, regard écarquillé mais fixe, elle avait le visage complètement bleui, et sa bouche béait sur un cri qu'elle ne pousserai plus jamais.

Sa langue, noire et pointue, sortait d'entre ses lèvres, dardée vers la commissure gauche.

Une longue trace rouge tirant sur le brun, tout autour de son cou, lui faisait comme une sorte d'étrange, de monstrueux collier. Katarina n'était pas médecin légiste, mais elle n'avait besoin d'aucune confirmation d'autopsie pour savoir que sa copine était morte étranglée.

Morte. Tuée. Assassinée là, dans sa propre chambre, cette nuit, alors qu'elle-même dormait à poings fermés.

Massacrée à deux pas de son propre lit !

Par qui ? La réponse était évidente : par le type que Sabine avait ramenée à la maison et avec qui elle avait fait l'amour.

Et qui était ce type ? Katarina n'en avait pas la moindre idée. Elle était d'ailleurs incapable de se poser cette question. La seule pensée qu'elle avait si longtemps dormi, dans son propre lit, à quelques pas de son amie déjà morte, la rendait malade. Oui, pendant des heures et des heures, elle avait dormi à côté d'une morte.

Et l'assassin lui-même avait rôdé à proximité de son propre lit. Son crime accompli, il avait retraversé la chambre et il était reparti en la frôlant presque.

Elle se mit à trembler : cette nuit, elle avait cohabité sans le savoir avec un tueur et avec une morte.

Cœur cognant entre les côtes, elle se rapprocha encore du cadavre de Sabine.

Le plus effrayant, le plus terrible, c'étaient ces yeux grands ouverts, ce regard vitreux et fixe où ne brillait plus la moindre étincelle de vie.

Blême, haletante, elle vacilla sur elle-même.

Ce qu'elle voyait, c'était l'horreur. L'horreur absolue.

Elle se recroquevilla très lentement sur elle-même et se mit à vomir.

Puis elle se dit qu'il fallait qu'elle appelle la police.

Elle se dit aussi qu'elle ne pourrait pas tenir le coup si elle ne prenait pas une dose de coke.

Elle se mit à la recherche de sa réserve secrète. À chaque fois c'était la même chose, elle la planquait dans un endroit différent de l'appartement, comme si elle avait espéré l'égarer. Mais à chaque fois aussi elle parvenait à remettre la main dessus.

CHAPITRE II



Edwige n'avait qu'à tendre la main pour effleurer le mur du bout des doigts, à droite du lit. Il était humide sur plusieurs dizaines de centimètres carrés en partant du plafond, et la peinture cloquait.

— Tiens, murmura-t-elle, chez toi aussi alors ?

Le grand homme brun et athlétique qui était allongé près d'elle, au milieu des draps chavirés et froissés par leurs ébats, se redressa sur un coude et sourit. Quand il souriait, ses yeux plissaient un peu, à la façon de ceux des chats, et alors le feu noir de son regard s'adoucissait de manière bouleversante. Edwige, à chaque fois, en était chavirée. « Mon Boris adoré », songea-t-elle secrètement. Elle ne lui parlait jamais comme ça parce qu'elle n'osait pas. Elle était mariée, de toute façon, et lui célibataire plus qu'endurci. Il ne pouvait pas être question d'amour entre eux. Du moins ouvertement. Mieux valait rester, elle le savait bien, sur le plan du désir partagé ; ou sur celui du plaisir donné et reçu. Sans rien demander d'autre.

— Tu devrais t'en souvenir pourtant, sourit Boris. La réunion des locataires, il y a trois mois ?...

— Si, bien sûr, chuchota Edwige.

Elle revint se nicher tendrement contre lui. Edwige et Boris Corentin, commandant de police, étaient voisins dans l'immeuble de la rue Turbigo où il avait un studio au quatrième étage. Edwige et son

mari, eux, habitaient un appartement au deuxième. Après s'être croisés dans les escaliers pendant près d'un an sans se dire autre chose que bonjour-bonsoir, ils avaient fait plus ample connaissance à cause d'une réunion de colocataires. C'est une gouttière défectueuse qui avait joué, entre eux, le rôle de la Providence. Une gouttière crevée qui laissait échapper les eaux de pluie depuis des mois et que le propriétaire de l'immeuble négligeait de remplacer. Résultat, les murs de presque tous les logements étaient endommagés. Après avoir vainement, et à plusieurs reprises, demandé au syndic de faire quelque chose, les occupants des lieux avaient décidé de prendre les choses en main. Et, puisque l'union fait la force, pour commencer ils s'étaient réunis.

C'est comme ça que Boris et Edwige avaient vraiment fait connaissance et s'étaient parlé. Si surprenant que cela paraisse, c'est elle qui l'avait carrément dragué. Après la réunion, elle lui avait demandé de venir boire un verre chez elle. Elle avait précisé, pour qu'il n'y eut aucune équivoque sur le sens de son offre, que son mari était absent. Plus tard, elle lui avait raconté qu'il était professeur. Prof de grammaire à l'université de Poitiers. Chaque semaine il prenait le train et s'absentait de Paris pendant deux jours et demi. Elle était donc libre le lundi, le mardi et le mercredi jusqu'à quinze heures.

— J'en profite pour vivre ma vie, avait-elle ajouté.

Ils étaient devenus amants ce soir-là, dans le salon de l'appartement d'Edwige, sur le canapé. Elle n'était pas ce qu'on appelle jolie, mais elle avait un charme fou avec son épaisse chevelure noire bouclée, son corps opulent aux hanches larges et aux seins lourds. Et surtout, elle s'offrait avec une telle ardeur, une telle voracité qu'il aurait fallu avoir fait vœu de chasteté pour la repousser. Le premier soir, Boris n'avait pas eu beaucoup d'efforts à faire pour la déshabiller. Sous sa courte jupe noire moulante, elle ne portait rien, en tout cas pas de slip. Rien qu'un porte-jarretelles noir et les jarretelles qui allaient avec. Ainsi, bien sûr, que des bas noirs gainant ses longues jambes galbées.

— TU vois, je m'étais habillée en prévision, avait-elle dit avant de chavirer entre ses bras. Si tu avais refusé mon invitation, j'en aurais été malade...

Depuis, elle le rejoignait, dans son studio du quatrième, chaque fois qu'elle le pouvait, c'est-à-dire chaque fois que son mari était à Poitiers. Et chaque fois aussi, bien évidemment, que Boris Corentin était chez lui. Ce qui était plutôt rare à vrai dire : ses fonctions à la Brigade Mondaine, section des Affaires Recommandées, la section à hauts risques et à coups durs, le retenaient parfois des semaines entières loin de la rue de Turbigo. En ce soir de lundi de mai, il y avait

déjà près de quinze jours qu'ils n'avaient pas trouvé une minute pour se rencontrer.

Le commandant de police Boris Corentin, assisté d'Aimé Brichot, son fidèle coéquipier depuis des années, avait été chargé d'une mission ultra-délicate qui ne ressemblait guère à leur boulot habituel, mais qu'on leur avait confiée à cause de la personnalité des intéressés.

Il s'agissait de retrouver en douceur, et sans faire de vagues, la très récente et très jolie épouse d'un Américain haut placé dans l'Administration Clinton. L'Américain en question et sa jeune épouse avaient eu la fort mauvaise idée de venir passer leur lune de miel en France. Trois jours à peine après être débarqués à Paris, la belle s'était littéralement volatilisée.

Il n'avait pas fallu moins de quinze jours à Boris et à Aimé pour retrouver sa trace. Et découvrir qu'elle était partie tout simplement filer le parfait amour dans un château du Médoc avec un des plus gros propriétaire de vins de Bordeaux. La jeune mariée était majeure, le propriétaire de vins de Bordeaux aussi, et dire qu'ils étaient tous deux consentants eut été un euphémisme.

Boris et Aimé n'avaient pu que rendre compte de leur mission à Charlie Badolini, commissaire divisionnaire et chef de la Brigade Mondaine ; et celui-ci, à son tour, avec tous les ménagements possibles et imaginables, s'était chargé de mettre le mari cocu au courant de son infortune. Celui-ci était reparti seul, et la queue basse, aux États-Unis.

Boris oscilla sur lui-même, à la recherche de son paquet de Gitanes blondes qui était tombé à terre, près du lit. Il en alluma une. Edwige s'était allongée sur le ventre, lui offrant une vue imprenable sur sa paire de fesses splendides aux rotondités merveilleusement blanches et fermes. Elle allongea le bras, et, à tâtons, l'empoigna au centre de lui-même, écartant progressivement les doigts tandis qu'il grossissait avec rapidité sous cette caresse.

— J'ai encore envie... gémit-elle.

Ce n'était pas un scoop. Edwige avait toujours envie. Un jour, elle lui avait confié que son mari était beaucoup plus vieux qu'elle puisque c'était son prof de fac et qu'elle l'avait épousé alors qu'elle n'avait que dix-neuf ans.

— Il n'est pas mal monté quand même, avait-elle ajouté sobrement, mais c'est de la plaisanterie en comparaison avec toi...

Charmant compliment. Boris, sous la caresse de la jeune femme, était en train de réatteindre des dimensions optimales. Brusquement, il n'y tint plus ; il se pencha vers elle, la saisit sous les aisselles et la retourna sur le dos. Elle se laissa chavirer, cuisses grandes ouvertes découvrant l'épaisse forêt bouclée et noire de son ventre. Il s'y enfonça

sans la moindre résistance avec l'impression d'avancer dans un marais tropical. Elle lâcha un cri de plaisir strident, puis releva très haut les jambes, les noua dans son dos et commença à venir à sa rencontre avec de furieuses secousses du bassin.

C'est bien entendu à l'instant où elle allait jouir que le téléphone, dans le studio de Boris, se mit à couiner.

Edwige, toujours nue en travers du lit, regardait Boris Corentin en train de se rhabiller. Après sa brève conversation avec Charlie Badolini, chef de la Brigade Mondaine, il avait tout de même, et parce qu'on ne se refait pas, trouvé le temps de conduire la jeune femme jusqu'à l'orgasme. Maintenant, il fallait qu'il s'en aille.

— Je peux te demander quelque chose ? interrogea Edwige.

— Bien sûr.

Elle se tortilla sur elle-même au milieu des draps.

— Je n'ai pas envie de rentrer chez moi, je voudrais dormir ici, dans ton lit, dans ton odeur, dans notre odeur...

— Si tu veux, fit Boris. Mais tu sais, j'ignore vraiment quand je reviendrai.

— Ça ne fait rien, murmura Edwige. Jusqu'à mercredi après-midi, je suis libre comme l'air. Mercredi quinze heures, ajouta-t-elle mutine.

— Alors espérons que je serai de retour avant mercredi quinze heures.

Il en doutait, à vrai dire fortement.

Il était en train de glisser sa chemise dans son pantalon. Elle avança la main et la plaqua sur son bas-ventre, par-dessus l'étoffe. Dans la pénombre, il voyait des points brillants piquetant ses prunelles.

— J'ai envie que tu me fasses encore un petit plaisir avant de partir...

Boris, discrètement, regarda sa montre. Presque huit heures du soir. Suivant les consignes du patron, il devait d'abord se rendre dans le XV^e arrondissement, où l'attendait d'ailleurs déjà Aimé Brichot, puis tous deux retrouveraient ensuite Charlie Badolini dans son bureau du deuxième étage du quai des Orfèvres. Son temps, maintenant, était compté.

— J'ai envie que tu me laisses un souvenir, insistait Edwige.

— Dis toujours, fit Boris prudent.

Sans avoir l'air de rien, elle redescendait en douceur le zip de son pantalon.

— Rapproche-toi, souffla-t-elle encore d'une voix fiévreuse. Je veux te sentir jouir dans ma bouche.

Il aurait été inhumain de repousser une telle proposition. L'instant d'après, il se sentit glisser avec délices entre ses lèvres chaudes, fondantes, affamées de désir.

On avait beau dire tout ce qu'on voudrait, les relations de voisinage bien comprises présentaient d'incontestables avantages.

*

* *

C'était de nouveau la nuit, une nuit chaude de mai, une nuit si douce qu'on aurait cru qu'on était déjà en été.

En lisière du boulevard du Montparnasse, et en contrebas de la tour du même nom, juste après le carrefour de la rue du Cherche-Midi, les trois immeubles du square du Croisic, disposés en U, se dressaient, massifs et haussmaniens, autour d'une petite esplanade garnie de parterres de fleurs. L'appartement où Aimé Brichot attendait Boris se trouvait au rez-de-chaussée du premier immeuble à gauche, au fond d'un vaste hall dallé avec des glaces et du faux marbre. La concierge était sur le pas de sa porte, poings aux hanches, et elle n'arrêtait pas de répéter en hochant la tête :

— Si c'est pas croyable...

Boris n'avait toujours aucune idée de ce qui n'était pas croyable.

L'éclair froid d'un flash illumina la grande pièce aux rideaux de velours orange. Boris grimaça imperceptiblement. Il aurait de très loin préféré se retrouver seul ici avec Aimé Brichot. Vœu pieux et impossible. Plusieurs policiers en uniforme s'agitaient dans la pièce. Deux techniciens de l'Identité judiciaire, pinceau en main, saupoudraient de diverses substances tous les endroits susceptibles de receler des traces et des empreintes intéressantes. Boris repéra le crâne déplumé d'Aimé Brichot et se dirigea vers lui.

— Ah ! te voilà enfin, vieux frère, jeta Aimé dès qu'il aperçut la haute silhouette athlétique de sa flèche.

Il se mordilla la moustache.

— Une fille a été tuée ici même la nuit dernière, expliqua-t-il rapidement.

Il montra un grand paravent qui partageait la chambre en deux parties presque égales.

— Elle est encore là, derrière, dit-il. On m’a demandé d’attendre un peu avant d’y aller. Les types de l’Identité judiciaire passent tout au peigne fin. Rapport à une éventuelle identification grâce à l’ADN...

Effectivement, on entendait, de derrière le paravent, monter un ronflement sourd : celui d’un aspirateur avec lequel les techniciens de la police ramassaient tout ce qui pourrait constituer un indice susceptible de confondre l’assassin. C’est fou ce qu’on peut laisser de soi-même partout où on passe. Sans même parler des empreintes digitales, ou d’éventuelles traces d’origine sexuelle, il y a tout ce dont on ne se doute même pas, à commencer par les imperceptibles morceaux de peau qu’on abandonne sur le sol lorsque l’on s’y déplace pieds nus. De minuscules parcelles quasiment invisibles à l’œil nu et qui pourtant contiennent la totalité de votre « carte d’identité » génétique. Reste bien entendu, par la suite, à compléter avec un nom et une adresse la dite « carte d’identité ». Ce qui est une toute autre paire de manches...

— Une fille tuée ? murmura Boris. Violée et tuée ?

Brichot secoua la tête.

— Pas violée. Mais elle a fait l’amour avec son futur assassin. Et plutôt de bonne grâce, semble-t-il.

Boris fronça les sourcils.

— Si tu éclairais un peu ma lanterne, Mémé ?

En quelques phrases rapides, ce dernier brossa d’abord le décor policier et les circonstances qui les amenaient eux-mêmes à se trouver sur les lieux. Il y avait d’abord eu, dans l’après-midi, vers seize heures, le coup de fil affolé à police secours de la locataire en titre de l’appartement, une certaine Marietta Vättern (à l’énoncé de ce nom, les yeux de Boris s’allumèrent : Vättern, ça lui disait quelque chose, mais il était pour le moment incapable de savoir quoi).

Puis ce fut au tour du commissariat de Montparnasse-Plaisance, avenue du Maine, d’être alerté. Quelques hommes de ce commissariat étaient d’ailleurs sur les lieux, notamment Tréminis et Arnaldo, dont Boris reconnut les silhouettes au fond de la pièce, en train de discuter avec quelqu’un qui lui parut être le médecin légiste. C’étaient eux, semblait-il, qui avaient compris les premiers que l’assassinat de la malheureuse jeune femme n’était pas une banale affaire de meurtre, mais tout simplement – vu l’identité de la victime – une affaire d’État. Parce que Sabine, la jeune journaliste tuée, ne s’appelait pas Martin ou Dupont. Elle s’appelait Kermakian. Et même « de » Kermakian, mais elle avait volontairement supprimé la particule, du moins quand elle signait un article, et aussi dans le seul livre qu’elle avait publié : *Les Nouveaux Rebelles*.

Hugo de Kermakian, le père de Sabine, avait été immédiatement prévenu. Pas à son domicile parisien de l'avenue Foch, où il occupait deux étages d'un des plus beaux immeubles de l'avenue, mais de l'autre côté du Channel, dans sa somptueuse propriété du Kent, à Ashford, où il avait établi depuis quelques années l'entreprise de haute technologie qu'il avait préalablement créée en France. Totalement inconnu du grand public, Hugo de Kermakian l'était en revanche de l'État français, et notamment de Bercy, c'est-à-dire du ministère des Finances. Pour une bonne raison : non seulement il faisait partie de ces Français richissimes, entrepreneurs, hommes d'affaires et contribuables de haut vol qui, chaque année plus nombreux, s'exilent à l'étranger pour payer moins d'impôts, mais par-dessus le marché, aidé d'un bataillon respectable d'avocats, et en cheville avec une banque privée de la City de Londres, il traitait d'énormes opérations d'expropriation. En bon français, cela signifiait qu'outre ses activités habituelles dans la technologie de pointe, il était « délocaliseur ». La plupart de ses clients figuraient parmi les cinq cents plus grosses fortunes professionnelles françaises désireuses de s'exiler afin de payer moins d'impôts.

Pour cela, inutile de partir aux îles Caïman ou au Costa Rica. La Grande-Bretagne était à deux heures d'Eurostar de Paris et elle avait tout pour séduire les grands patrons qui se jugeaient asphyxiés par le système fiscal français. L'impôt sur la fortune, notamment, y était inconnu. Hugo de Kermakian avait commencé par délocaliser sa propre entreprise. Puis, installé dans le Kent, et entouré d'une armée de spécialistes (experts-comptables, fiscalistes, etc.), il s'était lancé dans l'expatriation de sociétés françaises. Une forme d'évasion fiscale de plus en plus massive et que l'État lui-même avait énormément de mal à freiner. Il n'y avait que deux conditions pour réaliser ce genre d'opération : ne plus avoir aucun centre d'intérêt économique dans l'Hexagone et ne pas y résider, chaque année, plus de cent quatre-vingt-deux jours. On était parfaitement autorisé, en revanche, à y posséder une résidence secondaire. Ce qui était le cas d'Hugo de Kermakian en ce qui concernait son immense duplex de l'avenue Foch.

Dans sa vaste propriété du Kent, à Ashford, dès qu'il avait appris ce qui venait d'arriver à sa fille, il avait eu la tentation de sauter dans le premier avion. Puis il s'était ravisé et s'était souvenu qu'il avait quelques relations au gouvernement français. On ne fait pas partie des « évadeurs » qui, depuis quelques années, coûtent à l'État la bagatelle de cent cinquante milliards de francs, sans compter aussi pas mal de connaissances dans les hautes sphères. Tout est négociable.

Par exemple, en ce moment, il était en train de traiter le cas d'une grosse entreprise familiale cotée en Bourse dont les héritiers, accablés de droits de succession, étaient prêts à vendre leurs titres et à s'exiler

à l'étranger plutôt que de régler au fisc les sommes exorbitantes qu'il leur exigeait. Si, en haut lieu, on mettait le paquet pour retrouver l'assassin de sa fille, il était tout à fait disposé à faire capoter ce projet. Ce n'était peut-être pas très moral, mais il était prêt encore à bien d'autres choses pour qu'on coince celui qui avait tué Sabine.

De Bercy au ministère de l'Intérieur et de ce dernier au directeur de la PJ, toute la structure gouvernementale s'était retrouvée en ébullition en moins d'une heure. Une réunion extraordinaire avait eu lieu rue des Saussaies, à la direction centrale de la PJ. Au terme de celle-ci, et vu le caractère très particulier du crime, il avait été décidé que l'enquête serait confiée à la Brigade Mondaine. À charge pour celui qui la dirigeait, c'est-à-dire pour Charlie Badolini, de désigner ses meilleurs inspecteurs.

Et quand on parlait de « meilleurs inspecteurs » devant Badolini, celui-ci n'hésitait jamais plus de trois secondes. Il avait donc décidé de convoquer Boris Corentin et Aimé Brichot.

Dans son château du Kent, Hugo de Kermakian pouvait s'estimer satisfait. On allait tenter l'impossible pour identifier et punir l'assassin qui avait tué sa fille. Il était brouillé avec elle depuis qu'elle avait choisi l'indépendance, quelques années plus tôt, et décidé faire toute seule son chemin dans la vie. Mais c'était sa fille. Et il ne pouvait pas supporter l'idée qu'un salaud ait pu sauvagement l'étrangler.

Boris Corentin, pas plus qu'Aimé Brichot, n'avait jamais entendu parler d'Hugo de Kermakian, mais ça n'avait aucune importance. Une fois de plus, ils se retrouvaient avec sur les bras une affaire qui valait son pesant de dynamite. Et ils avaient intérêt à la mener à bien, ne serait-ce que parce que Charlie Badolini I^e leur demandait.

— Elle a été tuée comment ? interrogea Boris.

— Étranglée, fit Brichot.

Il allait dire encore quelque chose, mais il s'interrompit. Le « ménage », de l'autre côté du paravent, était terminé. Si le tueur avait laissé des indices, ils étaient maintenant dans le sac de l'aspirateur. Deux policiers replièrent le paravent. Et Sabine Kermakian apparut.

Nue et superbe, hormis bien sûr son visage affreusement défiguré par l'étranglement, elle était toujours étendue sur son lit, là où Katarina l'avait découverte. Boris soupira puis détourna le regard.

Le médecin légiste était en train de ranger ses instruments dans une mallette noire. Boris s'approcha de lui. Il se retourna.

— Villardieu, se présenta-t-il. Si vous voulez le savoir, elle est morte étranglée, ça ne fait pas l'ombre d'un doute. Je n'en suis pas encore tout à fait sûr, mais je crois qu'on l'a empêchée de crier en lui plaquant sur le visage du papier collant. Vous savez, le genre qui sert

pour les cartons d'emballage... Vous voyez ce que je veux dire ?

Boris voyait.

— À part ça, pas de coups, pas de traces de lutte, rien, reprit Villardieu. L'assassin a même remballé son papier collant. Quant à ce qui lui a servi à étrangler cette pauvre fille, c'est probablement une corde, ou un lacet, mais ça aussi il l'a embarqué...

Le médecin légiste renifla.

— Je crains fort également que vous ne soyez déçu côté analyses génétiques. Pas de traces de sperme. Rien. Ou bien ce type a utilisé une capote qu'il a ensuite embarquée comme le reste, ou alors il n'a pas joui, tout simplement.

Boris réfléchit.

— Et on sait quand il l'a tuée ?

Villardieu hocha la tête.

— La nuit dernière. Sans doute aux alentours de l'aube.

Il poursuivit :

— Je suis certain d'une chose, en tout cas : elle a fait l'amour avec lui en toute connaissance de cause. Je veux dire qu'elle ne lui a pas résisté, bien au contraire. Elle s'est offerte à lui de bon cœur et sans imaginer un seul instant ce qui allait lui arriver.

Boris remua des épaules sous son blouson de cuir. La malheureuse Sabine s'était donnée de bonne grâce à un homme qui avait su la charmer, la séduire, la convaincre. Elle l'avait ramené ici, où elle ne vivait pas seule, et elle avait fait l'amour avec lui derrière ce mince paravent. Puis elle avait sans doute commencé à s'assoupir. Et alors il l'avait étranglée. Mais pourquoi l'avait-il étranglée ? Pourquoi ce revirement ? Pourquoi cette sauvagerie soudaine ? Quel masque portait-il avant de le jeter et de se conduire en meurtrier sadique ? Quel rôle avait-il joué pour la draguer et pour la conquérir ? À qui avait-elle cru d'abord avoir à faire ? Quelle affreuse comédie lui avait-il jouée ?

— Vous aurez mes conclusions au plus vite, indiqua le médecin légiste. Mais je doute qu'elles vous en apprennent beaucoup plus que ce que je viens de vous dire.

— Merci, fit Boris.

— Bon, intervint Brichot, si tu veux voir Marietta Vättern le plus vite sera le mieux. Si on attend encore, elle ne sera même plus capable de dire comment elle s'appelle !

Katarina se trouvait dans la cuisine. Assise. Ou plutôt affalée. Coudes plantés sur la surface d'une petite table recouverte d'une toile

cirée bleue. La tête dans les mains. Ses grands yeux couleur de fjord perdus dans une vision insoutenable. Et une bouteille de whisky posée devant elle. Du Cutty Sark. À moitié vide.

Le commissaire divisionnaire Prébois, du commissariat de Montparnasse-Plaisance, reconnu immédiatement Boris, dont il avait eu l'occasion d'apprécier les talents au cours de multiples enquêtes parisiennes.

— Je suis bien content de vous voir, lâcha-t-il.

Presque aussi grand que Boris, mais totalement chauve, et trois fois plus large, surtout côté ventre, il était à deux doigts de la retraite et l'idée de se retrouver avec une aussi grosse affaire sur les bras ne semblait pas vraiment lui sourire.

— C'est trop gros pour moi, cette histoire-là, poursuivit-il après avoir serré la main de Corentin. Moi, je ne suis plus qu'un vieux cheval de retour qui sent l'écurie. Les dingues qui tuent des filles de vingt-cinq ans après leur avoir fait l'amour, moi ça me dépasse. Sans compter la personnalité de la fille en question, bien sûr. Laquelle me dépasse encore bien davantage, ça va sans dire...

Il s'en alla sur ce petit speech, non sans avoir à nouveau serré vigoureusement la main de Boris. Et avoir ajouté à voix basse, en montrant Katarina :

— Dépêchez-vous de l'interroger. Dans cinq minutes, il n'y aura plus personne...

Au premier coup d'œil, Boris Corentin reconnut Katarina. Rien, ni le chagrin, ni le désespoir, ni l'ivresse, aucune des épreuves à travers lesquelles elle était passée depuis qu'elle avait découvert le corps de Sabine assassinée, n'aurait pu l'enlaidir ni la défigurer. Elle n'avait pas quitté le kimono de soie noire qu'elle portait au moment où elle avait trouvé le cadavre de son amie. Celui-ci bâillait largement sur la naissance de ses seins, dont on devinait les globes lourds et pleins dans l'échancrure. Mais elle ne songeait à séduire personne ; simplement elle était ailleurs, elle avait perdu tout contact avec le réel.

En dehors de ça, elle était toujours aussi belle que lorsque Boris l'avait connue, deux ans auparavant, au cours d'une enquête sur un réseau de proxénètes dont la principale spécialité était d'approvisionner en chair fraîche certaines stars étrangères du show-business de passage à Paris. Il n'y aurait pas eu de quoi fouetter un chat si les proxénètes en question n'avaient eu la très mauvaise idée de recruter aussi, et même surtout, des mineures. Et de les tabasser au besoin quand elles se rebellaient. Katarina n'avait rien à voir avec ces types, mais elle avait croisé leur chemin et son nom figurait dans leur

carnet d'adresses. Elle avait donc été interrogée. Puis lavée de tout soupçon. Par la suite. Boris et elle étaient restés en contact durant quelque temps. Ils avaient même, si ses souvenirs étaient bons, passé une nuit ensemble. Ou du moins quelques heures assez volcaniques.

Il se pencha vers la jeune femme, repoussant héroïquement au fond de sa mémoire le souvenir de son postérieur fabuleux, et surtout la vision de ce grain de beauté qu'elle avait à l'intérieur de la cuisse droite, tout près de la douce et chaude ouverture de son ventre. Il aurait pu retrouver tout ça les yeux fermés.

— Katarina, murmura-t-il.

Elle tressaillit à peine et leva un regard vague. Elle l'examina attentivement, puis :

— Boris, souffla-t-elle, qu'est-ce que tu fous là ?

Il ouvrit les mains.

— Je suis flic, tu ne te souviens pas ?

D'une main incertaine, elle attrapa la bouteille de whisky et entreprit de la déboucher. Boris l'arrêta, posant la main sur son avant-bras.

— Attends, s'il te plaît, dit-il. Il faut qu'on parle.

Elle haussa les épaules.

— Le problème, dit-elle d'une voix lourde, pâteuse, c'est pas l'alcool. C'est le mélange avec la coke...

Elle eut une sorte de haut-le-cœur qui ressemblait à un sanglot.

— Le plus marrant, dit-elle, c'est qu'en temps normal je ne bois pas. Jamais. Même pas un verre de vin. De temps en temps une coupe de champagne parce qu'il ne faut pas vexer le client, mais c'est tout.

Il s'assit en face d'elle.

— Katarina, insista-t-il. Il faut qu'on parle. Pour ton amie. Pour Sabine. Il faut que tu te souviennes.

Elle secoua la tête.

— Mais de quoi ? gémit-elle. Qu'est-ce que tu veux que je te dise ? Je suis rentrée à cinq heures du matin, je n'ai rien vu, la chambre était plongée dans le noir.

— Où étais-tu jusqu'à cinq heures du matin ?

— Je faisais mon boulot, figure-toi, c'est-à-dire que je me faisais sauter, dans une suite du Crillon, par trois hommes d'affaires chinois, répondit-elle avec une simplicité désarmante.

Boris la scruta.

— Tu travailles toujours pour Anika Loyola ?

Elle fit oui de la tête.

— Alors ? Raconte-moi exactement ce qui s'est passé, ici, quand tu es rentrée ?

— Mais rien, s'écria-t-elle. La chambre était plongée dans le noir. Et, derrière le paravent, il y avait Sabine qui prenait son pied avec un type...

Elle hoqueta de nouveau.

— Ce salaud... Cette ordure... Il avait pourtant l'air de la faire jouir comme une reine...

Elle eut encore un hoquet, mais qui se transforma en éclat de rire amer.

— Tu vois le tableau, s'écria-t-elle. C'est moi la pute et je rentre toute seule, alors qu'elle, la petite journaliste elle est en train de se faire tirer...

Boris insista.

— Tu es sûre qu'elle jouissait ?

Elle le regarda dans les yeux.

— Pour te dire la date exacte de la bataille de Marignan, je ne suis peut-être pas le meilleur interlocuteur, mais pour reconnaître quand une fille s'envoie en l'air, crois-moi, je sais de quoi je parle.

— Tu n'as aucune idée de l'identité du type ?

Elle eut une moue.

— Tout ce que je sais c'est qu'il fumait. Il y avait une odeur de tabac qui m'a frappée quand je suis entrée dans la chambre. Or, Sabine ne fumait pas et moi non plus.

Boris emmagasina l'information, mais sans trop y attacher d'importance. Des gens qui fument, il y en a encore un certain nombre en France...

Le problème, c'était qu'on n'avait retrouvé aucun mégot, aucune trace de cendre de cigarette dans l'appartement de Katarina. Le tueur avait soigneusement fait le ménage avant de s'enfuir.

De toute façon, qu'est-ce qu'on avait sur lui comme indices ? Pratiquement rien, à part peut-être des traces imperceptibles ramassées par l'aspirateur de l'Identité judiciaire, et qui permettraient de déterminer son « profil » ADN. Mais tout cela ne serait exploitable que le jour où on l'aurait coincé. Pour achever de le confondre, et même s'il niait avec acharnement. Avant, ça ne servirait pas à grand-chose.

— Elle devait bien connaître des hommes, avoir des amis, des amants ? reprit-il.

Katarina secoua la tête.

— Pas depuis qu'on s'étaient rencontrées, dit-elle. En tout cas, c'est la première fois qu'elle ramenait quelqu'un à la maison.

Par phrases hachées, elle évoqua alors leur histoire, leur affection, la façon dont Sabine avait su conquérir son amitié, gagner sa confiance, au point qu'elle avait accepté d'être l'un des sujets privilégiés de son grand reportage-vérité sur les « nouvelles conduites sexuelles » du troisième millénaire.

Elle parla aussi de l'appartement de Sabine, rue de la Gaîté, qui était en travaux, ce qui l'avait incitée à lui proposer de venir habiter quelques semaines chez elle. Boris emmagasina l'information, se promettant d'aller jeter un coup d'œil au domicile de la jeune journaliste.

Presque à tâtons, Katarina essaya de nouveau d'attraper la bouteille de whisky. Mais Boris, discrètement, la mit hors de sa portée. Elle n'insista pas.

— En dehors de ça, tu ne sais pas qui elle fréquentait ? demanda-t-il.

Elle eut l'air de réfléchir intensément.

— Elle pensait surtout à son boulot, laissa-t-elle tomber. Hier soir encore...

Elle s'arrêta. Cherchant à se souvenir de quelque chose.

— Hier soir quoi ?

Elle hésita.

— Elle avait vaguement parlé d'un club sado-maso, un restaurant plutôt, un endroit curieux, un truc qui vient de s'ouvrir rue Saint-Paul. Elle voulait aller y faire un tour, toujours dans le cadre de son enquête sur les nouveaux comportements sexuels. Je ne sais pas si elle y a été réellement.

— Et c'est quoi, ce club ?

Elle chercha de nouveau la bouteille de Cutty Sarck, mais, une fois encore, elle ne rencontra que le vide.

— Ça s'appelle *Les Petites curieuses*, c'est rue Saint-Paul et c'est tout nouveau. J'y suis allée une fois. Il s'y passe de drôles de trucs.

Boris rangea encore cette information-là dans une case de son cerveau. *Les Petites curieuses*, il avait déjà entendu parler, bien sûr. Un restaurant, en effet, qui avait ouvert récemment. Un peu spécial, semblait-il, mais parfaitement en règle. On y veillait tout particulièrement, d'après ce que savait Boris, à ce qu'il ne s'y déroule aucun rapport sexuel. Ni, bien entendu, à ce que s'y introduisent des mineurs, des prostituées ou de la drogue...

— C'est moi qui lui avais parlé de ce restaurant, reprit Katarina. Elle avait eu l'air intéressée. Je peux me tromper, mais je crois bien qu'elle devait s'y rendre, hier soir.

Une fois encore, elle avança la main vers la bouteille de whisky. Mais, cette fois, Boris n'eut pas le cœur de la lui refuser. Elle s'en empara avidement, la déboucha et la porta à ses lèvres.

Puis brusquement elle se bloqua.

— Marre de boire, dit-elle d'une voix sourde. Ça ne sert à rien, ça ne résout aucun problème, ça ne fait que les aggraver.

Elle repoussa la bouteille et releva les yeux. Comme si brusquement elle se réveillait.

— Boris, jeta-t-elle d'une voix légèrement théâtrale, prends-moi dans tes bras !

Elle quitta sa chaise et, un peu titubante, se redressa. Puis elle se jeta contre Boris. Aimé Brichot, un peu gêné, se détourna. Se sentant brusquement de trop.

— Prends-moi dans tes bras, console-moi, répéta Katarina balbutiante. Je sais bien que je ne suis qu'une pute à tes yeux, mais je m'en fous. Après tout ce qui s'est passé, tu comprends, j'ai envie de tendresse, de douceur, de chaleur.

Tandis qu'elle parlait, sa main tâtonnait vers la braguette de Boris qui, sans vraiment la repousser, s'écarta un peu.

— Katarina, dit-il, tu n'es pas qu'une pute à mes yeux et tu le sais très bien, mais pour le moment j'aimerais te rappeler que je suis en service.

Il remua des mâchoires.

— Et que ce qui compte, à l'heure actuelle, c'est de retrouver le type qui a fait ça à Sabine, ajouta-t-il sourdement.

Elle se dégagea aussi, reprenant ses esprits.

— Oui, souffla-t-elle. Excuse-moi, je ne sais pas ce qui m'a pris. Je... Enfin... Je suis bouleversée.

Ses yeux se noyèrent de larmes.

— Et puis j'ai eu tellement peur rétrospectivement... poursuivit-elle.

Elle ne termina pas sa phrase.

— Si Sabine n'était pas venue habiter ici, il ne lui serait peut-être jamais rien arrivé, songea-t-elle encore à voix haute.

Boris regarda sa montre.

— Au fait, fit-il remarquer, la rue de la Gaîté, c'est à deux pas.

Il se tourna vers son coéquipier.

— Qu'est-ce que tu en penses, Mémé ? Si, avant de rejoindre Baba on allait faire un tour au domicile de Sabine Kermakian ? Ça ne devrait pas nous prendre trop de temps...

Avant que Brichot ait pu répondre, Katarina pivota sur ses talons, soudain à nouveau maîtresse d'elle-même.

— Je vous accompagne, décréta-t-elle. Oui, je sais ce que tu vas me dire, je ne suis pas flic, mais enfin cette histoire me concerne un peu tout de même, non ? Et puis ici, maintenant, tu ne me sens pas tranquille.

Elle se colla de nouveau contre Boris. Elle était presque de la même taille que lui. Ses abondants cheveux blonds caressèrent le visage du grand policier brun.

— D'ailleurs il y a une bonne raison pour que tu acceptes ma présence, ajouta-t-elle. Moi je connais le code d'entrée de l'immeuble de Sabine. D'accord, ça n'est peut-être qu'un détail, mais je pourrai ainsi vous faire gagner du temps. Tu n'avais pas l'intention de me torturer pour que je te donne les numéros, si ?

Souriant, Boris dut convenir que telle n'était pas son intention en effet.

— Tu me donnes une minute, fit alors Katarina, et je suis prête.

Elle se précipita, en chavirant des hanches, vers la salle de bains.

CHAPITRE III



Exactement au même instant, Luc Garbarini, au volant de sa grosse Range Rover couleur sable, se sentait le maître du monde.

La voiture filait à belle allure à travers la nuit en direction de l'ouest de la France et le moteur tournait rond. Il avait dépassé Chartres depuis déjà longtemps. Des panneaux, le long de l'autoroute Ail, indiquaient Le Mans à moins de vingt kilomètres. Ensuite, ce serait Laval, Rennes, Vannes et enfin Auray.

Il ne serait plus, alors, qu'à quelques kilomètres de son point de chute, ou plutôt de son repaire, en tout cas de l'endroit où il allait se faire oublier en joignant l'utile à l'agréable, c'est-à-dire en s'amusant à faire ce qu'il aimait le mieux faire. Et ce pour quoi il s'estimait le plus doué.

C'était une nuit où la lune était presque pleine. Il n'y avait pas de nuages dans le ciel, et les étoiles fourmillantes occupaient la totalité des ténèbres. Peu de voitures aussi sur l'autoroute. De temps en temps, un camion qu'il fallait doubler, ou un véhicule qui fonçait en sens inverse, annoncé de très loin par le sillage étincelant de ses phares. En dehors de cela, rien. Ni personne. La route était à lui. Et l'avenir aussi. Il était promis à un grand destin, il le savait, ou du moins il en était persuadé.

Il se mit à tapoter le volant en cadence, au rythme de la chanson

qu'il se chantait intérieurement. C'était une chanson qui datait de son enfance, du temps où il était élevé par sa grand-mère maternelle, en Sologne, dans un grand château imitation Louis XIII, avec des pièces d'eau et des hectares de forêt. Cette chanson, sa grand-mère la lui chantait pour le calmer, quand il avait une de ses crises de colère spectaculaires et qu'il se roulait par terre en hurlant. Il y était question d'un loup. Il y était question d'une bergerie aussi. Et de moutons trop confiants qui finissaient par ouvrir la porte de la bergerie au loup et à le laisser entrer parce qu'il se plaignait d'avoir froid dehors et qu'ils avaient pitié de lui.

Il se souvenait d'une phrase, surtout, une phrase qu'il n'avait jamais oubliée :

La brebis en hurlant disparut dans sa gueule...

Il sourit, les yeux fixés sur le long ruban d'autoroute qui se déployait sous ses phares.

C'était curieux comme il se souvenait avec précision, comme si c'était hier, de ces années passées en Sologne, du temps où on lui faisait croire que sa mère était encore de ce monde mais qu'elle était en voyage, alors qu'en réalité elle avait fait une chute de cheval mortelle quand il n'avait que trois ans. Oui, il se souvenait de toutes les années de sa petite enfance, alors qu'il avait de plus en plus de mal à se rappeler la physionomie de cet homme que l'on disait son père et qu'il n'avait lui-même jamais appelé que « Monsieur mon père », avec une déférence haineuse qui ne trompait personne, surtout pas l'intéressé.

« Monsieur mon père » se nommait en réalité Alexandre Garbarini et c'était, à l'origine, un pur produit de la technocratie française. Apparenté par son mariage à une grande famille d'industriels du Nord, une de ces familles de « maîtres de forges » comme on disait encore au siècle dernier, il ne manquait pas non plus de mérites personnels. Inspecteur des finances, gestionnaire de plusieurs entreprises, il avait été également directeur de cabinet de trois ministres.

Présentement, il était P-DG d'une des plus grosses compagnies d'assurances d'Europe. Il s'était remarié, après la mort de sa première femme, mais là non plus il n'avait pas mis la main à côté puisqu'il avait épousé en secondes noces la veuve d'un des plus gros propriétaires de chaînes de télévision italiennes. Charme supplémentaire, la veuve en question n'avait aucun héritier en ligne directe. Depuis cette nouvelle union, « Monsieur mon père », outre sa fortune personnelle déjà respectable, possédait un hôtel particulier dans le Marais, cinq villas en Sardaigne, une aux Bermudes, une à Saint-Moritz, deux en Vénétie et également deux à Portofino. Il était aussi à la tête d'une des plus fabuleuses collections de peintures

italiennes qui soient dans le monde.

Il s'était même offert le luxe de faire bâtir ce qui serait son mausolée après sa mort. Il l'avait commandé à un artiste contemporain qui lui avait construit, dans le parc d'une de ses villas de la région de Venise, une sorte de temple néo-grec, avec des piliers de marbre et un fronton décoré des signes du zodiaque. Une petite folie qui avait dû lui coûter à peu près l'équivalent du PNB d'un État africain.

Bref, « Monsieur mon père » était riche à en crever.

Ce qui tombait bien, entre parenthèses, parce que son unique fils s'était ingénié, dès l'adolescence, à lui coûter les yeux de la tête. Notamment en psychiatres de haut vol et autres spécialistes internationaux des maladies de l'âme.

Luc Garbarini était ce qu'on appelle un fils de famille. Mais un fils de famille complètement timbré, cinglé au dernier degré, et qu'il avait fallu très vite, à grands frais, retirer de la circulation.

La circulation, justement, il y était remis depuis quelques jours. Ou plutôt il s'y était remis de lui-même. Et il avait bien l'intention d'en profiter au maximum.

Il éclata soudain de rire en pensant à ce qu'avait dû être la tête de « Monsieur mon père » quand il avait appris l'évasion de son fils, il y avait maintenant près d'une semaine.

Où se trouvait-il, à ce moment-là, Alexandre Garbarini ? Dans laquelle de ses somptueuses résidences à travers le monde ? Luc n'en avait aucune idée, et ça n'avait d'ailleurs pas la moindre importance. Ce qui comptait, c'était que le cher homme avait dû s'arracher les cheveux et s'offrir l'insomnie de sa vie en découvrant que son fils était en cavale ; et qu'il avait échappé aux bons soins du docteur Turing.

Un soudain éclair de haine stria le regard de Luc Garbarini à la pensée du docteur Turing.

Il ne fallait pas qu'il songe au docteur Turing, et à toutes les tentatives de viol de sa personnalité, à tous les essais de pénétration de ses secrets dont il s'était montré coupable.

Pour essayer d'oublier le docteur Turing, il tourna le bouton de la radio de bord et se mit à pianoter de stations en stations. Musique, informations, débats. On n'en avait pour le moment que pour le cyclone Ambroise qui venait de ravager plusieurs des îles de la Sonde, laissant sur son passage des milliers de morts.

Il eut un petit sourire en entendant un reporter décrire le spectacle de désolation abandonné derrière lui par ce fameux cyclone. C'était bien. On commençait à l'oublier, lui, Luc Garbarini, on ne parlait même plus de lui aux informations.

Qu'est-ce que c'était, d'ailleurs, cinq ou six cadavres de filles en comparaison avec les milliers de morts du cyclone ? Rien du tout. Une misère.

Encore n'était-on même pas sûr qu'on pouvait réellement les lui imputer.

Lui non plus, d'ailleurs, n'en était plus sûr du tout.

C'était bien pour cela qu'il n'était pas passé, finalement, devant la justice. Il y avait trop de contradictions, dans son dossier, et aussi trop d'alibis que l'instruction n'était pas parvenue à démolir.

Il y avait aussi les avocats que son père avait payés. Un cabinet d'avocats au complet, en vérité. Des types qui auraient été capables de convaincre tout un tribunal que la lune brillait en plein midi. Et même d'obtenir qu'il y ait une jurisprudence à ce sujet.

Mais les salauds qui le persécutaient l'avaient rattrapé au tournant, ensuite, en le collant dans une institution hautement spécialisée où l'on s'était acharné pendant des années à piétiner son jardin enchanté.

Son jardin enchanté... Ce qu'il appelait ainsi, c'était l'intérieur de sa tête. Un lieu rempli d'images merveilleuses de créatures sanglantes, hurlantes et torturées. Une sorte de parc d'attractions qui serait apparu, à tout autre qu'à lui, comme une atroce séquence de film d'épouvante.

D'une main, tâtonnant dans le noir, il changea encore de station de radio. La crise boursière en Asie. Les pourparlers israélo-palestiniens. Un changement de majorité au Guatemala. Et toujours et encore le cyclone Ambroise.

Il releva le pied parce qu'une grosse Mercedes voulait à tout prix le dépasser alors que lui-même s'apprêtait à doubler un poids lourd. Sagement il se rangea et attendit que la Mercedes fut passée.

Au début, huit jours plus tôt, quand il s'était évadé de son institution psychiatrique de Sorède, à une vingtaine de kilomètres de Perpignan, il n'y en avait que pour lui, aux informations. Il avait bien aimé, dans un sens, ces jours fiévreux où on le cherchait partout et où on déployait de formidables moyens pour le retrouver. Dès qu'avait été connue son évasion, tous les services de police possibles et imaginables avaient été mis en état d'alerte. Gendarmerie, police judiciaire et postes frontières étaient sur le qui-vive.

D'emblée, plusieurs lieux sensibles avaient été placés sous surveillance, notamment le domicile de Gaullier, le juge d'instruction auquel il avait eu à faire pendant près de deux ans, ainsi que les domiciles des avocats de la partie civile, ceux des familles de ces filles qu'on avait appelées ses victimes, et aussi ceux des quelques témoins qui avaient déposé contre lui.

Heure par heure, le signalement du fugitif avait été diffusé à la radio. Les forces de l'ordre des pays limitrophes, en tout premier lieu l'Espagne bien entendu, avaient été prévenues. La police espagnole était sur le pied de guerre. Tout le monde redoutait que Luc Garbarini ne cherche à passer en pays étranger. Même la DICCILEC [1] était en état d'alerte. Des barrages avaient été dressés sur toutes les routes et, pendant deux jours, un hélicoptère avait survolé la région, bourdonnant dans le ciel de Perpignan et de ses environs comme une grosse guêpe malfaisante et attentive.

Ah ! on s'était bien occupé de lui, tandis que lui-même attendait que les choses se calment, planqué à une vingtaine de kilomètres du lieu de sa fuite, en pleine campagne, dans une vieille caravane toute défoncée abandonnée au milieu d'une décharge municipale, entre des champs de vignobles et une forêt de chênes-lièges. Les nuits étaient douces et il pouvait en profiter pour se ravitailler. Il y avait à proximité un lotissement où il avait repéré deux ou trois villas non occupées. Pas question d'y dormir, c'était trop dangereux, mais il était parvenu à s'y faufiler et à y piller les réserves alimentaires laissées par leurs propriétaires.

En dehors de ça, il dormait, l'âme en paix et avec le sentiment du devoir accompli. Pendant ce temps, on croyait le voir un peu partout. Des témoins affirmaient l'avoir mis en fuite alors qu'il essayait de voler une voiture sur le parking d'une grande surface commerciale. D'autres prétendaient qu'ils l'avaient croisé à Béziers, à Narbonne, à Carcassonne, et même sur une plage proche de Collioure, en train de se faire dorer au soleil !

Il y avait eu, dans ces jours-là, un hold-up dans le département du Gard. Un homme cagoulé y avait braqué le bureau de poste d'une petite bourgade et on affirmait encore que c'était lui.

Ah oui, on s'intéressait énormément à sa personne. La façon dont il s'était évadé, en creusant pendant des semaines l'entourage de la porte de sa cellule à l'aide d'un tournevis électrique dérobé au jardinier de la clinique durant sa promenade quotidienne, était apparue comme un chef-d'œuvre de machiavélisme. Et c'était vrai qu'il lui avait fallu bien du talent et de la patience pour arriver à ses fins. Nuit après nuit, semaine après semaine, il avait creusé autour des gonds de la porte. Mais, le jour venu, il fallait tout reboucher et cacher les dégâts en bourrant les trous avec une sorte de pâte composée de papier hygiénique et de pain de mie qu'il noircissait à l'aide d'un crayon feutre. Les gardiens, les surveillants et les infirmiers n'avaient jamais rien repéré d'insolite. Jusqu'à ce que l'orifice ainsi pratiqué soit assez large pour qu'il puisse s'y faufiler et tenter « la belle »...

Cette nuit-là, il avait fait ses premiers pas vers la liberté dans une

sorte d'ivresse. Il était quatre heures du matin, les couloirs étaient déserts et tout le monde dormait. Il avait réussi à triompher de tous les obstacles qu'il avait rencontrés sur sa route, et finalement il s'était retrouvé dans une coursive, au-dessus du salon de coiffure de la clinique. De celle-ci, il avait grimpé sur le toit du parloir donnant sur une cour, cinq mètres en contrebas. C'était une dernière embûche, mais celle-là aussi il savait comment en triompher. Dans les heures précédant son évasion, il avait fabriqué un grappin de fortune avec les pieds métalliques du tabouret de sa cellule. Il avait aussi confectionné une corde à l'aide de la housse de son matelas préalablement tressée. C'est ainsi qu'il avait franchi l'obstacle de la cour. Il ne lui restait plus que le mur d'enceinte de la clinique à escalader pour se retrouver dehors. Il avait réussi à accrocher son grappin à un lampadaire qui se dressait à l'extérieur de la clinique. Puis ils s'était laissé tranquillement glisser le long de la corde sous le nez du gardien de nuit assis dans le sas d'entrée. Celui-ci, littéralement médusé par la vision d'un individu en train de s'échapper avec des souplesses d'acrobate, devait mettre quelques secondes avant de réaliser qu'il n'était pas en train de rêver. Lorsqu'il avait donné enfin l'alerte, il était trop tard. Luc Garbarini s'était envolé, fondu dans la nuit. L'institution psychiatrique de Sorède venait de « perdre » un de ses patients les plus dangereux.

Et le plus extraordinaire encore, c'était qu'il avait réussi son évasion sans avoir besoin de tuer qui que ce soit. Lui-même en était étonné. Même le docteur 'Turing avait été, en l'occurrence épargné.

C'est alors qu'on avait cru le repérer un peu partout, mais à chaque fois ces rumeurs devaient être démenties. Et la chasse à l'homme s'éternisait. Des véhicules prenaient position sur les ponts d'autoroute et aux péages, des barrages filtraient le trafic automobile, des patrouilles mobiles se déployaient sur les routes secondaires. Pendant ce temps-là, les fausses alertes continuaient à se succéder, ajoutant encore à la confusion générale.

L'étrangleur à la corde », comme avaient cru pouvoir le surnommer les journalistes, jadis, lors de son arrestation, avant que son « innocence » ne soit reconnue, s'était complètement évanoui dans la nature.

Corde... Corde... Il ne fallait pas qu'il pense ce mot-là. Il ne fallait pas qu'il s'imprime dans sa tête. Qu'il le visualise. C'était toujours quand il était en présence d'une corde, ou quand il pensait au mot corde, qu'il arrivait des malheurs autour de lui.

Absorbé dans ses pensées, il fit une embardée et réussit à redresser la direction au dernier moment, alors qu'il allait percuter une glissière de sécurité. Ses pneus couinèrent. Il ralentit. Depuis combien de temps

conduisait-il ? Il n'en savait rien, mais il jugea qu'il était temps de prendre un peu de repos. « Toutes les deux heures, la pause s'impose », comme disent les publicités sur l'autoroute. Il allait faire une pause, lui aussi. Comme un bon citoyen bien tranquille, soucieux de sa sécurité et de celle des autres.

Justement, une aire de stationnement brillait de tous ses feux, à moins d'un kilomètre. Il mit son clignotant, ralentit encore et se rabattit bientôt sur la droite.

Luc Garbarini faillit s'étrangler avec son café. Brûlant, âcre, il eut l'impression qu'il coulait dans sa gorge comme du vitriol. Rien à voir avec le pipi de chat tiédasse qu'il avait l'habitude d'absorber, sous ce nom-là, quand il était en prison.

Il disait prison, mais c'était évidemment à la clinique psychiatrique où on l'avait fourré « à perpétuité » qu'il pensait.

La clinique psychiatrique... Le royaume de l'infâme docteur Turing, son bourreau...

Il jeta le gobelet de carton encore à moitié plein de café, traversa la cafétéria et déboucha dans la boutique de la station d'autoroute. Il se mit à déambuler entre les gondoles regorgeantes d'objets et de victuailles. Tout ce luxe, toute cette abondance le fascinait. L'endroit était presque désert. Juste quelques automobilistes des deux sexes qui se détendaient avant de reprendre la route. Est-ce qu'ils risquaient de le reconnaître ? C'était bien peu probable. Les photos que l'on avait diffusé de lui, dans la presse, dès le lendemain de son évasion, le montraient avec des cheveux longs qui lui tombaient en frange sur le front et avec une moustache qui couvrait sa lèvre inférieure.

Depuis, il s'était coupé les cheveux très court et cela changeait complètement sa physionomie. Il avait également rasé sa moustache. Il s'était même acheté une paire de lunettes aux montures en écaille qui achevaient de lui donner l'air d'un jeune prof de lycée. Ou d'un modeste fonctionnaire. Ou d'un cadre moyen.

Est-ce que son propre père lui-même, est-ce que « Monsieur son père » le reconnaîtrait ? C'était fort peu probable.

Et le docteur Turing ?

Il serra les poings. Il ne fallait pas qu'il pense au docteur Turing.

Le docteur Turing, c'était comme les cordes. Dès que des cordes ou le docteur Turing étaient dans le secteur, il arrivait quelque chose.

Toujours errant dans la boutique de l'autoroute, il se tétanisa, à proximité du rayon des accessoires automobiles, devant une série d'étagères où s'alignaient divers outils dans des emballages de

plastique. Tournevis, perceuses, scies à métaux.

Et des cordes.

Ses yeux s'exorbitèrent.

Des cordes.

De jolies cordelettes blanches elles aussi sous plastique.

Il se mit à se balancer de gauche à droite, tandis qu'un peu de bave se formait aux commissures de ses lèvres.

Et que son pantalon commençait à être tirailé par une érection carabinée.

Au prix d'un effort surhumain, il parvint à pivoter sur lui-même et à détacher son regard des cordelettes.

Pour la première fois depuis qu'il avait quitté Paris, il repensa à cette fille, Sabine Kermakian, à laquelle il avait fait l'amour puis qu'il avait étranglée alors qu'elle était tout juste en train de s'assoupir, repue de plaisir.

Pourquoi est-ce qu'il avait fait ça ?

Pour s'assurer qu'il n'avait pas perdu la main, après tant d'années ?

Pour être bien certain qu'il était toujours ce « tueur d'élite » qu'il avait été, à ses propres yeux, et que les traitements de l'infâme docteur Turing n'avaient servi à rien ?

Combien il avait tué de femmes, dans les environs de Perpignan, avant qu'on ne l'arrête ? L'instruction s'était montrée incapable de l'établir, et finalement tout le dossier d'accusation s'était effondré parce qu'il reposait sur de prétendues traces de sang qu'on affirmait avoir découvert dans son minuscule appartement du quartier Montserrat, une banlieue de Perpignan. Mais ces traces suspectes, à l'analyse, s'étaient révélées être des taches de sang de poulet. Et toute cette affaire n'avait pas tardé à sombrer dans le plus complet ridicule.

Oui. Combien avait-il tué de femmes ?

Il essayait de se souvenir, mais chaque fois il se trompait, il ne tombait jamais sur le compte juste et il recommençait, toujours sans succès.

Il y avait Estelle, par exemple, la jolie Estelle qui occupait un minuscule studio au troisième étage d'un immeuble du centre ville. Elle lui avait dit, avant de mourir, et pour essayer de sauver sa peau, que son petit ami allait débarquer et lui casser la gueule. Mais cela ne l'avait pas démonté. Il avait un sixième sens. Il savait bien qu'Estelle n'avait pas de petit ami. Ou qu'elle n'en avait plus. Et qu'il ne risquait rien. Il s'était donc doucement couché sur elle, une corde à la main, et il avait entrepris d'envahir son ventre tout en commençant à l'étrangler.

Il y avait eu aussi Pascale, une jeune et jolie architecte d'intérieure. Et Agnès, qui était étudiante en médecine. Et encore Élisabeth, mais Élisabeth s'était mise à hurler et il avait paniqué pour la première fois, il avait pris la fuite.

Il s'était fait durement sermonner, le lendemain, par « ses voix ». Elles lui avaient reproché sa lâcheté. C'était son premier échec, et ses voix l'avaient jugé très sévèrement. Il gardait de cette séance un souvenir horrible, bien plus cuisant que lorsqu'il était tombé entre les pattes des hommes du SRPJ de Montpellier puis dans celles de la justice. Et enfin dans celles des experts psychiatres qui avaient rendu un verdict sans appel : Luc Garbarini était un être dangereux pour la société. Lui rendre un jour la liberté reviendrait à mettre gravement en péril tous ceux qui le côtoieraient. Bref, c'était d'après eux un dément profond, un fou irrécupérable voué jusqu'à la fin de ses jours à ce qu'on appelle, dans les hôpitaux psychiatriques, la « camisole chimique », c'est-à-dire les traitements par neuroleptiques qui rendent le sujet inoffensif en le maintenant dans un état constant de semi-léthargie.

Après Élisabeth, il y en avait eu encore d'autres. Tatiana, une jolie brune qui faisait des études de laborantine. Et encore Danielle. Et Marie-Hélène, une jeune vendeuse de supermarché. Toutes disparues à proximité de la gare de Perpignan, du côté du café *Figuières*, dans un périmètre dessiné par l'avenue du Général-de-Gaulle, la rue Courteline et l'avenue Henri-Ribère. Un endroit que les journalistes locaux en mal de métaphores avaient baptisé le « triangle des Bermudes »...

Toutes étranglées aussi avec des cordelettes. Et violées, bien entendu, mais ce n'était jamais le but principal. Le but principal, comme devait le découvrir l'infâme docteur Turing lui-même, c'était de conserver son propre équilibre, de se sauver au prix de la vie d'autres êtres. Ce que l'infâme docteur Turing devait un jour définir de la façon suivante : « Une économie psychique en perdition s'accordant à elle-même des sursis par la mise à mort d'autres êtres ». Ce n'était pas tout à fait faux, même si ça paraissait une formulation bien compliquée pour une chose si simple. Il tuait, en somme, pour ne pas mourir. Pour ne pas se tuer lui-même. Ce n'était pas tout à fait vrai non plus. Ou plutôt ce n'était pas complet. Il y avait autre chose. Même diaboliquement intelligent comme il était, le docteur Turing ne savait pas tout. Il n'avait pas tout découvert. D'autant que Luc Garbarini avait parfaitement réussi à donner le change.

Par exemple, le docteur Turing n'était jamais parvenu à deviner le rôle capital que jouaient les cordes dans l'existence de Luc Garbarini.

C'était une erreur. Une erreur énorme. Presque une faute professionnelle.

Il décida d'acheter des trucs à manger. Principalement des friandises. Des bonbons, des rochers au chocolat, et même un cake aux fruits confits. Il avait toujours aimé le cake aux fruits confits. Il en avait été cruellement privé tout au long de ses années de clinique.

La vendeuse était une petite rousse souriante au visage rond couvert de taches de rousseur et aux seins qui pointaient sous un pull bleu ciel très moulant. Il se dit, tout en payant, que ce serait divertissant de l'attendre dehors, dans la nuit, jusqu'à ce qu'elle ait fini son travail, et de jouer ensuite avec elle pendant une heure ou deux en se servant de sa corde.

La brebis en hurlant disparut dans sa gueule...

Le refrain que lui chantait sa grand-mère lui revint à l'esprit. En même temps, il se souvint qu'il était en cavale et que ce n'était pas le moment de faire l'imbécile.

Il résista donc vaillamment à cette nouvelle tentation et quitta la boutique de l'aire d'autoroute. La nuit commençait à fraîchir. Il cavala vers la Range Rover, s'y installa et dévora quatre ou cinq tranches de cake aux fruits confits.

Puis il démarra et quitta l'aire d'autoroute.

Au moment où il déboîtait de son parking, à quelques dizaines de mètres de là, une grosse moto noire, une BMW qui le suivait dans tous ses déplacements depuis le début de la journée déboîta elle aussi et recommença sa filature à travers la nuit.

CHAPITRE IV



Boris Corentin revint vers le living, slalomant prudemment entre les pots de peinture, les échelles et les sacs de gravats qui constituaient pour le moment l'unique « mobilier » de l'appartement de Sabine Kermakian, rue de la Gaîté. Celui-ci était en effet en travaux, c'était le moins qu'on pouvait dire, mais la malheureuse Sabine elle-même n'en verrait jamais l'achèvement.

— Rien d'intéressant non plus de ce côté-là, murmura Boris à l'intention de Brichot.

Ce dernier se tourna vers Katarina. Sans ménagements pour la jupe de son tailleur couleur feuille morte, la jeune femme s'était carrément assise sur un grand pot de peinture blanche. Regard dans le vide, elle semblait un peu perdue. Ça lui faisait quelque chose de se retrouver ici, dans l'appartement de la journaliste qui était devenue son amie et qu'un inconnu avait tuée, pratiquement à côté d'elle, pendant qu'elle donnait.

— Qu'est-ce que Sabine avait fait de ses meubles ? interrogea Brichot.

Katarina croisa les jambes et sa jupe se releva un peu, dégageant ses cuisses pleines. À d'imperceptibles excroissances, sous l'étoffe tendue de la jupe, on devinait qu'elle ne portait pas de collants mais des bas. La professionnelle, chez elle, ne perdait jamais complètement

ses droits, même dans les circonstances les plus dramatiques.

— Fendant les travaux, répondit-elle, elle avait entreposé la plupart d'entre eux dans son labo. À part son lit, bien entendu, qui est là-bas contre un mur du couloir et enveloppé de plastique, comme vous avez pu le constater. De toute façon, elle avait très peu de meubles. Elle disait qu'elle n'aimait que les espaces dégagés, aérés. Zen.

— Son labo ? intervint de nouveau Brichot. C'est quoi ce labo ?

— Labo-photo, répondit Katarina. Elle s'en servait rarement, à l'occasion quand elle avait à faire un développement urgent.

— Et il est où ce labo-photo ? interrogea Brichot.

Katarina quitta son siège de fortune.

— Là-bas, dit-elle, tout au bout du couloir, à côté de la salle de bains. Viens, je vais te montrer.

Elle le précéda, ondulante du bassin, à travers l'obscurité du couloir.

— C'est la seule pièce intacte de l'appartement, indiqua-t-elle en en poussant la porte.

Boris déboucha dans un local assez vaste, totalement dépourvu de fenêtres, et qui sentait le produit chimique. Plusieurs appareils de développement et des cuves vides, posées de chant, encombraient la paillasse d'un évier-lavabo. Il y avait aussi, sur l'un des murs, des étagères chargées de livres. Le reste de l'espace était bourré de meubles. Tables basses, lampes halogènes, fauteuils, chaises et ainsi de suite s'entassaient dans un capharnaüm indescriptible. Le tout ultra-design, d'ailleurs, et sobre à la limite du dépouillement. Bois clair, acier brossé, tubulures métalliques. Sabine avait en effet, comme l'avait dit Katarina, des goûts très zen.

— Je suis venue ici avec elle pas plus tard qu'hier matin, murmura la call-girl. Sabine voulait me montrer...

Elle s'interrompt.

— Tiens, murmura-t-elle. C'est marrant...

— Qu'est-ce qui est marrant ?

Katarina cherchait des yeux quelque chose sur les étagères.

— Depuis hier matin, Sabine est revenue ici toute seule, dit-elle.

— Comment le sais-tu ?

Elle désigna une rangée de livres.

— Son album de photos sur *Les Nouveaux Rebelles*, dit-elle. C'est ça qu'elle voulait me montrer, hier matin. Après, elle l'a rangé là. Et maintenant, tu vois, il est là.

Elle désigna une autre étagère, deux rangées plus bas.

— Tu es sûre de ce que tu dis ?

— Certaine. J'ai une excellente mémoire. À moins que ce livre ne se soit déplacé tout seul, ça veut dire qu'elle est revenue ici entre hier matin et la nuit dernière.

— Pourquoi pas ? dit Boris. Elle est chez elle, non ?

— Bien sûr, fit Katarina. N'empêche que c'est curieux. Toute la journée d'hier, je le sais, elle avait des rendez-vous. Je ne vois pas comment elle aurait pu trouver le temps de...

— Elle est peut-être repassée hier soir ?

— Peut-être, oui...

— Ou alors ce sont les ouvriers qui ont tripoté ses livres ?

— Possible aussi...

Katarina réfléchissait.

— De toute façon, conclut-elle, je ne vois pas en quoi ça ferait avancer l'enquête.

Dans la bibliothèque, Boris avait attrapé l'album de Sabine, *Les Nouveaux Rebelles*, et il le feuilletait. La remarque de Katarina le fit sourire.

— Excuse-moi, dit-il, mais l'avancement de l'enquête, c'est plutôt ma spécialité que la tienne, non ?

— C'est vrai, reconnut Katarina. À chacun ses trucs...

Boris continuait à feuilleter l'album de Sabine. C'était un vaste reportage-photos sur tous les nouveaux mouvements de révolte, de dissidence, de rébellion ou de marginalité plus ou moins violente que l'on pouvait trouver actuellement aux frontières de la société établie. Il y avait de tout. Des dingues inoffensifs et loufoques, des drogués, d'authentiques dangers publics aussi. Sabine, quand elle préparait ce livre, avait visiblement côtoyé des gens redoutables, parfaitement capables en tout cas de jouer du couteau ou du pistolet à la première contrariété. Est-ce qu'elle aurait eu le malheur de « contrarier » l'un d'eux ? Son regard s'était arrêté sur le chapitre concernant les « groupies de killers ». Il s'agissait de quelques hommes, en général très jeunes, qui se disaient fascinés par les tueurs en série. Ils dévoraient le récit de leurs « exploits », leur écrivaient en prison, allaient même parfois jusqu'à les visiter. Boris s'attarda sur l'un d'entre eux, un nommé Bob Lautaret. « dix-neuf ans, précisait la légende, Bob se considère comme en dehors de la société, et affirme n'être attiré que par le côté noir de la vie ».

Boris examina la photo du Bob en question. Un garçon quelconque avec de longs cheveux blonds en bataille, de grands yeux bleus

presque candides et un tee-shirt blanc sur lequel s'étalait en surimpression une grande flaque de sang. Le reportage expliquait qu'il passait quasiment toute son existence dans le noir et qu'il possédait plus de deux mille cassettes vidéos *gore*, c'est-à-dire des films d'horreur. Charmant individu. Boris avait tout de même du mal à l'imaginer dans le rôle du meurtrier de Sabine.

Un froissement léger lui fit relever la tête. Et brusquement il entendit son propre sang cogner à ses tempes. Là, sous ses yeux, adossée à un mur, Katarina était en train de se débarrasser de sa veste de tailleur. Puis ce fut son chemisier qui s'ouvrit, et la masse blanche de ses seins qui jaillit, provoquant une ruée d'adrénaline instantanée chez Boris.

— On peut savoir ce que tu fais ? interrogea-t-il, affectant un ton « au-dessus de la mêlée » ?

— Tu parlais de spécialités, souffla Katarina. La mienne, Boris, c'est le plaisir.

— Je ne crois pas que ce soit vraiment le lieu ni le moment, répondit Boris dont la gorge était plus asséchée que le Sahara.

— Tu ne peux pas me refuser ça, roucoula la longue fille blonde qui entreprenait maintenant de relever sa jupe. Ou alors je m'effondre en larmes. C'est ça que tu veux ? Me faire pleurer ?

Elle ouvrait les bras, tout en le questionnant. Boris se dit qu'après tout ils étaient enfermés dans cette pièce et qu'Aimé Brichot avait l'habitude de ce genre de situations. Il se dit aussi qu'il serait inhumain de ne pas céder à un tel chantage. Il se rapprocha de Katarina qui avait maintenant retroussé sa jupe jusqu'aux hanches.

— Retire-moi ça vite ! fit-elle d'une voix suppliante.

« Ça », c'était son slip en soie noire, un truc minuscule qui soulignait plus qu'il ne masquait la forêt dense et bouclée de son ventre. Elle joignit les cuisses, et Boris fit glisser le mince triangle d'étoffe jusqu'à ses chevilles. Quand elle fut libérée, elle écarta largement les jambes, lui offrant son entrée de paradis, une magnifique fleur de chair rose corail qui béait au milieu de la jungle de son intimité.

— Baise-moi, lâcha-t-elle avec un soupir rauque.

Il glissa alors en elle, la pénétrant d'une longue poussée tandis qu'elle lâchait un cri, et, dansant du bassin, allait à sa rencontre avec des claquements de chair et des spasmes.

Aimé Brichot rajusta son nœud de cravate vert pomme d'une main incertaine.

— Le commandant de police Boris Corentin sera là d'un instant à

l'autre, assura-t-il d'une voix qui chevrotait un peu. Il achève la visite de l'appartement...

« Tu parles d'une visite de l'appartement ! songeait Aimé Brichot en même temps qu'il parlait ; il n'avait pas accumulé pour rien quinze ans de complicité professionnelle et d'amitié personnelle avec sa flèche ! Tout ce qu'il était en train de visiter, à cet instant précis, Boris, c'étaient le ventre ou les fesses de Katarina. À dix contre un, Brichot était prêt à prendre les paris.

L'homme qui se tenait en face de lui parcourait le décor de ses yeux délavés.

— C'était donc ici qu'elle vivait, murmura-t-il comme pour lui-même.

Quelques instants plus tôt, dans le living encombré de pots de peinture, d'échelles et de gravats, Brichot avait sursauté en entendant tousser dans son dos.

— Excusez-moi, avait dit une voix, mais la porte était entrouverte, alors je me suis permis...

Brichot s'était retourné. Et s'était retrouvé en face d'un véritable colosse. Près de deux mètres, des épaules et un torse qui dessinaient un carré parfait, et une grosse tête également carrée aux cheveux gris. Deux yeux globuleux, sous des sourcils en broussaille, complétaient le tableau.

— Hugo de Kermakian, s'était présenté l'inconnu.

Et il avait ajouté :

— Je suis le père de Sabine.

Brichot avait déjà compris.

Kermakian avait ajouté qu'il arrivait d'Angleterre. Il venait de débarquer à Paris par avion privé.

— Je voulais voir où elle vivait, avait encore balbutié d'une voix brisée l'homme d'affaires. Je voulais essayer de comprendre...

Comprendre quoi ? Les relations entre Kermakian et Sabine, de toute évidence, n'étaient pas des plus brillantes, et cela sans doute depuis des années. Le père et la fille avaient fini par perdre tout contact. Ce n'était pas le spectacle de cet appartement en chantier qui allait lui faire comprendre quoi que ce soit.

— Je ne sais pas ce qui s'est passé entre elle et moi, avait repris Kermakian. Sans doute l'absence de sa mère y est-elle pour quelque chose. Ma femme m'a quitté quand Sabine était toute petite. Le courant n'est jamais passé entre ma fille et moi. On se ressemblait trop. Par le caractère, je veux dire. Il y a des similitudes, des façons de sentir ou de réagir communes qui deviennent parfois des barrières,

entre deux êtres...

Il avait débité tout cela d'une voix égale, sans timbre, les yeux rivés au sol. Lorsqu'il les releva, il jeta un instant un regard circulaire autour de lui avant de le poser sur son interlocuteur.

— J'espère que vous allez coincer au plus vite l'ordure qui a fait ça, souffla-t-il. Je sais ce que vous valez, vous et Boris Corentin, on m'a parlé de vos brillants états de service. J'ai confiance. Si ce salaud doit être retrouvé, il ne peut l'être que par vous.

Trop aimable. Brichot allait répondre quelque chose, mais Boris Corentin surgit, suivi de Katarina dont les joues étaient légèrement empourprées. La « visite » du labo-photo de Sabine semblait lui avoir laissé des souvenirs plutôt émouvants.

Il y eut de rapides présentations. Puis Brichot interrogea sa flèche.

— Tu as trouvé quelque chose d'intéressant ?

Boris secoua la tête.

— Rien, soupira-t-il. À part ce livre, peut-être, mais je ne vois pas très bien où il pourrait nous mener. Le premier et le dernier ouvrage de votre fille, enchaîna-t-il en se tournant vers Hugo de Kermakian. Vous le connaissiez ?

Le P-DG fit non de la tête. Boris lui tendit l'album et remarqua qu'il avait les mains qui tremblaient.

— *Les Nouveaux Rebelles*, lut-il. Par Sabine Kermakian.

Il releva des yeux soudain remplis de larmes.

— Elle a même supprimé la particule, murmura-t-il.

Assommé par cette révélation, il rendit le livre à Boris sans même l'avoir ouvert.

— C'est comme si elle avait vraiment voulu couper tous les ponts avec moi, reprit-il. Comme si elle avait tranché le dernier cordon ombilical qui nous reliait...

Accablé, il se laissa tomber sur un pot de peinture, exactement là où, dix minutes auparavant, Katarina avait posé son opulent fessier. Tête dans les mains, il se mit à pleurer.

— Nous allons faire tout ce qui est en notre pouvoir, l'assura Boris.

Mais tout ce qui était en leur pouvoir, c'était bien peu, il le savait. Et surtout ça ne ressusciterait pas Sabine.

L'autre pleurait toujours, à gros sanglots qui secouaient tout son corps puissant. Il ne pleurait pas seulement sur la mort de Sabine. Il pleurait sur leur relation ratée, sur son échec de père, sur toutes les erreurs qu'il avait commises. Sur le fait que, bien avant qu'elle ne soit tuée, il l'avait déjà perdue.

CHAPITRE V



Luc Garbarini frissonna. D'une main, sans quitter de l'autre son volant, il chercha la manette du chauffage. C'était son point faible, les problèmes de froid, il ne pouvait supporter que les pièces surchauffées. Dans la clinique du docteur Turing, près de Perpignan, il avait tout le temps eu froid, et de cela aussi il en voulait énormément à l'infâme toubib.

Un de ces jours, plus tard, quand toute cette affaire serait tassée, quand on l'aurait oublié, quand il n'aurait plus besoin de se cacher, il lui rendrait une petite visite à ce salopard, et, après cela, même la chirurgie esthétique de pointe la plus sophistiquée ne pourrait rien pour lui.

Dans son rétroviseur, il vérifia que le phare de la grosse moto noire, cette BMW qui le suivait depuis si longtemps, était encore là, derrière lui, à moins d'un kilomètre, sur la longue autoroute Ail, appelée encore Océane.

Il lâcha un petit ricanement. Ce phare de moto, derrière lui, c'était comme un gros œil doré dans la nuit profonde. L'œil poursuivant Caïn, comme dans le poème de Victor Hugo :

« L'œil était dans la tombe et regardait Caïn »...

Sauf que lui, cet œil-là, il ne se gênerait pas pour le crever quand il le jugerait bon.

Quand est-ce qu'il avait repéré qu'on le suivait ? Il n'aurait su le dire. Mais maintenant il ne pouvait plus en douter, on ne le quittait pas d'une semelle et il allait falloir qu'il fasse quelque chose.

Qui était-ce ? Aucune idée. Il frissonna encore une fois. La chaleur mettait du temps à envahir l'habitacle de la grosse Range Rover. Il dépassa un panneau : on y annonçait, à vingt-cinq kilomètres, une nouvelle aire d'autoroute : celle de Saint-Guéménec. Il allait s'y arrêter.

D'ici là, il avait le temps de rêver. Pour se désennuyer, il recommença à passer en revue toutes les femmes qu'il avait tuées. Ou qu'il était censé avoir tuées. Estelle, la belle Estelle. Et encore Agnès. Et Pascale. Et aussi Marie-Hélène. Et Tatiana. Et Danielle.

Il y en avait d'autres, sûrement, mais il les oubliait. Est-ce qu'elles avaient seulement existé, d'ailleurs ? Est-ce qu'il les avait vraiment étranglées ? Certes ses accusateurs le prétendaient, mais est-ce qu'il avait une seule bonne raison de croire ses accusateurs ? Des journalistes aussi l'affirmaient, au début, dans les premières semaines qui avaient suivi son arrestation. Quand ils le décrivaient, lui, Garbarini, comme un être froid, manipulateur, ultra-intelligent, monstrueux. Très cultivé aussi. Ayant reçu une éducation raffinée dans les meilleurs collèges privés. Et séducteur. Il éclata de rire. Ça oui, il était séducteur, personne ne pouvait dire le contraire !

Ce qui l'amusait moins, c'était quand on le qualifiait de « meurtrier multirécidiviste ». Il trouvait ça mesquin. Insultant. Attentatoire à son honneur et à l'envergure de son être.

En tout cas, il n'avait jamais laissé aucune trace, aucun indice qui aurait pu permettre de le coincer d'une manière irréfutable, par le biais de ces saloperies d'analyses génétiques qu'ils utilisent maintenant contre les criminels.

Même chez Sabine, la nuit dernière, dans le petit appartement du square du Croisic, il avait pris grand soin de ne pas abandonner le moindre indice.

Chez les autres non plus. À croire qu'il était aussi innocent que ses avocats le prétendaient.

Peut-être l'était-il d'ailleurs ?

Ou peut-être pas...

Quand il avait été tiré d'affaire du point de vue juridique, c'était entre les mains des psychiatres qu'il était tombé. Ceux-ci avaient commencé à étudier son cas, et ils avaient accumulé en sa faveur mille circonstances atténuantes : la mort traumatisante de sa mère, alors qu'il était encore dans la prime enfance, son père dominateur, la solitude. Même l'extrême richesse de sa famille semblait tourner en sa

faveur. Il avait très mal supporté le climat d'opulence dans lequel s'étaient déroulées ses premières années. Ce n'était pas pour rien que vers la fin, juste avant que la police ne l'arrête, il s'était volontairement coupé de tout, survivant presque misérablement dans un petit appartement minable de la banlieue de Perpignan.

Comme bien des déments, Luc Garbarini avait su donner le change, camoufler les pensées infernales qui l'habitaient et offrir aux autres une façade lisse, rassurante, presque sympathique. Il s'était plié bien sagement aux traitements qu'on lui infligeait. Sa conduite était exemplaire. Tant et si bien qu'un an et demi après son arrestation, certains experts avaient affirmé qu'il fallait tout faire pour lui donner la possibilité de se réintégrer dans la société. C'est ainsi qu'il avait été placé dans la clinique du docteur Turing.

Mais Luc Garbarini ne se faisait aucune illusion. Certes, dans ce nouvel établissement, il jouissait d'une certaine autonomie, même si celle-ci était encore, bien sûr, étroitement contrôlée. Il avait même droit à une chambre personnelle. On le considérait en voie de « normalisation ». Mais Garbarini savait que tout cela c'était du flan. Jamais on ne le laisserait en paix. Des journalistes qui avaient eu vent de son traitement avaient commencé à faire courir le bruit qu'il risquait d'être remis en liberté. Ils avaient monté des campagnes sur le thème : « Plus jamais ça ! » Plus jamais ce genre de monstres ! Plus jamais ces êtres de cauchemar ! Son visage était réapparu à la une de plusieurs magazines. Certaines publications populaires avaient même tenté de contraindre les autorités pénitentiaires à trouver une solution afin de le garder enfermé jusqu'à la fin de ses jours. Sa photo était réapparue dans des quotidiens, accompagnée de ce titre menaçant : « Demain, cet homme pourrait être votre voisin ! »

Et en effet, qui aurait voulu avoir Luc Garbarini comme voisin ?

Il avait vu ce qui était arrivé à Cornélius, quelques mois avant sa propre évasion. Cornélius avait été pendant un an son compagnon de cellule. Il avait passé près de vingt ans dans la clinique du docteur Turing, après avoir commis plusieurs crimes horribles. Finalement, on l'avait considéré comme guéri, capable de se réinstaller dans la société et de recommencer sa vie à zéro. Seulement, les crimes dont Cornélius s'était rendu coupable n'étaient pas de ceux qui s'effacent si facilement. Surtout des mémoires de ceux qui, indirectement, à travers des proches, avaient été ses victimes. Résultat, quelques jours à peine suffisaient en général pour que la nouvelle de l'arrivée de Cornélius dans telle ou telle région, dans telle ou telle ville, parvienne aux oreilles des journalistes locaux. Lesquels, à leur tour, se faisaient un plaisir d'avertir leurs concitoyens. Plusieurs fois, Cornélius avait manqué d'être lynché par la foule en colère, et il avait dû demander

aide et protection au commissariat de police le plus proche. Ainsi avait-il erré, de ville en ville, traqué, chassé de partout, jusqu'à ce qu'il finisse par se réfugier dans un hôpital psychiatrique où il avait demandé en quelque sorte le droit d'asile sous la forme d'un internement volontaire.

Luc Garbarini n'était pas Cornélius. Il s'était évadé, lui, on ne le reprendrait jamais, et il était en train de changer de peau ainsi que d'identité.

L'aire de Saint-Guéménec se rapprochait. D'un œil, dans le rétro, il vérifia que la moto le suivait toujours. Il mit son clignotant et commença à se rabattre vers la droite.

CHAPITRE VI



Luc Garbarini éclata d'un rire de démon.

Au dernier moment, il avait décidé de ne pas s'arrêter sur l'aire de Saint-Guéménec. Il avait obliqué brutalement et repris l'autoroute.

Tandis que, derrière lui, le motard inconnu zigzagait désespérément avant de redresser la barre et de reprendre le contrôle des opérations.

Brusquement, le rire de Garbarini se cassa net. Par associations d'idées successives – le mot opération enchaînant clinique, enchaînant à son tour docteur Turing, puis examen –, il venait de se souvenir de certaines analyses que l'on avait faites, dans la clinique de Perpignan. On avait découvert qu'il possédait le fameux chromosome XYY, un chromosome supplémentaire, une sorte d'anomalie chimique dont sont affligés certains êtres et qui, paraît-il, les soumet à un stress intense ainsi qu'à de brutaux accès de violence. Des psychiatres américains appelaient le chromosome XYY « le chromosome du crime ».

Quand il avait appris qu'il était affecté du chromosome XYY, Luc Garbarini avait hurlé de rire. Par la suite, il s'était amusé à envoyer plusieurs lettres à « Monsieur mon père » signées tout simplement XYY. Rien que pour le plaisir d'imaginer sa tête quand il recevrait ce genre de courrier.

Était-ce à cause d'XYY qu'il avait finalement été obligé de tuer le

type qui l'avait pris en stop, quand il avait décidé de quitter la région de Perpignan ?

Ça se passait du côté de Salses, à la hauteur de l'étang de Leucate, quatre jours exactement après sa fuite de la clinique du docteur Turing, près d'une bretelle d'autoroute.

Tout s'était très bien passé, pourtant, au début, entre cet automobiliste et lui. Au point que Garbarini avait laissé sa méfiance s'endormir.

Et que le réveil n'en avait été que plus violent, plus dévastateur.

Le type pilotait une Renault Megane gris métallisé dont il disait que c'était son seul luxe dans la vie. Il ne cachait pas qu'il était passionné de bagnoles et que, s'il en avait eu les moyens, il se serait payé sans hésiter le dernier modèle de Jaguar. Garbarini l'écoutait, hochait la tête, approuvait tout ce qu'il racontait. Il avait appris ça, en clinique : dire oui à tout. Mentir. Donner le change. Tromper les médecins et les infirmiers.

Tandis qu'on remontait vers le nord, l'autre avait commencé à raconter sa vie. Garbarini, au début, n'écoutait que d'une oreille. Et puis, peu à peu, il avait commencé à se sentir intéressé.

Le type qui pilotait la Megane grise avait à peu près le même âge que lui et il était comédien. « Intermittent du spectacle, c'est-à-dire chômeur », avait-il précisé aussitôt. Garbarini ne savait pas ce que c'était qu'un intermittent du spectacle, alors l'autre le lui avait expliqué fort aimablement. Il était acteur, c'était sa vocation, mais il n'arrivait pas à percer. Il jouait de temps en temps des petits rôles dans des séries télé, il faisait de la figuration, il arrivait à décrocher trois répliques dans une pièce de théâtre, mais c'était tout. Le reste du temps, il vivait sur ses indemnités de chômage et sur le salaire de sa femme, qui avait un emploi de secrétaire dans une agence immobilière de Banyuls. Ce qui était très insuffisant quand on savait que, par-dessus le marché, il avait trois enfants. Bref, les temps étaient durs et il avait accepté un engagement de trois mois, en Bretagne, pour un truc qui ne lui plaisait qu'à moitié mais qui n'était pas trop mal payé, et puis de toute façon il n'avait pas le choix, c'était ça ou crever la bouche ouverte.

Il racontait tout cela sur un ton jovial, souriant, ouvert, tout en pilotant très vite sa Megane. Il était du genre à se confier. À avoir besoin de parler. De se raconter. Garbarini l'écoutait sans déplaisir. À une certaine époque, lui-même avait eu très envie d'être comédien, alors il pouvait s'intéresser aux problèmes de ce type, même si au fond il s'en moquait éperdument.

Et qu'est-ce que c'était cet engagement en Bretagne qui ne lui

plaisait qu'à moitié mais qui était bien payé ? Garbarini était assez fier, en général, quand il arrivait à poser des questions aux gens comme s'il était lui-même un homme normal. L'autre avait répondu du tac au tac, en éclatant de rire :

— *Le parc du Grand-Calvaire* ça s'appelle ! C'est dans la région de Carnac, tout près de la mer. Une grande propriété transformée en club de loisirs. Mais des loisirs un peu spéciaux...

Il avait cligné de l'œil.

— Loisirs spéciaux pour gens spéciaux...

Il avait de nouveau éclaté de rire.

— *Le parc du Grand-Calvaire*, c'est le pays où les bourreaux sont rois ! s'était-il écrié.

Garbarini avait alors commencé à sentir s'éveiller en lui un véritable intérêt.

L'autre avait développé le sujet. Le site existait depuis à peu près six mois. Conçu sur le modèle des parcs d'attractions traditionnels, c'était une sorte de vaste complexe avec des quartiers différents, des hôtels, des résidences, même quelques magasins, mais tout y était envisagé dans un but précis, et pour deux catégories d'individus : d'un côté ceux qui prenaient leur pied en souffrant, et de l'autre ceux qui prenaient leur pied en faisant souffrir. En réalité, au *Grand-Calvaire*, il y avait deux zones distinctes, deux « rives », comme à Paris et dans bien d'autres villes : la rive des masos et la rive des sados. Baptisées Sadeland et Masoworld. Entre les deux, comme à Paris aussi, coulait la Telhaie, une rivière parfaitement authentique (mais si minuscule qu'on pouvait la franchir à pieds joints).

C'était donc là que le conducteur de la Megane allait travailler pendant trois mois comme animateur. Drôle de boulot. Il ne savait pas encore si on allait l'affecter à Masoworld ou à Sadeland, et d'ailleurs il s'en foutait comme de l'an quarante. Le masochisme, le sadisme étaient les dernières de ses préoccupations. Il avait des goûts beaucoup plus simples. Lui, ce qu'il appréciait, il le confia à Garbarini avec un nouveau clin d'œil appuyé, c'était le cul. En soi. Un beau cul de femme bien rond et bien chaud, il n'en demandait pas plus, il n'était pas compliqué, il n'avait pas besoin d'instruments de torture pour prendre son pied. Il était normal. Nor-mal, avait-il répété en martelant les deux syllabes avant de questionner son passager.

— Vous n'êtes pas comme moi ?

Mais si, mais si, son passager était tout à fait comme lui, Garbarini s'empessa de le rassurer. À vrai dire, il se sentait plutôt étonné. Alors comme ça, maintenant, il y avait des endroits où l'on pouvait tabasser quelqu'un, le fouetter, le faire souffrir, et c'était autorisé ? Comme

c'était intéressant ! Dieu que le monde avait changé, pendant qu'il était aux prises avec le docteur Turing, dans sa clinique de Perpignan ! Il fit quelques réflexions générales là-dessus. Sans parler de sa clinique, évidemment, ni de la longue période où il avait vécu à l'écart de la société.

— Attention ! avait dit l'autre en levant l'index droit. Dans ces endroits-là, tout est simulé et tout le monde est consentant. Personne n'oblige personne, bien sûr, à se faire fouetter ou à fouetter. C'est tout juste un jeu. Que ne peuvent d'ailleurs se payer que ceux qui sont vraiment pleins aux as. Il paraît qu'un séjour d'une semaine au *Grand-Calvaire* coûte les yeux de la tête...

Il avait alors demandé à Garbarini s'il se rendait à Paris. L'autre avait dit oui.

— Si vous voulez avoir un avant-goût du parc sans vous ruiner, avait alors dit le comédien, il paraît qu'il y a un restaurant sado-maso qui vient de s'ouvrir. *Les Petites Curieuses*, ça s'appelle, et ça a un succès fou. On peut y dîner tout en se faisant fouetter ou en flanquant des baffes aux serveuses quand elles vous apportent l'addition à quatre pattes et entre leurs dents.

Il avait ajouté que cet établissement parisien était justement tenu par les propriétaires du parc de Carnac.

— J'ai une carte de ce resto quelque part, avait-il dit. Tout à l'heure, je vous la donnerai, si ça vous intéresse.

Lui, pour ce qui le concernait, au *Grand-Calvaire* il n'aurait qu'à répondre aux désirs des clients. Ou des clientes. Il ferait office d'animateur. De *cast-member*, ainsi que l'on dit justement dans les parcs d'attractions. Comme tout se passait, ainsi que le veut la formule consacrée, entre adultes consentants, et que par ailleurs un petit coup de fouet n'a jamais fait de mal à personne à condition qu'il soit demandé dans les règles de l'art, il n'y avait pas de problèmes avec les autorités. Et tout le monde était content. *Le Grand-Calvaire*, en somme, était une sorte de centre de soins. Comme un institut de thalassothérapie. Sauf que là, il s'agissait de sado-maso-thérapie.

— J'aurais franchement préféré jouer Shakespeare ou Molière, avait dit encore le conducteur de la Megane, mais comme je n'ai pas le choix, je prends ce que je trouve...

Enfin bref, il allait passer trois mois, près de Carnac, à obéir aux moindres désirs d'une bande de doux dingues qui jouaient à se faire mal ou à faire mal aux autres et qui étaient prêts à payer très cher pour ce genre de comédie.

À condition, bien entendu, que ça reste une comédie.

Au fil des kilomètres, tandis que la Megane fonçait en direction de

Lyon, Garbarini s'intéressait de plus en plus à cet endroit, ce « pays où les bourreaux sont rois » comme avait dit le conducteur de la voiture, et à tous les sortilèges dont il imaginait peuplées ses deux rives, Sadeland et Masoworld. Comme c'était drôle ! Il croyait être dépaycé, après son évasion, en retrouvant l'univers des gens normaux. Mais pas du tout ! Pas le moins du monde ! Les gens normaux étaient comme lui, au fond.

Sauf qu'ils n'allaient pas jusqu'au bout de leurs rêves, ils se bornaient à les simuler, à les jouer, à les mimer.

Mais c'étaient les mêmes rêves.

Ceux de l'humanité depuis qu'elle existe.

Souffrir. Faire souffrir.

Être esclave ou bourreau.

Il aurait bien demandé au conducteur de la Megane de l'emmener à Carnac, s'il avait osé, mais il n'osa pas. De toute façon, un peu plus haut que Lyon, à peu près à la hauteur de Dijon, tout se détraqua parce que le type eut brusquement la très mauvaise idée d'allumer sa radio de bord et d'écouter les nouvelles. Aux informations, on parla de lui, Garbarini, des vêtements qu'il était encore supposé porter, de ses cheveux longs et de la moustache qui le rendaient si reconnaissable. On évoqua son évasion et tous les crimes qu'il était censé avoir commis par le passé. On indiquait enfin un numéro de téléphone auquel on encourageait à appeler toute personne susceptible de donner des informations sur le fuyard.

On ajoutait qu'il s'agissait d'un individu particulièrement dangereux.

Il y eut même une brève interview du docteur Turing. Ce sinistre crétin le qualifia de « psychopathe typique, c'est-à-dire d'un être n'éprouvant aucune sympathie pour autrui, aucun sens de la culpabilité, aucun remords ». Et il ajouta :

— Il présente un trouble de la personnalité d'une gravité extrême. Il souffre de dissociation. Pendant des semaines, voire des mois, il peut paraître tout à fait normal. Jusqu'à ce que brusquement sa nature antisociale reprenne le dessus et qu'il sème de nouveau la terreur et la désolation sur son passage...

Garbarini ne se considérait pas atteint d'une nature antisociale. Il se considérait comme un tueur d'élite. À peine la radio avait-elle parlé qu'il avait deviné les pensées qui s'agitaient dans la tête du comédien au chômage. Celui-ci l'avait reconnu. Il n'en disait rien, bien sûr, mais qu'est-ce que ça changeait ? Sa voix elle-même s'était modifiée. Il conduisait plus nerveusement. À la première occasion, au premier arrêt sur une aire d'autoroute, il se ruait vers un téléphone et le

dénoncerait à la police. S'il ne faisait rien, Garbarini était perdu.

Il décida de prendre les devants. Prétextant une envie pressante, il demanda à son conducteur de s'arrêter. Trop content de l'aubaine, celui-ci s'engagea sur la première aire venue. Par chance, c'était une de ces haltes très discrètes où il n'y avait pas de boutiques. Rien qu'un parking sous les arbres et un petit bâtiment dans lequel se trouvaient les toilettes, et un téléphone.

Un téléphone... C'est à proximité de cet appareil que Garbarini liquida l'intermittent du spectacle, juste au moment où il s'apprêtait à décrocher le combiné. L'aire était parfaitement déserte, et nul ne perçut les cris du comédien lorsqu'il agonisa, étranglé par Garbarini à l'aide d'une cordelette.

Le « tueur d'élite » s'était acharné sur sa victime avec une telle énergie, une telle fureur, qu'il eut énormément de mal, ensuite, à récupérer sa corde, tellement elle était entrée profondément dans la chair du type.

C'était tout de même une bonne chose de faite, se dit-il, même si ce crime ne lui avait procuré aucun plaisir, à la différence de tant d'autres par le passé. Même l'utilisation de la cordelette ne lui avait pas donné l'orgasme habituel. Mais c'était peut-être normal, après tout : en clinique, il avait perdu l'habitude de tuer, il fallait qu'il la retrouve. Comme tueur, à bien des égards, il était en convalescence, en quelque sorte. Il fallait qu'il retrouve la forme perdue. Et, pour retrouver la forme, il n'y avait rien de mieux que les exercices pratiques. Ce comédien liquidé, après tout, ce n'était qu'un galop d'essai. Il avait dépouillé le cadavre de tous ses vêtements, il avait fourré les vêtements à l'arrière de la Megane, le cadavre dans le coffre, et il avait redémarré.

Il était sorti de l'autoroute à la hauteur de Dijon, et il avait longtemps roulé dans la campagne. Au bout d'un moment, il avait traversé une forêt. Celle-ci lui avait paru profonde et totalement déserte. Il s'y était enfoncé, empruntant des chemins creux dans lesquels la Megane cahotait. Après plusieurs kilomètres, il s'était arrêté. Il fallait qu'il se débarrasse du cadavre du comédien. Il l'avait balancé dans une sorte de fondrière assez profonde, et ensuite il avait passé plus d'une heure à entasser par-dessus des pierres et des branchages. Si des chiens ou d'autres bêtes venaient fourrer leur nez par là, avait-il jugé, ils mettraient pas mal de temps, peut-être des mois, à arriver jusqu'au corps du type.

Cette tâche accomplie, il s'était senti brusquement fatigué ; alors il avait dormi une petite heure, recroquevillé sur la banquette arrière de la Megane. Puis il s'était réveillé, avait quitté la forêt et rejoint l'autoroute.

N'empêche qu'il ne pouvait pas éternellement se pavaner au volant de cette voiture. Initialement, il avait décidé de foncer en direction de Paris, mais, plus il se rapprochait de la capitale, plus il se disait qu'il devait de toute urgence changer de voiture. Brusquement, après avoir dépassé Fontainebleau, et sans trop savoir ce qu'il faisait, il avait quitté l'autoroute et pris la direction de Corbeil-Essonne.

La nuit commençait à tomber. Il avait traversé des banlieues désolées, des zones pavillonnaires, des lotissements. Après Brie-Comte-Robert, il s'était retrouvé dans un chaos de chemins tortueux, de routes à peine carrossables que bordaient des petites maisons aux façades en meulières. Plus loin encore, il y avait des terrains vagues où se dressaient des caravanes pourries.

Finalement, une bâtisse en briques à moitié ruinée avait attiré son regard. S'il s'était arrêté devant, ce fut pour deux raisons. Parce que les fenêtres en étaient obstruées par des planches, et surtout parce que, dans le jardin en friche qui l'entourait, stationnait une grosse Range Rover.

Espérant vaguement, comme un gosse qui ne veut pas renoncer à croire au Père Noël, que les clés étaient restées sur le tableau de bord du 4X4, il s'était mis à tourner autour du véhicule.

Constatant l'évidence – les clés n'y étaient pas –, il allait regagner sa voiture quand une porte, sur le côté droit de la maison, s'était ouverte. Dans l'encadrement de la lumière de la maison, un type était apparu. Barbu, massif, à moitié chauve, vêtu d'une chemise à carreaux genre cow-boy et chaussé de grosses bottes en caoutchouc.

— Qu'est-ce que vous foutez là ? avait-il aboyé.

Luc Garbarini s'était alors rapproché tout doucement du gros type barbu, sachant déjà qu'il allait être obligé de tuer à nouveau.

*

* *

Un peu hagarde, étouffant sous son casque trois fois trop grand pour sa tête, Xavière Lucchini roulait pleins gaz, sur sa grosse moto noire BMW, en essayant de ne pas perdre de vue les feux arrière de la Range Rover. Et luttant contre la fatigue qui commençait à la gagner.

Mais il ne fallait pas que ce salaud lui échappe. À tout prix, il fallait qu'elle découvre son identité, qu'elle sache où il allait, quel était son but, sa destination finale. Ensuite seulement elle donnerait l'alerte. En appelant Théo. Elle ne voulait pas prévenir les flics elle-même, elle avait eu assez de galères avec eux par le passé. Téléphoner

aux flics, même pour la bonne cause, c'était se conduire en « collabo ». Elle raisonnait comme ça, Xavière Lucchini. Et il aurait été difficile de la faire démordre de ses convictions. Même en essayant de lui expliquer que prévenir la police parce qu'un type a tué deux personnes sous vos yeux, ce n'est pas vraiment se comporter comme un « collabo », c'est plutôt faire en sorte que le type en question ne continue pas à semer la mort sur son passage.

« Sous ses yeux » n'était d'ailleurs pas tout à fait exact. Quand le type avait fait irruption dans la maison, à vrai dire, Xavière se trouvait dans la cave. Au rez-de-chaussée, il n'y avait alors que Jim et Laurence. Ses bienfaiteurs, comme disait Xavière. Jim, Jérémie Mosca pour l'état-civil, avait près de quarante-huit ans, dont quinze passés comme mécano chez Simca-Chrysler. Ensuite, au fil des fusions et des restructurations successives de la marque, il avait connu les presque « logiquement » compressions de personnel, le chômage, le RMI, et les choses avaient commencé à mal tourner avec sa femme. Un jour, il l'avait surprise au lit avec son amant, il les avait tabassés tous les deux et il en avait pris pour quatre ans (qu'il avait passés à la centrale de Melun).

En sortant, il avait dormi chez des potes, dans de vieilles bagnoles et sous les ponts. Jusqu'à ce qu'il rencontre Laurence Sabatier, qui avait à peu près le même parcours que lui (tabassage et centrale de Melun en moins), et qu'ils décident de squatter ensemble cette vieille baraque des environs de Brie-Comte-Robert promise à la démolition. C'est là que, depuis trois mois, Jim et Laurence accueillait Xavière.

Xavière Lucchini avait dix-huit ans, elle était maigre comme un chat sauvage, avec de longs cheveux bruns qui lui descendaient jusqu'au milieu du dos. Elle n'était pas vraiment jolie, avec son petit visage mince, ses seins presque inexistantes et ses fesses étroites, mais elle avait une espèce de beauté éphémère et fragile qui la rendait émouvante.

Jim et Laurence lui avaient proposé de venir vivre dans leur baraque. Avec leurs trois RMI, on se sentait mieux qu'avec un. En dehors de ça, ils passaient le plus clair de leur temps à arpenter les trottoirs pour récupérer les trésors abandonnés par d'autres et les revendre par lots aux pourvoyeurs de brocante. Sans compter les petits boulots payés au « black » et procurés par des copains : plongeur dans des caves insalubres, livreur au volant de camionnettes sans carte grise, peintre, plombier, etc. La Range Rover, évidemment, elle n'était ni à Jim ni à Laurence. Elle était en transit. Elle était stationnée là pour la nuit, mais elle devait être livrée dès le lendemain par Jim de l'autre côté de Paris, dans la banlieue est. Moyennant mille francs pour le déplacement.

Jim était mort pour une Range Rover qui ne lui appartenait pas. Laurence aussi. Mais Laurence, elle, ne s'était même pas aperçue qu'on la tuait vu qu'à ce moment-là elle était complètement dans les vapes, plongée dans un coma éthylique d'où elle n'aurait dû ressortir que le lendemain. Dans l'après-midi, profitant de l'absence de Jim, elle avait vidé trois bouteilles de blanc. Dans un sens, ça valait mieux : elle était morte heureuse.

C'était même ça qui avait sauvé la vie à Xavière : au moment où l'autre dingue massacrait ses « bienfaiteurs », elle, Xavière, était descendue à la cave voir s'il y avait encore des bouteilles de vin. Quand elle était remontée, les mains vides bien sûr, le massacre avait été accompli et le tueur s'était déjà envolé. Il n'y avait plus personne dans le squat. Jim et Laurence étaient morts étranglés. Leurs cadavres étaient encore chauds.

Xavière n'avait pas eu le temps de pleurer leur disparition. En réalité, elle n'avait eu le temps de rien, même pas de réfléchir à ce qu'elle allait faire. Dehors, elle avait aperçu le tueur en train de transférer des affaires de sa voiture à la Range Rover. Puis il avait démarré au volant de celle-ci.

Elle avait attendu qu'il se soit éloigné. Alors seulement elle était sortie, et elle avait enfourché la moto de Jim, une vieille BMW un peu essoufflée, mais capable de taper encore le cent-quatre-vingt sur autoroute. Et elle avait commencé à le prendre en filature. Sans bien savoir où tout cela allait la conduire. Si ce n'est que, à un moment ou à un autre, quand elle en saurait plus sur ce type, elle appellerait Théo.

Théo était journaliste, et même grand reporter comme on dit dans les magazines. Elle avait eu une brève histoire avec lui, trois ans plus tôt, une histoire qui s'était mal terminée parce que Théo était marié et qu'il n'avait jamais voulu divorcer pour vivre avec elle. Mais elle le considérait toujours comme un ami. Quelqu'un en qui elle avait confiance, même si elle ne l'avait pas revu depuis trois ans. Il ferait ce qu'elle lui demanderait, en tout cas, de ça elle était sûre.

En attendant elle était là, sur cette autoroute, à la traîne des feux arrière de la Range volée, et on arrivait en Bretagne. Elle n'avait pas dormi un seul instant depuis la nuit dernière et elle était épuisée. À tel point qu'elle avait du mal à se souvenir de ce qui s'était passé cette nuit. Elle se rappelait vaguement, à Paris, une petite rue du Marais dont elle avait noté le nom, la rue Saint-Paul. Le dingue y était entré, vers vingt-deux heures, dans un restaurant au nom bizarre : *Les Petites Curieuses*. Au-dessus de la porte de cet établissement, il y avait une enseigne au néon en forme de cœur, avec, à l'intérieur, la silhouette d'une femme à genoux et tenue en laisse.

L'homme qu'elle suivait était ressorti des *Petites Curieuses* vers minuit et demi, mais pas tout seul. Une fille l'accompagnait. Menue, plutôt jolie, les cheveux châtain. Ils étaient remontés dans la Range Rover, avaient retraversé la Seine, et avaient fait halte, pendant environ une heure, devant un immeuble de la rue de la Gaîté. Puis ils étaient ressortis et la Range Rover avait redémarré. Quelques centaines de mètres encore, et ils avaient stoppé de nouveau, mais cette fois boulevard du Montparnasse, en lisière d'un groupe d'immeubles qui avait un nom bizarre : le square du Croisic. Xavière avait mis la moto sur sa béquille, elle avait noté le nom du square, et elle avait attendu. Tôt ou tard, elle le savait, le dingue repartirait. Et la filature recommencerait.

Et en effet, il était réapparu. Seul, vers l'aube, il était ressorti de cet immeuble où il était entré avec une fille quelques heures plus tôt, et il avait regagné dans la Range. Il avait traîné un peu dans Paris, il s'était arrêté dans un bistrot, il avait lu des journaux. C'est seulement vers onze heures du matin qu'il avait quitté la capitale et pris la direction de l'autoroute All. L'Océane. Avec, toujours, la moto de Xavière à ses trousses.

Xavière qui avait vu mourir, presque sous ses yeux, les deux seuls amis qui lui avaient tendu la main depuis qu'elle était sans domicile fixe.

Xavière qui était bien décidée à ne pas quitter ce salaud d'une semelle avant de savoir où il allait et quelle était sa destination exacte.

Ensuite seulement elle appellerait Théo, elle lui expliquerait tout et Théo préviendrait les flics. Tandis qu'elle-même disparaîtrait dans la nature. Sans illusions. Sans destination fixe non plus. Parce que la galère était son destin.

CHAPITRE VII



Fronçant les paupières, le commissaire divisionnaire Charlie Badolini, chef de la Brigade Mondaine, observait en silence depuis quelques instants ses deux inspecteurs vedettes des Affaires Recommandées. Le commandant de police Boris Corentin d'abord, athlétique dans son blouson qu'il faisait craquer aux épaules à cause de sa carrure et qui était en train d'allumer une Gitane blonde. Le capitaine de police Aimé Brichot ensuite, plus petit, plus maigre, avec une inénarrable cravate vert pomme qui montait et descendait au rythme de sa glotte, et qui se grattait machinalement la moustache du bout de l'index.

— En somme, jeta finalement Badolini de sa voix de basse, la seule piste que vous ayez, pour le moment, c'est cette espèce de bordel... ce truc de la rue Saint-Paul.

Brichot remua ses fesses maigres dans le fauteuil Empire où il était installé.

— Pas bordel, patron, corrigea-t-il. Restaurant pour sados-masos consentants.

De l'ongle, Badolini éventa un paquet de cigarettes bleu et blanc, un de ses fameux paquets de Job Spéciales qu'il faisait venir de Corse par dizaines de cartouches depuis qu'on ne trouvait plus sur le continent aucun type de cigarettes suffisamment *hard* pour convenir à

ses goûts de fumeur invétéré. Il en alluma une, s'intoxiqua quelques instants en silence, puis reprit :

— Bon, d'accord. Un restaurant pour sados-masos si vous voulez. N'empêche que vous ne m'ôterez pas de la tête qu'il faut être un peu dérangé pour aller dîner dans ce genre d'endroit.

Boris considéra le bout rougeoyant de sa Gitane blonde. C'était pourtant là que Katarina et lui devaient se rendre dans moins d'une heure. Évidemment, il avait essayé de dissuader Katarina de l'accompagner. Mais tenter de dissuader Katarina revenait à entreprendre de déplacer une montagne. Elle s'était même mise en colère, à la fin :

— Qu'est-ce que tu crois ? avait-elle crié. Que je n'en ai pas vu d'autres ? Que je ne sais pas ce que c'est que les coups de fouet, les gifles, les punitions ? Mais enfin regarde-moi : je suis une pute, Boris, pas une oie blanche ! Et une pute qui connaît tout de la vie !

Devant une telle avalanche d'arguments, Boris avait battu en retraite.

— De toute façon, dit-il, pour le moment c'est notre seule piste. Je me suis un peu renseigné sur ce restaurant. Ouvert depuis quatre mois, il paraît qu'il ne désemplit pas. On y croise toutes sortes de célébrités du show-biz et bien d'autres notabilités encore. Les gens y viennent pour manger, bien sûr, mais dans un cadre original, et en donnant libre cours à leurs fantasmes. Curieusement, c'est un couple qui tient cette boîte : les Mignard. Lionel et Judith Mignard. Cela dit, il paraît qu'on fait très attention à ce que tout se déroule dans le respect de la loi. Jamais de nudité complète, pas de relations sexuelles, et surtout pas de drogues.

— Qu'est-ce que Sabine Kermakian allait faire dans un endroit pareil ? interrogea Badolini.

— Pour le moment, intervint Brichot, nous ne sommes même pas sûrs qu'elle s'y soit rendue.

— Elle préparait un reportage sur les nouveaux comportements sexuels des Français, indiqua Boris. C'est pour ça qu'elle avait toutes les raisons d'aller faire un tour aux *Petites Curieuses*, un endroit assez symbolique de la banalisation du sado-masochisme dans la société contemporaine.

— Et elle s'y serait rendue seule ?

Brichot hocha la tête.

— Là-dessus non plus, nous n'avons aucune information précise, patron. Pour le moment, et selon la formule consacrée, Marietta Vättern, alias Katarina est la dernière à l'avoir vue vivante, hier matin. Ensuite, elles se sont séparées. Sabine avait des rendez-vous qui

s'échelonnaient sur toute la journée. Bien entendu, nous avons épluché son agenda, nous avons les noms et les adresses de tous ceux qu'elle a rencontrés. C'est seulement vers le soir que sa trace se perd définitivement...

— Pas définitivement, corrigea Badolini. À cinq heures du matin, square du Croisic, elle était encore bien vivante. Pas pour longtemps, mais bien vivante, puisqu'elle faisait l'amour avec un inconnu.

— En effet, admit Corentin.

Il écrasa sa Gitane blonde dans le cendrier posé sur le cuir fauve du bureau de Badolini.

— Pour être complet, reprit-il, il faut observer que nous avons encore une autre piste, ou plutôt de multiples autres pistes, grâce au bouquin de Sabine...

Il le tenait sur ses genoux. Il le tendit à Charlie Badolini.

— *Les Nouveaux Rebelles*, lut celui-ci. Qu'est-ce que c'est que ça ?

Boris lui expliqua de quoi il retournait.

— Elle aimait flirter avec le danger, la petite Sabine Kermakian, grogna Badolini en tournant les pages de l'album de photos. Si je comprends bien votre projet, vous allez essayer de retrouver tous ces types qu'elle a photographiés en espérant que le tueur soit dans le lot ?

Boris Corentin agita les mains.

— Je n'en suis, hélas, pas encore à espérer, murmura-t-il. Et il y a neuf chances sur dix pour que ces types soient totalement innocents, au moins de la mort de Sabine. Mais on ne peut pas négliger une pareille hypothèse. Et puis, de toute façon, nous n'avons pas le choix. Ça et le restaurant de la rue Saint-Paul, ce sont nos seules pistes pour le moment. Quant au tueur lui-même...

Il rêva un instant.

— Quant au tueur lui-même, reprit-il, il a pris bien soin de ne pas nous laisser sa carte de visite sous forme de traces génétiques analysables. Tout ce que nous savons de lui, c'est qu'il fumait et que, côté sexuel, d'après Katarina, et à en croire ce qu'elle entendait derrière le paravent, ça avait l'air d'un champion. Avec un tel signalement, on pourrait coffrer quand même pas mal de types, non ?

— En effet, convint Badolini.

Il s'arracha à son bureau.

— Eh bien, Messieurs, à vous de jouer.

Il les raccompagna jusqu'à la double porte capitonnée.

— Je ne vous souhaite pas bonne chance parce que ça porte

malheur, dit-il encore en leur serrant la main, mais le cœur y est.

Boris et Aimé sourirent faiblement. La chasse commençait.

La chasse au grand fauve. La chasse au tueur.

Sur l'aire de Trévélán, juste avant Vannes, il n'y avait qu'une dizaine de poids lourds et deux ou trois voitures particulières.

Luc Garbarini s'arrêta à la station-service, refit lui-même le plein de carburant et alla payer à la caisse. Il avait de l'argent maintenant. Il en avait depuis qu'il avait liquidé le comédien trop curieux, la veille, sur une petite aire de stationnement du côté de Dijon.

Son crime accompli, il avait fouillé les affaires de sa victime. Avec satisfaction, il avait découvert près de quatre mille francs en liquide dans son portefeuille. Il y avait aussi un carnet de chèques, bien sûr, ainsi que des cartes de crédit, mais il jugea celles-ci trop dangereuses à utiliser. De toute façon, ces quatre mille francs, ça lui laisserait largement de quoi voir venir. Et attendre sans trop de problèmes son cachet d'animateur au *Parc du Grand-Calvaire*...

Car il ne s'appelait plus Garbarini. Il n'y avait plus, dès cet instant, de Luc Garbarini. Luc Garbarini le fou, le monstre au chromosome en trop, l'étrangleur de Perpignan, le souffre-douleur du docteur Turing, n'existait plus.

Il avait longuement examiné les papiers d'identité du comédien défunt. Passeport, carte d'identité, permis de conduire. Et il avait réfléchi. Garbarini et lui avaient le même âge, mais ils ne se ressemblaient absolument pas. Il allait falloir faire faire d'autres photos, s'il voulait prendre la place du comédien au club sadomaso. Plus il y réfléchissait, plus il se disait que c'était la meilleure solution. Il allait devenir un autre, et se faire oublier des flics au sein de ce club de doux dingues venus pour assouvir leurs fantasmes les plus secrets.

Quel meilleur refuge, quelle meilleure cachette qu'un club de sados-masos inoffensifs, quand on est soi-même un authentique pervers ?

Quelle meilleure planque, pour un vrai cinglé, qu'une communauté de faux cinglés ?

D'accord, il n'était pas comédien, mais qu'est-ce que ça faisait ? Est-ce qu'on a besoin de talents particuliers pour donner des coups de fouet ou punir un maso qui n'arrête pas d'en redemander ?

Une chose ultra-positive, en tout cas, c'était ce que lui avait dit le comédien, quand il était en veine de confidences, au début de leur voyage. Il ne connaissait personne là-bas. On l'avait engagé parce qu'on avait tout simplement coché des noms sur des listes d'acteurs au chômage. Tout s'était passé par téléphone, par fax, par lettres. Il n'y avait eu aucun contact direct ni personnel.

Oui, mais le comédien avait précisé aussi qu'il avait envoyé une photo pour accompagner son *curriculum vitae*. Ça c'était un vrai problème. Sauf... Garbarini y avait longtemps réfléchi. Sauf, s'il parvenait à convaincre les responsables du Parc que cette photo qu'il avait envoyée, c'était une erreur : dans sa précipitation, il avait mis sous enveloppe un autre cliché que le sien, celui de son frère, par exemple, ou plutôt celui d'un ami acteur avec qui il cohabitait.

Est-ce que ça pourrait marcher ? S'il jouait bien la comédie, ça marcherait. Après tout, la comédie, il l'avait jouée pendant des années avec le docteur Turing et les autres psychiatres qui l'examinaient. Quand on a eu un docteur Turing à affronter, ce ne sont pas des responsables de club sado-maso qui peuvent vous faire peur.

Il avait finalement estimé que tout ça était jouable. En attendant, il fallait qu'il change les photos de ses nouveaux papiers d'identité. C'est à partir de là seulement qu'il pourrait rentrer dans la peau de son nouveau personnage et donner le change.

Pourquoi est-ce que plus tard, après le meurtre des occupants du squat près de Brie-Comte-Robert et le vol de la Range Rover, avait-il décidé, à peine arrivé à Paris, d'aller dîner dans ce restaurant de la rue Saint-Paul, *Les Petites Curieuses*, dont le comédien lui avait parlé ? Il n'en avait lui-même pas la moindre idée. De toute façon, avec le recul, ce n'était pas une si mauvaise idée, on pouvait même considérer que c'était une bonne préparation pour ce qui l'attendait en Bretagne.

En réalité il avait agi sur un coup de tête, mais il ne devait pas le regretter. Le hasard avait vraiment bien fait les choses. À la table voisine de la sienne, il avait tout de suite eu l'attention attirée par une jeune femme plutôt jolie, toute menue, avec un minuscule nez retroussé presque enfantin, de grands yeux verts et des cheveux châtain tout bouclés. Il lui avait adressé la parole et, à la façon dont elle le regardait et lui répondait, il avait brusquement redécouvert ce que lui avaient fait oublier ses années de clinique sous la coupe du docteur Turing : son fantastique pouvoir de séduction sur les femmes.

Il s'était rapproché d'elle et ils avaient continué à dîner ensemble. Ils avaient plaisanté sur ce qu'ils voyaient dans ce restaurant. Les serveuses en soutien-gorge et string qui se déplaçaient à quatre pattes, de table en table, l'addition entre les dents. Les serveurs en minishort de cuir avec masque et collier de chien. Et aussi ces femmes, ces clientes, qui quittaient brusquement la table où elles étaient en train de manger, allaient se faire attacher à une sorte de pilori, au centre de la salle, et se faisaient fouetter.

Il y avait aussi le « trou de la curiosité », qui avait donné son nom à ce restaurant pas comme les autres. C'était un simple orifice, dans un des murs, près des cuisines. Quand on était une « petite curieuse »,

on allait y fourrer sa tête et on recevait illico une paire de claques bien senties...

Plus tard, au cours de la conversation, Garbarini avait appris que la jeune femme était photographe et il s'était dit que c'était la Providence qui la mettait sur sa route. Le temps d'inventer une histoire compliquée au terme de laquelle il lui fallait de nouvelles photos, et elle lui avait proposé de les faire elle-même. Elle pouvait même les tirer cette nuit, chez elle, dans son appartement de la rue de la Gaîté où elle avait un labo. Elle s'était excusée parce que cet appartement était en travaux et qu'il allait falloir traverser plusieurs pièces couvertes de gravats. Il avait réglé les deux additions et ils étaient sortis.

C'est seulement dans la Range Rover qu'il s'était décidé à la prendre dans ses bras et à l'embrasser pour la première fois.

En sachant que de toute façon, plus tard, il faudrait qu'il la tue.

Mais pas avant d'avoir joint l'utile à l'agréable ; c'est-à-dire pas avant de l'avoir possédée.

Sur l'aire de Trévélán, après avoir réglé l'essence, Luc Gabarini fit demi-tour et gara volontairement sa Range à l'extrémité de l'un des parkings, dans une zone particulièrement déserte et obscure. Du coin de l'œil, il s'était assuré que la grosse moto noire continuait bien à lui filer le train. Parfait. Il avait tout son temps pour savoir pourquoi ce type le suivait et ensuite lui régler son compte. Pour le moment, il avait faim. D'un pas rapide, il se dirigea vers le snack, y prit un plateau où il disposa une aile de poulet rôti avec mayonnaise, un baba au rhum et une demi-bouteille de vin rouge. Puis il alla s'asseoir. Il n'y avait personne dans le snack, à part trois employées en blouse bleue. De là où il était, contre la vitre, il apercevait les parkings, et, sur l'un d'eux, très loin, la masse sombre de la Range Rover. Il ne se faisait pas de soucis. Le pilote de la moto devait être en train de tournicoter autour du 4X4, peut-être même en inspectait-il l'intérieur, mais ça n'avait aucune importance, son espérance de vie diminuait d'instant en instant.

Le pilote de la moto était *une* pilote, et Garbarini s'était trompé également sur un autre point. Elle ne s'était pas précipitée sur la Range Rover. Elle aussi, elle avait refait le plein de carburant de sa BMW. Puis elle était allée satisfaire, aux toilettes, un besoin pressant. Enfin, dans la boutique, elle avait acheté une bouteille d'eau minérale. Puis elle était ressortie.

Plus morte que vive et les jambes en coton.

Parce que, dans la boutique d'autoroute, la radio était branchée sur France-Info. Et qu'en déambulant entre les rayonnages, elle avait chopé au passage les dernières nouvelles. On n'y parlait pas seulement de la crise boursière en Asie, des pourparlers israélo-palestiniens et du cyclone « Ambroise ». On y évoquait aussi un crime pour le moment inexplicable qui s'était déroulé à Paris la nuit dernière. Une très jeune femme, une photographe, avait été tuée dans un immeuble du XV^e arrondissement.

Square du Croisic.

Xavière Lucchini avait aussitôt fait le rapprochement. Glacée, elle avait quitté la boutique avec la confirmation, s'il en était encore besoin, qu'elle poursuivait un tueur ultra-dangereux.

Raison de plus pour aller jusqu'au bout. Elle s'était donc effectivement glissée à l'intérieur de la Range Rover, et elle en avait inspecté avec minutie les moindres recoins. Valises, sacs de voyage, vêtements, tout y était passé. Et elle en apprenait, des choses, sur le type qu'elle avait pris en filature depuis maintenant de si longues heures !

Un comédien ! Xavière Lucchini n'en revenait pas. Un acteur ! Elle tombait littéralement des nues. C'était un acteur qui avait tué Jim et Laurence ? Pourquoi ? Mais pourquoi ? Elle n'y comprenait réellement rien. C'était insensé. Elle s'acharna encore et fouilla la boîte à gants où il y avait des tas de papiers et un téléphone cellulaire qui était resté branché. D'abord les papiers. Elle en éplucha quelques-uns et tomba sur la lettre d'engagement du comédien. Engagement pour trois mois, et comme animateur culturel, dans un club au drôle de nom : *Le Parc du Grand-Calvaire*.

Ça se trouvait près de Carnac. Elle en enregistra mentalement l'adresse. Un bourg ou un lieu-dit nommé Ponguerneau. Route du Calvaire par-dessus le marché. Ce qui ne s'invente pas.

Elle n'avait plus un instant à perdre. Le dingue pouvait revenir d'un moment à l'autre. Elle s'empara du téléphone cellulaire et pianota le numéro, à Paris, de Théo Stilmeyer, son ancien amant resté un copain malgré une rupture assez mouvementée. Le téléphone sonna. Puis un répondeur se déclencha.

« Bonjour ! Je suis absent pour le moment, mais si vous voulez laisser un message », etc.

— Merde, jeta Xavière.

Puis elle se lança.

— Théo, il faut absolument que tu m'aides. Écoute-moi bien...

Par phrases rapides, hachées, elle évoqua le meurtre de Jim et Laurence, dans un squat proche de Brie-Comte-Robert, puis la fuite du

type à bord de la Range Rover volée et sa propre filature, à moto, jusqu'en Bretagne. Elle revint chronologiquement en arrière et fit allusion au crime du square du Croisic. Puis elle indiqua que le meurtrier se rendait dans la région de Carnac.

À cet instant, il lui restait encore deux choses capitales à enregistrer : le nom de l'homme qu'elle poursuivait (ou, du moins, le nom qu'elle croyait être le sien), et l'adresse exacte de l'endroit où il se rendait.

Un sifflement caractéristique l'interrompit. Le répondeur de Théo était du genre à ne pas supporter des messages de plus d'une minute.

Elle jura à nouveau entre ses dents, et recomposa le numéro de son ancien amant.

Elle ne devait jamais parvenir au bout de cette entreprise.

— Mais c'est mignon tout plein, ça, jeta une voix qui lui fit sauter le cœur dans la poitrine. Alors le motard était une motarde ? Mais ça me plaît encore plus ! Tu me fais gentiment une petite place ? ricana l'homme en se glissant dans la Range et en refermant la portière.

Il ne lui laissa pas le temps de répondre. Elle aurait bien tenté de fuir, mais elle se retrouva bloquée par deux bras durs comme de l'acier.

Elle tenta de crâner.

— OK, lâcha-t-elle, j'ai fait une Connerie, j'essayais de voir s'il y avait du fric dans votre bagnole, et si vous n'étiez pas arrivé à temps je vous aurais piqué toutes vos affaires, c'est vrai. Mais maintenant vous êtes là, je ne vous ai rien pris, vous avez gagné, alors laissez-moi me tirer. Écoutez, j'ai faim, j'ai pas un rond et je suis en galère depuis des mois, alors, je vous en prie, ne me dénoncez pas aux flics !

Il eut un petit rire qui ressemblait à un hoquet.

— Bravo, apprécia-t-il. Tu joues bien la comédie.

Son regard devint plus dur.

— Maintenant, tu me racontes pourquoi tu me suis comme ça depuis Paris, et à qui tu étais en train de téléphoner.

Cette question la rassura presque. Il croyait qu'elle était en train de téléphoner, quand il l'avait surprise, alors qu'elle était en train de retéléphoner.

— Je vous l'ai dit, brailla-t-elle. J'essayais de chourer des trucs dans votre bagnole ! Je ne téléphonais pas, je vérifiais que votre portable marchait bien avant de l'embarquer ! Et puis, c'est pas vrai, je ne vous suivais pas, je vous jure !

Luc Garbarini haussa les épaules. De toute façon, l'autre s'en foutait pas mal de tout ce qu'elle pouvait lui baratiner. Alors il lui

balança un coup de poing sous le menton, et Xavière chavira en arrière sur la banquette.

À moitié groggy, elle le sentit vaguement qui ouvrait son blouson, fouillait sous son pull, soulevait son débardeur, caressait ses seins minuscules, en agaçaït les pointes. Puis il la retourna sur elle-même et baissa son jean, entraînant par la même occasion son slip et dégageant ses fesses.

Il grommela quelques appréciations peu flatteuses sur son cul, dont il déplora l'étroitesse. Puis, il marmonna que finalement c'était aussi bien comme ça et qu'il adorait s'enfoncer dans des endroits étroits et qui lui résistaient.

Quelques instants plus tard, Xavière le sentit s'appuyer contre elle. La façon dont il lui distendit les muscles des reins fut tellement violente, tellement brutale, qu'elle lâcha un cri. Puis il commença à la pilonner sauvagement comme s'il voulait la faire exploser. Larmes aux yeux, se mordant les lèvres pour ne pas crier de nouveau, elle se dit que si elle en réchappait elle le tuerait de ses propres mains.

En réalité, c'est lui qui, armé d'une cordelette, l'étrangla au moment précis où il jouissait et se déversait par longs jets brûlants au fond de ses reins.

Cette fois, il n'avait pris aucune précaution pour ne pas laisser de traces accusatrices. Quelle importance ? Cette fille n'avait aucun lien avec lui, personne ne les avait jamais vus ensemble, c'était impossible qu'à partir de son cadavre on remonte jusqu'à lui.

À lui qui n'était d'ailleurs plus lui, mais l'autre, le comédien dont il possédait désormais les papiers d'identité. Avec sa propre photo dûment collée dessus.

L'avenir lui appartenait.

CHAPITRE VIII



La silhouette de la fille, très mince, à la limite de la maigreur, se dressait au milieu de la salle du restaurant, bras en l'air et mains nouées au sommet d'une colonne métallique. Cette colonne était fichée dans le sol sur un cercle pivotant. La fille tournait donc sur elle-même, et tous les consommateurs, à toutes les tables, pouvaient profiter du spectacle de sa plastique irréprochable. Elle était vêtue d'une robe longue en voile noir doublée de rouge qui semblait allonger encore sa silhouette. Elle avait des cheveux bruns coupés très court et coiffés en arrière. Son front était haut et blanc, ses pommettes saillantes, ses joues creuses. Ses yeux étaient fixes, immenses et noirs. Sa bouche un peu entrouverte était maquillée d'un rouge sombre qui contrastait avec la pâleur de son visage en triangle.

Torse nu, affublé d'un minishort et d'un masque de cuir où n'étaient pratiquées que deux étroites fentes pour les yeux, un fouetteur se rapprocha de la fille, cravache à la main, et, très doucement, commença à soulever sa robe longue.

À toutes les tables, les conversations s'étaient brusquement interrompues. Tous les regards convergeaient vers le pilori tournant, au centre de la salle, vers la fille qui y était attachée, et tout spécialement vers ses fesses que le fouetteur cagoulé dégageait lentement. Pour quelques instants, la croupe de l'inconnue allait être

le point de mire de la soirée. Sous sa robe, elle ne portait qu'un string noir dont la ficelle était littéralement « mangée » par la raie de ses fesses.

L'instant d'avant, elle avait quitté la table où elle dînait, avec deux hommes et une autre femme, et, en ondulant des hanches, elle s'était dirigée vers le pilori.

— Tiens, en voilà une qui a envie d'une raclée, avait remarqué Katarina d'une voix neutre, comme si c'était la chose la plus naturelle du monde.

Boris et elle étaient arrivés une demi-heure auparavant. L'entrée des *Petites Curieuses*, rue Saint-Paul, était filtrée par une créature ravissante au visage entouré de cheveux blonds curieusement coiffés en couettes. Elle était vêtue d'une robe ultra-courte qu'on pouvait difficilement appeler une robe, vu qu'il s'agissait d'un agencement assez compliqué de lanières en cuir qui se croisaient et se recroisaient dans un harmonieux désordre qui n'était nullement un effet du hasard et qui laissait à découvert ses deux seins lourds et pleins. Un peu plus bas, d'autres « jours » dans les croisillons de la robe vous informaient : premièrement que la fille ne portait pas de slip et, deuxièmement, qu'il s'agissait d'une fausse blonde.

— Bonjour, Twiggy, lui avait lancé Katarina.

Les deux femmes s'étaient embrassées sur la bouche. Au passage, la paume de Katarina avait effleuré d'une caresse les seins de la dénommée Twiggy.

— Tu la connais ? avait questionné Boris tandis qu'un serveur habillé de latex les conduisait à leur table.

— Bien sûr, avait répondu Katarina. Si tu fréquentais davantage le Paris *by night*, tu saurais qu'elle est Ukrainienne, qu'elle se trouve à Paris depuis un an et qu'elle a changé de sexe il y a environ six mois.

— Transsexuelle ?

— Tu ne t'en étais pas rendu compte ?

— Ma loi non, avait avoué Boris.

Autour d'eux, l'immense salle du premier restaurant sado-maso de Paris étalait son étrange décor rococo. Volutes en stuc doré au plafond, tentures rouges aux murs, plantes tropicales un peu partout. Des angelots également en stuc, mais blanc, étalaient leurs fesses jougflues et couraient comme une frise tout autour de la salle. En sourdine, la sono jouait continuellement de vieux tangos. L'éclairage feutré n'était assuré que par des petites lampes posées sur les tables. Il y avait aussi, cachés derrière des plantes vertes, quatre ou cinq spots qui renvoyaient contre les murs l'ombre démesurée des serveuses et serveurs quand ceux-ci se déplaçaient.

Boris examina les autres convives. Il y avait effectivement pas mal de têtes connues. Célébrités de la politique, des médias ou de la culture. Un type en smoking dînait seul à une table voisine. Enfin, seul... Pas tout à fait. Sa compagne, une blonde en robe rouge, était accroupie à terre, dans une posture de chien fidèle regardant son « maître » et attendant ses ordres. Son cou mince s'ornait d'un gros collier clouté auquel était attachée une laisse dont le « maître » avait enroulé l'autre extrémité à un pied de sa table. De temps en temps, le « maître » laissait généreusement tomber un morceau de viande en direction de sa « chienne » blonde, et celle-ci s'en emparait avidement.

— Drôle de monde, souffla Corentin.

Katarina examinait la carte.

— Tu as vu les noms des plats ? demanda-t-elle. Crevettes à la torture, ris de veau du bourreau, fricassée de rognons en sanglots, pigeon rôti expiatoire, poêlée de Saint-Jacques du sacrificateur...

Il y en avait comme ça trois pages. Boris, finalement, se décida pour un râble de lapereau en flagellation, tandis que Katarina optait pour les Sévices du chef, c'est-à-dire un caneton sauvage au cidre et aux navets.

La carte des vins était elle aussi dans le même style. Sur les conseils de Katarina, Boris choisit une bouteille de bordeaux Larmes amères. Cuvée spéciale des *Petites Curieuses*.

Puis ils se réintéressèrent à ce qui se passait dans la salle.

Non loin d'eux, sur leur droite, un autre type en smoking venait de s'agenouiller et léchait dévotement la jambe bottée de cuir d'une serveuse en minishort fluo. Elle était torse nu, mais les bouts de ses seins étaient masqués par deux connes en cuir qui pointaient en avant comme de minuscules têtes d'obus. D'autres serveuses en soutien-gorge et string se déplaçaient à quatre pattes entre les tables. De temps en temps, quand l'une ou l'autre passait à la hauteur d'un client un peu spécial, celui-ci lui décochait une paire de baffes avant de reprendre tranquillement sa conversation avec les autres convives. Du côté de la victime, il n'y avait ni rébellion ni protestation. Ça faisait partie du jeu. Et c'était compris aussi dans l'addition.

Ils commençaient à manger lorsqu'un gros type chauve – dans lequel Boris crut reconnaître le directeur d'une chaîne de télévision privée – appela non le maître, mais la maîtresse d'hôtel, une grande rousse massive, impressionnante dans sa combinaison de vinyle noir d'où jaillissaient par des hublots deux seins puissants et longs comme des ogives. Il lui parla à voix basse.

— Il demande un pousse-café, expliqua Katarina à Boris.

Le pousse-café arriva sous formes d'insultes. Le gros type chauve,

pour finir un excellent repas, voulait tout simplement se faire injurier. La grande rousse se pencha alors vers lui et lui balança d'une voix claironnante une bordée de noms d'oiseaux. Du genre « salope », « pourriture », « trou du cul », « petite merde » et autres gracieusetés. Ainsi traîné dans la boue, le gros type frétillait d'aise. Il sortit son portefeuille et glissa à la rousse un billet de cinq cents francs en guise de pourboire.

Katarina les examinait d'un œil d'experte.

— Bordel, remarqua-t-elle, elle les a vite gagnés ses cinq cents balles ! Je me demande si je ne vais pas me recycler en harpie, ça me rapportera plus que de travailler avec mes fesses et ce sera moins fatigant !

Boris ne répondit pas parce que son attention venait d'être attirée par la grande fille très mince en robe longue noire doublée de rouge qui était allée d'elle-même s'attacher à la colonne métallique dressée au centre de la salle.

— Ah ! le supplice du pilori, jeta Katarina en connaissance.

Cagoulé de cuir et torse nu, un fouetteur s'était rapproché et avait soulevé la robe de la fille, dégageant ses fesses que seul le mince fil d'un string noir « habillait ».

Puis il y eut un *schlack* ! retentissant. Armé d'une cravache de cuir, l'homme en avait cinglé un coup relativement violent sur la croupe de la fille. Celle-ci se cabra. *Schlack* ! Un nouveau coup. La fille brune se mit à crier sous l'avalanche de coups qui se succédaient maintenant de plus en plus rapidement. Elle gémissait, hurlait, se pâmail, tournant de temps en temps son fin visage triangulaire vers son compagnon, là-bas, assis à leur table. Celui-ci, figé, fasciné par le spectacle, l'encourageait à continuer d'un papillotement de paupières.

Au bout d'un moment, l'homme à la cagoule s'arrêta et fit pivoter la fille sur elle-même de façon à ce qu'elle se retrouve face à lui. TI fit glisser les bretelles de sa robe sur ses épaules nues et dégagea ses seins aux longues pointes sombres. Il se mit à les fouetter eux aussi, mais on sentait qu'il retenait ses gestes, qu'il calculait habilement ses coups de manière à ne pas laisser de traces sur la peau blanche de la belle « suppliciée ».

Brusquement, Boris sentit la main de Katarina qui se plaquait sur sa cuisse, puis remontait en vitesse, sous la table, vers l'endroit le plus sensible de son individu.

— Cette salope m'excite, jeta la prostituée de luxe. J'ai encore envie de toi ! Tu crois que je suis malade, Boris ?

— Non, fit-il entre ses dents, mais je ne suis pas sûr que ce soit l'endroit ni l'heure...

La paume de Katarina se plaquait maintenant contre l'énorme renflement qui déformait le pantalon de Boris. Là-bas, sur le pilori tournant, les seins de la fille brune continuaient à trembler sous les coups de fouet.

— Pas l'endroit ? Pas l'heure ? rugit Katarina. Tu vas voir ça si ce n'est ni l'heure ni l'endroit !

Son visage fiévreux s'était empourpré. Sans attendre l'opinion de Boris, elle descendit le zip de son pantalon et le libéra en virtuose. Puis ses longs doigts minces jouèrent autour de la massue de chair qui s'érigéait sous la table, à l'abri de la nappe. Précipitamment, Boris camoufla à l'aide de sa serviette l'objet du délit, ainsi que la main de Katarina. Cette dernière montait et descendait le long de son sexe avec une habileté démoniaque.

— Si tu n'arrêtes pas tout de suite, l'avertit-il, je vais jouir dans ta main !

— Dans ma main ? J'aimerais voir ça, grogna Katarina.

Elle se pencha pour regarder sous la nappe.

— Nom d'un chien, dit-elle encore, plus je la vois plus je trouve que c'est la plus belle queue que j'ai jamais vue ! Et pourtant, Dieu sait si j'en ai vues !

La brune, sur le pilori, continuait à se faire flageller.

Son « bourreau » cagoule l'avait encore fait pivoter sur elle-même et la fouettait de nouveau aux fesses. À un moment, entre deux coups, cravache retournée, il en glissa la poignée entre ses cuisses et la fit aller et venir très lentement, à la façon d'un sexe masculin. La fille se cambra et, haletante, écarta un peu les jambes. Il y eut un long râle sourd chez les spectateurs.

Puis il recommença à la fouetter.

À chaque nouveau coup, la fille creusait les reins, faisant saillir sa croupe pour s'offrir encore davantage.

Entre les doigts de Katarina, sous la table, le sexe de Boris n'arrêtait pas de gonfler. Elle ne pouvait même plus refermer la main, tellement il était gros.

— Je t'avais prévenu, lâcha Boris à voix basse. Et je te le répète, encore trente secondes de ce petit jeu et j'explose...

— Non, gémit Katarina. Pas dans ma main !

En même temps, elle se pencha vers lui, et, tête glissée sous la nappe, le coiffa de ses lèvres. Juste à temps pour le recevoir dans sa bouche.

Il se vida à longs jets, l'inondant jusqu'à la gorge. Elle resta quelques instants collée à lui, le buvant jusqu'à la dernière goutte avec

dévotion. Puis elle se redressa et reprit un maintien très digne.

Tout en se léchant les lèvres.

— C'était divin, souffla-t-elle enfin d'une voix haletante d'excitation.

Du côté du pilori tournant, la prestation de la jeune « suppliciée » s'achevait. Il y eut une longue bordée d'applaudissements lorsque sa robe se rabattit, masquant ses fesses marquées de très fines stries rouges. Boris regarda autour de lui. Personne n'avait fait attention à eux.

— C'était divin pour moi aussi, dit-il. Seulement j'ai l'impression qu'on oublie l'essentiel...

Il leva le bras, attirant l'attention de la grande rousse en combinaison de vinyle noir. Celle-ci rappliqua illico.

— Monsieur désire ? interrogea-t-elle. Fessée ? Dressage ? Fétichisme du pied ? Infantilisation ? Humiliation publique ?

Boris secoua la tête.

— Merci, fit-il le plus aimablement qu'il put, mais je n'ai pas besoin de tout ça. En fait, je souhaiterais voir vos patrons. C'est possible ?

La rousse hésita. C'était difficile d'éviter de la regarder à hauteur des seins, là où ils pointaient leur nez hors des hublots pratiqués dans le vinyle.

— C'est que je ne crois pas pouvoir les déranger... fit-elle enfin.

Boris, le plus doucement qu'il put, exhiba sa plaque de policier barrée de tricolore. La rousse eut un haut-le-cœur.

— La flicaille, jeta-t-elle d'abord entre ses dents.

Puis, à voix plus haute, mais légèrement tremblante, elle poursuivit :

— Mais on n'a rien à se reprocher, on est en règle.

Boris secoua la tête.

— Je ne dis pas le contraire, fit-il. Et rassurez-vous, je ne veux aucun mal à vos patrons, je désire simplement les voir parce que j'ai besoin qu'ils me fournissent une information...

La serveuse pivota sur elle-même et disparut. Trois minutes plus tard, une femme brune, menue, aux cheveux rassemblés en chignon et vêtue d'un très sage tailleur blanc s'approcha de leur table. Elle se présenta.

— Judith Mignard. Je suis la propriétaire du restaurant. Vous désiriez me parler ?

Boris l'examina. Elle était jolie. Très jolie même, malgré ses

lunettes ; ou peut-être même était-ce précisément cet accessoire, pour le moins insolite, dans ce décor et au milieu de ce public, qui soulignait la beauté de ses traits.

Boris lui indiqua une chaise.

— Vous avez quelques instants à m'accorder ?

— Bien sûr.

Elle s'assit.

— Je cherche quelqu'un, commença Boris. Une femme. Plus exactement, je désirerais savoir si cette personne est venue dîner chez vous hier soir...

Il sortit d'une poche de sa veste une photo de Sabine Kermakian.

Judith Mignard la prit et l'examina. Tout au fond de la salle, du côté du « trou de la curiosité » (l'endroit où les « petites curieuses » allaient fourrer leur tête et recevaient aussitôt une paire de gifles), un éclat de rire suraigu domina soudain le brouhaha des conversations.

Le regard de la maîtresse des lieux se brouilla.

— C'est Lionel, fit-elle. Quand il a un peu trop bu, il ne se contrôle plus...

Boris avait compris au quart de tour qu'elle parlait de son mari. Il le chercha des yeux. Il n'aperçut, au fond de la salle, qu'une grande fille brune trop maquillée qui virevoltait sur elle-même, chargée de colliers et vêtue d'une robe étincelante de paillettes.

Judith Mignard avait suivi le regard de Boris.

— Oui, fit-elle en esquissant un regard un peu triste. Vous ne vous trompez pas, c'est bien lui, c'est Lionel. Mais ce soir, Lionel n'est pas Lionel, il est Halcina...

— Halcina ?

Boris écarquillait les yeux.

— C'est une longue histoire, fit la patronne des *Petites Curieuses*. Quand j'ai connu Lionel, c'était un homme et il était professeur de Lettres classiques. C'est toujours un homme, d'ailleurs, mais maintenant, de temps en temps, à l'intérieur de Lionel, Lionel lui-même « s'absente » pour laisser place à Halcina. En d'autres termes, et pour aller vite, mon mari a une double personnalité. La plupart du temps, c'est un mâle, il vit en mâle, il pense et sent en mâle. Mais il lui arrive aussi de laisser parler la part féminine qui est en lui. À ces moments-là, il met des robes, une perruque, il se maquille et il devient Halcina. Il assume alors son autre personnalité. Il laisse parler la femme qui est en lui. Pour résumer, mon mari est un travesti. Un trav' comme ils disent eux-mêmes.

Elle esquissa un sourire.

— Le plus curieux, reprit-elle, c'est qu'il n'est absolument pas homosexuel. C'est un adepte de ce qu'on appelle, outre-Atlantique, le *cross-dressing*. À certains moments, il s'habille en femme et il se conduit en femme, mais il n'est pas du tout attiré par les hommes, contrairement à ce qu'on pourrait imaginer à première vue. Même avec sa robe et sa perruque, il reste le coureur de jupons invétéré qu'il a toujours été.

Elle eut un geste vague.

— Il adore les femmes. Mais je crois qu'il aime encore plus la sensation du crissement des bas sur la peau de ses jambes.

Son regard se voila de nouveau.

— J'aime mieux vous dire que ça a été plutôt dur pour moi, au début, d'admettre sa vraie nature.

— J'imagine, murmura Boris en allumant une Gitane blonde.

— À la maison, au début, reprit-elle, je vous jure que ça me faisait drôle quand on sortait ensemble et qu'on se maquillait côte à côte devant la glace de la salle de bains.

Boris voyait le tableau. Il aurait bien voulu revenir à la question qui le préoccupait, c'est-à-dire au problème Sabine, mais la petite femme brune était en veine de confidences. Elle avait besoin de s'épancher.

— Je dois avouer, continua-t-elle, que notre relation de couple est quelque peu particulière... Entre Lionel et moi, les « repères identitaires », comme on dit, sont légèrement brouillés.

Elle hocha la tête.

— Enfin, il y a tout de même des avantages. Mon mari est capable d'une tendresse, dans l'amour, que je n'avais pas connue avec les hommes que j'avais rencontrés précédemment. Il ne se prend pas pour Rambo, à l'inverse de tant de types que j'ai connus, et puis, ne fourrage pas dans mon soutien-gorge quand je n'en ai pas envie ! roucoula-t-elle.

Elle se tut quelques instants, l'air songeur, puis elle secoua la tête comme si elle voulait en chasser l'amertume qu'elle ne formulait pas et reprit :

— Enfin de compte, c'est un peu à cause de tout ça, qu'on a acheté ce restaurant, Lionel et moi. Quitte à vivre une vie bizarre, en marge de celle des autres, autant le faire à fond, non ? On s'est dit qu'on vivrait mieux notre vie de couple au milieu de gens qui ont eux-mêmes des goûts un peu spéciaux. Autrefois, quand on sortait ensemble, moi en femme bien sûr, et Lionel en Halcina, c'était moi qui étais obligée de me conduire en mec, de protéger Lionel des railleries,

dans la rue ou dans les restaurants. Ici, au moins, personne ne s'étonne de le voir grimpé sur des talons aiguilles. C'est déjà un progrès. On est dans notre élément. Entre doux dingues et autres fondus des fantasmes sexuels...

D'un battement de paupières derrière ses lunettes, elle chassa une ombre de lassitude qui venait d'embrumer ses yeux.

— Lionel a quitté l'Éducation nationale, et on est devenus restaurateurs. Et comme un bonheur n'arrive jamais seul, on a fait aussi un héritage qui nous a permis d'acheter en Bretagne, près de Carnac, un ancien complexe hôtelier de thalassothérapie qu'on a reconverti en centre de loisirs d'un genre un peu particulier... Enfin, le même genre qu'ici... On vient pour s'y reposer, comme dans n'importe quel centre de loisirs, mais aussi pour s'y amuser en donnant libre cours à ses fantasmes : faire fouetter sa petite amie, être obligé de manger dans un bol comme un chien, ou au contraire punir un esclave...

— Et ça marche ? interrogea Boris.

— Du tonnerre, fit-elle. Le monde de la SM est en pleine explosion. Le style cuir, vinyle, tatouages et anneaux est à la mode. Au *Grand-Calvaire*, ce qu'on offre, nous, comme programme, c'est : soleil, bains de mer, iode... et fessées.

— Le *Grand-Calvaire* ? répéta Boris.

— C'est le nom du centre. Mais ne vous y méprenez pas, monsieur l'inspecteur. Tout y est parfaitement en règle et, là-bas comme ici, nous avons un personnel très professionnel qui n'hésite pas à intervenir pour calmer les clients lorsque ceux-ci s'aventurent au-delà des limites permises. On est SM, au *Grand-Calvaire*, mais sans excès. Notre philosophie, c'est que le sadomasochisme est une façon d'aimer comme une autre, à condition qu'il reste *soft* et consensuel...

Elle tressaillit.

— Excusez-moi, je bavarde et j'oublie ce que vous m'avez demandé.

Elle examina la photo de Sabine.

— Je n'ai aucun souvenir de cette jeune femme, dit-elle au bout de quelques secondes de réflexion. Franchement aucun. Vous êtes sûr qu'elle est venue dîner chez nous hier soir ?

Boris secoua la tête.

— Je n'en ai pas la certitude, dit-il, mais il y a d'assez fortes probabilités pour que...

Et qu'est-ce qui lui est arrivé ? interrogea Judith Mignard.

Boris la regarda dans les yeux.

— Elle est morte. Assassinée.

— Assassinée ? répéta Judith Mignard. Mon Dieu...

— Quelques heures après être sortie ici. Si toutefois elle y est bien venue...

La patronne des *Petites Curieuses* fronça les sourcils.

— Il y avait beaucoup de clients, hier soir, dit-elle. Je ne peux pas me souvenir de tout le monde, vous l'imaginez bien. Je ne jurerais pas qu'elle n'est pas venue. Simplement, je n'en ai aucun souvenir. Il faudrait que vous interrogiez le personnel.

— J'avais bien l'intention de le faire, acquiesça Boris.

Elle regarda le fond de la salle.

— En attendant, je vais appeler mon mari, il se souvient peut-être d'elle.

Dans la minute qui suivit, Lionel Mignard, ou plutôt Halcina rejoignit, toutes voiles dehors, la table de Boris et de Katarina en chaloupant sur ses talons aiguilles. Il portait des escarpins rouges modèle 44 fillette.

Pas encore mis au courant du problème qui se posait, il commença par jouer son numéro de folle, épisodique patronne d'un restaurant SM.

— Qu'est-ce que ce sera pour Monsieur ? interrogea-t-il d'une voix suraiguë. Paires de claques ? Fessées ? Insultes ? Humiliation publique ? À moins que Monsieur préfère que nous nous occupions de sa charmante petite amie ?

Boris agita les mains.

— Rien de tout ça.

Il lui tendit la photo de Sabine et lui expliqua ce qu'il attendait de lui. Très vite, pour que l'autre ne se défile pas, il ajouta que cette jeune femme était morte. Qu'elle avait été tuée.

— Merde, fit sobrement Lionel Mignard en retrouvant d'un seul coup de mâles inflexions dans la voix.

Il examina quelques secondes la photo de Sabine. Puis :

— Je me rappelle très bien, dit-il.

Il montra une table.

— Elle était là-bas, à la table 12. Je peux même vous dire comment elle était habillée. Chemisier rouge foncé, veste noire en velours à col bénitier, jupe en dentelle rouge et noire. Aux pieds, des mules noires perlées.

Boris le regarda avec ébahissement.

— Vous avez oublié d'être observateur, dites donc, murmura-t-il.

L'autre baissa les yeux modestement.

— Je m'intéresse aux vêtements féminins, confessa-t-il. D'une façon générale, en tant qu'homme aussi bien qu'en tant que femme, les femmes m'intéressent. Je considère que je m'intéresse aux femmes au moins deux fois plus que n'importe quel individu de l'espèce courante.

Il regarda Boris.

— L'autre, par contre, le type qui était avec elle, je serais incapable de vous le décrire.

Boris sursauta imperceptiblement.

— L'autre ? Elle était avec quelqu'un ?

— Bien sûr. Mais celui-là, il n'est complètement sorti de la tête.

Il réfléchit.

— La table 12, hier soir, c'est Jean-Philippe qui s'en occupait. Je vais l'appeler. Il a peut-être meilleure mémoire que moi.

Il appela le nommé Jean-Philippe. Minishort de cuir et collier de chien autour du cou, le jeune serveur rappliqua immédiatement. Pour confirmer qu'en effet Sabine Kermakian avait bien dîné avec un homme. Malheureusement, pas plus que Lionel Mignard, il ne se souvenait de son apparence physique.

— En fait, indiqua-t-il, je crois bien qu'ils ne se connaissaient pas au début du repas. Ils dînaient à des tables séparées. Ils ont dû engager la conversation et décidé de continuer la soirée ensemble.

Le regard de Boris s'alluma.

— Qui a payé ? Elle ou lui ?

— Je ne sais pas, mais ça doit être facile à vérifier.

Les chèques de la veille et les bordereaux de cartes bleues étaient encore là, dans un local attenant à la salle du restaurant. Boris y accompagna Lionel et le serveur. Un quart d'heure plus tard, ils devaient s'avouer vaincus : il n'y avait aucun chèque correspondant à la table 12. Aucun bordereau de carte de crédit non plus. Sabine ou son mystérieux compagnon avaient réglé en liquide.

Et personne, aux *Petites Curieuses*, n'était capable de dire à quoi ressemblait ce type avec qui Sabine, quelques heures avant sa mort, avait sympathisé.

Il n'existait qu'une certitude : elle avait rencontré quelqu'un, ce soir-là, et elle avait quitté le restaurant avec lui.

Pour son plus grand malheur.

Boris revint à la table où l'attendait patiemment Katarina.

— Je demande l'addition et on s'en va, tu es d'accord ? fit-il.

— On s'en va où ? interrogea-t-elle. Chez toi ou chez moi ?

Boris songea à Edwige, sa volcanique voisine, laissée au lit, dans son studio de la rue de Turbigo. Est-ce qu'Edwige était partageuse ? Peu probable. Mieux valait ne pas tenter l'expérience.

— Chez toi, proposa-t-il.

— De toute façon, murmura la call-girl, je serais allée coucher à l'hôtel, si tu m'avais laissée seule. Après ce qui s'est passé la nuit dernière dans mon appartement, je n'aurais pas pu fermer l'œil.

De nouveau, elle le caressa sous la table.

— Avec un truc comme ça sous la main, dit-elle encore, je ne crois pas que je fermerai l'œil non plus.

CHAPITRE IX



Il pleuvait.

Une petite pluie fine, dense, hargneuse, poussée par un fort vent d'ouest venant de la côte. Dans les yeux, ça faisait comme des voiles de dentelle grise qui s'agitaient en tout sens.

Le temps avait brusquement tourné, à l'approche du nouveau pont du 8 mai, qui tombait logiquement un vendredi, comme celui du 1^{er}. Toute la Bretagne disparaissait dans une brume glaciale.

Bruno Fusten jura entre ses dents tandis qu'il refermait le coffre de sa voiture, sur le parking du *Parc du Grand-Calvaire* réservé au personnel, à l'arrière des bâtiments. De la Bretagne, il n'avait pas vu grand-chose. Quelques bouts de côte déchiquetée, des rochers, des bancs de sable piétinés par des bataillons de mouettes, des villages uniquement composés de petites maisons basses et blanches avec une grosse cheminée à chaque extrémité qui leur faisaient comme des espèces d'oreilles cubiques, et puis des champs, des landes rases que fleurissaient parfois des buissons de papillons d'or : les genêts ou les ajoncs qui illuminent la région au printemps.

Sale pays, en somme. Bruno Fusten jura à nouveau. Lui, il n'aimait que le Midi, la grosse chaleur et les garigues. Il était servi. Si le studio d'art dramatique qu'il avait créé sur la Côte d'Azur quelques années plus tôt n'avait pas fait faillite, il n'aurait jamais été obligé d'accepter

cet engagement de trois mois dans ce foutu parc. Et pour y faire quoi ? S'y occuper de fondus du citron qui se faisaient fouetter ou faisaient fouetter leur bonne femme pour prendre leur pied. Le seul intérêt, c'est que c'était bien payé. Sinon, pour le reste, il s'attendait à trois mois d'ennui mortel.

Il releva la tête vers les bâtiments et fut surpris par leur architecture moderne. *À priori*, il s'était attendu à quoi ? À un château genre gothique avec mâchicoulis, échauguettes, tourelles et créneaux ? Oui, ça aurait mieux cadré avec l'idée qu'il se faisait d'un club sadomaso. Au lieu de ça, il se trouvait en face d'un vaste édifice rectangulaire, tout en verre et en métal, qui se souvenait encore d'avoir été un centre de thalassothérapie, avec bains d'algues, douches sédatives, rééducation en piscine, mécanothérapie, etc.

Le bâtiment central était entouré d'un parc qui descendait en pente douce. Quelques daims se promenaient sur les pelouses. Plus bas, il y avait une vaste piscine, et encore d'autres séries de constructions qui devaient abriter les chambres des clients. Un long miroitement gris étalé, mais présentement noyé dans le brouillard pluvieux, indiquait d'anciens marais salants transformés en lac artificiel. Les Salines de Ponguerneau. Du nom de l'ancien village de Ponguerneau dont il ne restait plus que des ruines. À mi-chemin entre Carnac et Sainte-Atine-d'Auray. Tout au bout d'un chemin à peine carrossable dont le nom semblait trop beau pour être vrai : la route du Calvaire.

Il était au *Parc du Grand-Calvaire*.

Le pays où les bourreaux sont rois.

Toujours regrettant le soleil méridional, les filles bronzées et le perpétuel bourdonnement des cigales dans les oliviers, Bruno Fusten, ses deux valises au bout des bras, cavala sous la pluie en direction de la réception de rétablissement.

Tout dallé de blanc, le hall d'entrée miroitait. Murs blancs, fauteuils en cuir blanc, stores blancs masquant les baies vitrées. Quelques plantes vertes ici et là. Un décor aussi guilleret que celui d'un hôpital, se dit le jeune comédien. Puis son visage s'éclaira et sa mauvaise humeur fondit d'un coup.

De l'autre côté du comptoir de la réception, il y avait une fille. Une très jolie brune aux formes opulentes moulées dans un corset lamé et bottée de cuissardes. Sculpturale, belle comme une statue, avec un visage de déesse orientale aux pommettes saillantes.

« Celle-là, je me la fais dans les quarante-huit heures », décida-t-il en se rapprochant.

— Bonjour, fit-il en posant ses valises. Je suis Bruno Fusten.

La fille l'examina sans lui rendre son sourire.

— Vous avez deux jours de retard, fit-elle observer froidement.

Il agita la main.

— Un contretemps, dit-il. J'ai d'ailleurs envoyé un fax pour m'excuser.

— Je sais.

— Et vous ? C'est quoi ?

— Pardon ?

— Je veux dire : votre nom. Vous connaissez le mien, et moi j'ignore le vôtre.

— Liliane, indiqua-t-elle. Liliane Berthillon.

— Je suis ravi de faire votre connaissance, Liliane, dit-il en lui tendant la main.

Sa main resta tendue dans le vide.

— Si vous tenez aux familiarités, dit-elle toujours aussi froidement, appelez-moi Lili. Je déteste mon vrai prénom.

— Lili. C'est joli Lili, apprécia-t-il. Surtout au lit.

Elle eut un très léger sourire.

— Vous allez toujours aussi vite en besogne ?

Il secoua la tête.

— Seulement quand j'ai le coup de foudre. Vous savez ce que c'est : les jambes qui flageolent, la gorge sèche, les mains brûlantes et le cœur à cent-quarante. C'est exactement ce qui m'est arrivé quand j'ai franchi cette porte.

Elle allait répondre, mais il y eut un bruit derrière eux. Bruno Fusten se retourna. Marchant à quatre pattes, un type chauve d'une cinquantaine d'années, vêtu d'un short blanc et d'une chemisette bleue, traversait le hall avec des dandinements maladroits. Son visage disparaissait à moitié sous une grosse muselière en cuir. Il portait un collier clouté, et la laisse qui le prolongeait était tenue par une grande fille blonde en soutien-gorge et string latex. À la main, elle brandissait un martinet de cuir.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? gémit le jeune comédien.

— Un de vos futurs clients. Si vous commencez à vous étonner à tout propos, vous n'êtes pas sorti de l'auberge ! Il s'appelle Axel Fruehauf, P-DG du groupe de presse autrichien Fruehauf, n'a que des fantasmes assez courants, en fin de compte. Il ne se prend pas pour un chien, il veut qu'on le traite en chien. C'est pour ça qu'il est ici. Et qu'il paye des fortunes.

Elle montra la grande blonde en string latex.

— Vous avez vu ? Il y a des boules de plomb au bout des franges

de son fouet. C'est lui qui l'exige. Il dit que ça fouette mieux le sang.

Elle sourit de l'air ahuri de Bruno Fusten.

— Vous n'avez pas remarqué ? La niche, à l'entrée du parc ?

— Non.

— Il y a quelqu'un qui l'occupe presque en permanence. Lui aussi il se prend pour un chien, mais un chien de garde. Et il néglige d'aboyer, à l'arrivée des visiteurs, pour être corrigé ensuite, pour être puni de sa négligence. Pour qu'on le batte et qu'on le fouette.

— Et c'est qui, celui-là ? interrogea le comédien un peu dépassé par les événements. Le Premier ministre de Norvège ? L'héritier de la couronne bulgare ? Un magnat du pétrole ? Une huile de la finance ?

— Un couturier italien célèbre dans le monde entier : Dino Brozzi. Vous avez entendu parler ?

— Bien sûr.

— Brozzi, récita-t-elle, c'est un millier de salariés, près de deux cents boutiques, quinze cents points de vente dans le monde entier et trois milliards de francs de chiffre d'affaires. Parfums, sacs, ceintures, foulards, accessoires, lunettes, chaussures, nécessaires de toilette et de voyage. Sans compter l'habillement, ça va de soi. Eh bien, quand Dino Brozzi en a assez d'être le roi de la mode internationale, quand il en a marre de sa villa mauresque de Miami Beach, sur Océan Drive, de son palais du lac de Côme ou de ses voyages à Tokyo ou aux Caraïbes, il vient ici faire le chien dans une niche et recevoir des coups pendant une quinzaine de jours. Il dit que ça lui remonte le moral.

Bruno Fusten en restait sans voix.

— Ici, cher monsieur, sourit enfin la belle Lili, c'est le monde à l'envers. Les punitions sont des récompenses et les récompenses des punitions, mettez-vous bien ça dans la tête. À certains de nos clients, le pire affront que vous puissiez leur faire c'est d'être gentils avec eux, serviable, aimable. Dans les hôtels et clubs de loisirs normaux, le client est roi. Ici, il est esclave. Ou victime. Et il vient pour ça.

Elle hocha sa jolie tête.

— Là, bien sûr, je vous parle des masos. Mais il y a aussi les sadiques. Mais nous en avons très peu en ce moment...

Elle quitta le comptoir de réception et se rapprocha du comédien, oscillant sur ses longues bottes comme si ses hanches étaient montées sur roulement à billes.

— Vous allez beaucoup vous plaire ici, vous verrez, dit-elle.

Elle se dirigea vers une porte vitrée, au fond du hall.

— Venez, je vais vous présenter à la patronne.

Elle eut un chaloupement des reins à vous donner le mal de mer.

— Pour le reste, laissez faire le temps, dit-elle d'une voix brusquement un peu rauque et basse, et arrêtez de me raconter des histoires de coup de foudre. Je suis beaucoup plus simple que ça. Il suffit qu'un type me plaise, vous savez, et je me retrouve dans son lit.

Elle avança la bouche en forme de moue façon Bardot à la belle époque.

— Je vous plais ?

— Si vous me plaisez ? jeta-t-il dans un élan lyrique. Rien qu'à vous écouter parler, mon pantalon se gonfle à faire sauter tous mes boutons de braguette !

— Vous voilà redevenu vous-même, fit l'hôtesse en lui caressant légèrement la joue. Vous êtes en progrès. J'aime mieux ça.

*

* *

Antonia Frazer, gérante du *Parc du Grand-Calvaire* de la côte bretonne, gagnait sa vie à la sueur de son front.

C'était l'exacte expression. De temps en temps, il fallait bien qu'elle mette la main à la pâte. D'abord, il y avait certains de ses clients qui ne voulaient avoir à faire qu'à elle. Et puis, dans des circonstances très particulières, il n'y avait vraiment qu'elle qui savait y faire, avec le doigté, la virtuosité nécessaires.

Comme là, ce matin, avec le « jeu du tapis humain ».

La salle où elle officiait, située au premier étage, était vaste et nue, avec seulement, au fond, très insolite dans ce décor ultra-dépouillé, une cheminée sculptée assez grande pour recevoir un bœuf à rôtir. En dehors de ça, c'était une banale salle de gymnastique dont on avait seulement retiré les instruments habituels.

Une dizaine d'hommes y étaient allongés côte à côte, et c'étaient eux le « tapis humain ». Dix hommes de tous âges et de toutes tailles, mais qui avaient tous un point commun : ils étaient intégralement nus, absolument en tenue d'Adam. Et rigoureusement immobiles.

Antonia Frazer, quant à elle, était debout et travaillait.

Bruno Fusten, que Lili venait d'introduire dans la place, écarquillait de grands yeux.

Il y avait de quoi. La gérante du temple sadomaso était nue, elle aussi, et elle avait l'air d'une géante, seule dressée au milieu de ces dix hommes allongés comme des gisants. Grande, massive, sa longue

crinière noire cascadaït jusqu'à sa taille. Ses seins aux gros bouts sombres étaient lourds, mais parfaitement droits, et entretenus par des exercices musculaires quotidiens. Quant à la touffe de son pubis, elle était dense, épaisse, merveilleusement en relief au bas d'un ventre parfaitement plat.

Antonia était nue, certes, mais chaussée d'escarpins. Des escarpins noirs à paillettes et à talons aiguilles. Vraiment aiguilles. Pointus, aigus, terminés par des petits socles d'acier qui étincelaient chaque fois qu'elle faisait demi-tour.

Très droite, majestueusement, reins creusés, elle allait et venait avec lenteur sur son « tapis humain ». En prenant bien soin, évidemment, de marcher sur les parties les plus sensibles de ses clients, puisque c'est ça qu'ils demandaient.

Sous ses pas, les ventres se creusaient, les poitrines s'affaissaient. Lorsque, par mégarde, elle écrasait un sexe masculin, celui-ci se recroquevillait sous l'effet de la douleur physique, mais aussitôt il se redressait sous l'effet de la douleur psychique, qui était évidemment un bonheur et une délivrance pour tous ces masochistes.

Antonia Frazer continuait à aller et venir, mais elle accélérât imperceptiblement le pas, appuyant de plus en plus fort sur les parties sensibles de ses victimes non seulement consentantes, mais demandeuses. Celles-ci gémissaient, criaient parfois de souffrance, mais on voyait bien qu'aucune d'entre elles n'aurait cédé sa place pour un empire.

— Merde... souffla Bruno Fusten qui faisait en accéléré son éducation de futur animateur.

Lili s'amusait de son effarement. Elle lui indiqua à voix basse les professions des victimes d'Antonia Frazer. Un avocat célèbre, un cinéaste, un animateur de télé, un décorateur richissime, deux ténors de partis politiques en principe ennemis, quelques P-DG, un scientifique de renom international, et ainsi de suite. Le comédien n'en revenait pas. Il avait joué dans des tas d'endroits, avec des tas de troupes plus ou moins bizarroïdes, mais ça il n'avait jamais vu ça.

— Bienvenue au pays des doux dingues, lui souffla Lili en rigolant.

Antonia Frazer accélérât encore sa course sur le « tapis humain ». Au même rythme, les membres virils des types qu'elle martyrisait bondissaient, se dressaient, gonflaient. Pas tant par désir de la jeune femme (superbe au demeurant et qui, en marchant, ouvrait ses cuisses et leur offrait une vue imprenable sur la partie la plus intime de sa personne), que parce qu'on les humiliait, piétinait, foulait aux pieds, traitait comme des objets. Comme des choses sans autonomie, sans personnalité, sans volonté.

C'était cela qu'ils venaient chercher, tout au bout de l'Europe, dans ce Morbihan pluvieux, tous autant qu'ils étaient : la négation de leur propre identité. La destruction de tout ce qu'ils représentaient dans la vie normale. L'anéantissement, le saccage de leur pouvoir habituel. En temps ordinaire, ils faisaient trembler tout le monde autour d'eux. Alors, en « temps extraordinaire », les rôles étaient inversés et c'est eux qui tremblaient. Et qui jouissaient de trembler. Et qui en redemandaient.

Brusquement, Antonia Frazer interrompit sa danse folle sur les corps de ses victimes.

— Debout, ordonna-t-elle d'une voix brève.

Ils se dressèrent tous comme un seul homme. Dououreux, meurtris, couverts d'ecchymoses, mais contents. Et bandants.

Antonia Frazer s'allongea à son tour par terre.

— Éjaculation, commanda-t-elle.

Comme un ballet bien réglé, les dix hommes se précipitèrent. Quelques caresses manuelles, et ils se répandirent à longs jets sur elle, en direction de sa forêt pubienne, qui se mit aussitôt à blanchir comme s'il avait neigé dessus.

— Nettoyage, commanda-t-elle encore d'une voix sans réplique.

Ils se nièrent à genoux, et, langue tirée, se mirent à lécher consciencieusement la fourrure épaisse et noire de leur « maîtresse », jusqu'à ce qu'elle soit nettoyée de toute trace de semence. Non sans donner quelques coups de langue furtifs, pour les plus habiles, du côté de sa fente intime. Il était difficile de dire si elle y était sensible. La séance terminée, elle se redressa, claqua dans ses mains, les traita de « porcs abjects » puis les congédia. Tête et queue basses, ils se retirèrent en file indienne.

C'est alors seulement qu'Antonia Frazer s'aperçut de la présence, au bout de la salle, de Lili et du jeune comédien.

— Vous tombez bien, fit-elle en s'avançant, toujours radieusement nue, vers Bruno Fusten. Je ne vais pas vous faire une scène parce que vous avez deux jours de retard, je suppose que Lili vous en a déjà fait le reproche. Très bien. Alors passons aux choses sérieuses. Lili ne vous a pas montré votre chambre ? Vous allez y aller tout de suite, pendant que je prends une douche. Ensuite, vous revenez me voir dans mon bureau, c'est la porte à côté de cette salle, et je vous expliquerai ce que nous attendons de vous.

Elle se caressa machinalement les fesses.

— Considérez-vous d'ores et déjà comme un des grands-prêtres de notre religion : l'amour-torture. J'espère que vous avez des

dispositions...

Bruno Fusten avait des goûts simples et sains, en matière de sexe, et il doutait franchement de ses dispositions dans ce domaine, mais il avait trop besoin d'argent pour ne pas faire les efforts nécessaires. Il assura la gérante du centre qu'il n'y aurait aucun problème, puis il prit congé, suivant Lili dont la croupe dansait sous son corset lamé.

CHAPITRE X



L'enquête piétinait. Et s'il y a bien quelque chose dont les policiers ont horreur, c'est une enquête qui piétine.

Cavalant sous la pluie glacée, Boris Corentin et Aimé Brichot s'engouffrèrent dans le premier bar-tabac qu'ils aperçurent place de la Nation. Ils allèrent s'accouder au zinc et y commandèrent deux express.

— Si ce type-là est l'assassin de Sabine Kermakian, alors moi je suis camérier du pape, émit Brichot après avoir avalé une première gorgée de café brûlant.

Boris alluma une Gitane blonde.

— Tout à fait entre nous, dit-il, je ne le vois pas non plus en train de massacrer Sabine.

Il soupira. Trois jours qu'ils enquêtaient pour rien. D'abord les proches, les connaissances directes de Sabine. Ensuite, les diverses personnes avec qui elle avait eu ses derniers rendez-vous, dans l'après-midi qui avait précédé sa mort. Et maintenant les types sur lesquels elle avait fait son reportage, pour l'album photos des *Nouveaux Rebelles*. Malheureusement (et heureusement pour eux), aucun n'avait le profil d'un tueur sadique.

Ils en avaient pourtant vu, des allumés, des fondus et des ennemis

de la société, au cours de ce début d'enquête qui s'annonçait encore plus coton que les précédentes ! Sabine, quand elle avait fait son reportage, n'avait pas visité que des tendres. Elle avait, par exemple, longuement photographié et interviewé un jeune type qui s'appelait lui-même le Cloporte Armé. Un nommé Francis Bergat, vingt-trois ans, qui vivait dans un studio, boulevard Rochechouart, et qui avait développé une névrose particulière : il se prenait pour un *sniper*. Vêtu d'un treillis de combat camouflé, il passait son temps, de la fenêtre de son studio, à viser les passants avec son fusil à lunette tout en écoutant à plein tube des CD de black métal ou de rock gothic. « Changer le monde », il ne voulait pas ça pour demain ou après-demain. Il voulait ça tout de suite. Et dans le sang.

Fort heureusement, il s'était abstenu pendant plusieurs mois de passer à l'action. Jusqu'au jour où un car de police s'était arrêté juste au-dessous de chez lui, de l'autre côté de la rue. Il avait alors vu rouge et ouvert le feu sur les flics. Sans en tuer un seul par miracle. Ceux-ci n'avaient d'ailleurs même pas daigné riposter. Ils avaient grimpé jusqu'à son étage et ils l'avaient arrêté en douceur. Francis Bergat les avait accueillis, bras en l'air et hurlant sa profession de foi :

— Je salue le retour de la Grande Histoire et de la Guerre Orgiaque !

Un allumé complet. Il avait fait un an de prison. Sabine l'avait rencontré juste à sa sortie. Il avait alors accepté de se laisser photographier sous toutes les coutures. Quand Boris et Aimé l'avaient rencontré, il vivait toujours dans son studio du boulevard Rochechouart, mais il ne se prenait plus pour un *sniper*. Il écoutait en boucle, à longueur de journée, des marches militaires de la Russie impériale. Il avait simplement changé de délire. Il n'avait plus besoin de fusil à lunette. Il était lui-même devenu, affirmait-il, un lance-roquettes.

Boris regardait la pluie qui, au-delà des baies du café, s'écrasait sur les trottoirs et sur la place.

— J'ai l'impression qu'on fait complètement fausse route, murmura-t-il en tirant sur sa Gitane blonde. Il faudrait chercher ailleurs...

Ils avaient aussi rendu visite, en grande banlieue, à un certain Cyril Rude, qui se définissait lui-même comme techno-maquisard (ou chaman-électrique) et qui organisait des raves clandestines. Les deux tiers de son visage étaient percés d'anneaux, il n'écoutait plus qu'*Électro-came* (du groupe Pills), et guettait par sa fenêtre, dans le ciel, l'arrivée de flottilles d'Ovnis. En consommant quelques trucs aux effets aléatoires et plutôt dangereux : champignons, amphétamines, protoxyde d'azote, kétamine et ainsi de suite. Il était devenu, selon ses

propres dires, un « guerrier de l'ombre ».

Ils avaient vu encore bien d'autres individus insolites. Comme cet énergumène qui organisait des luttes, la nuit, dans les cités de la région parisienne. L'affrontement se déroulait en général sur un parking. Les combattants – la plupart du temps des Noirs – se mettaient intégralement nus, comme dans la brousse, au milieu d'un cercle de parieurs, et le combat durait parfois jusqu'à l'aube. Jusqu'à ce que l'un des adversaires ait demandé grâce. Il y avait eu un mort, une fois, mais l'affaire avait été étouffée. Depuis, le type en question s'était retiré des voitures. Terminés, les combats d'hommes. Il avait confié à Boris et Aimé, sous le sceau de la confiance, qu'il n'organisait plus que des combats de pitbulls...

Lui non plus, ce n'était certainement pas un ange. Mais de là à massacrer Sabine, il y avait un gouffre.

Ils avaient aussi rencontré quelques maniaques de la batte de baseball (des amateurs de la batte fabriquée en Pologne, qui a l'avantage d'être faite en alliage d'aluminium et plastique, de ne pas coûter cher, et surtout de ne mesurer que quarante centimètres, ce qui la rend plus maniable et plus facile à cacher), qui considéraient que celle-ci était le lance-missile de l'an 2000, l'arme absolue des nouvelles guérillas urbaines.

Ils avaient encore vu un fabricant de drogues explosives, des cocktails à base d'amphétamines, de coke et de LSD, supposés transformer « l'homme en loup », le rendre aussi meurtrier qu'une tronçonneuse, un marteau-piqueur ou une perceuse électrique. Et enfin quelques adeptes de rock satanique aux tonalités sombres, cavernes, neigeuses et nocturnes, de jeunes malades à l'idéologie morbide qui fumaient de l'herbe mélangée à des ossements broyés ramenés du crématorium d'un cimetière, qui se baladaient avec des tee-shirts ornés d'une chauve-souris...

Eux non plus n'étaient pas des anges. Mais on ne voyait vraiment pas pourquoi ils auraient tué Sabine. Et puis de toute façon, ils avaient des alibis, pour la nuit du crime, qui les mettait hors de cause.

Restait, dans cette charmante liste de « témoins » qui ressemblait à une Cour des Miracles, un dernier nom, un ultime individu susceptible de les intéresser. Un type que Sabine avait vu pour son album, et qui se définissait comme admirateur inconditionnel des tueurs en série.

Il s'appelait Bob Lautaret, il avait dix-neuf ans, et il habitait à deux pas de la place de la Nation, au septième étage d'un immeuble de la rue du Château-des-Rentiers.

Boris régla l'addition, puis écrasa sa Gitane blonde dans un cendrier.

— On y va ? demanda-t-il.

— On y va, fit Brichot.

Au même instant, nu et allongé en travers de son lit aux draps crasseux, Bob Lautaret, dans sa minuscule chambre de bonne de la rue du Château-des-Rentiers, se grattait machinalement la broussaille qui noircissait son ventre à hauteur du pubis. Tout en regardant, sur son écran de télé, au pied de son lit, une cassette rarissime, un film super-super-gore, une sorte d'atrocité dans le genre qu'il appréciait par-dessus tous les autres. Il s'agissait de l'histoire d'une femme à laquelle des types de la Mafia, pour la punir de les avoir trahis, avaient coupé les deux bras à ras des épaules. Vingt ans après, son fils ayant grandi, elle parvenait à le convaincre de lui servir de « bras » afin de se venger. À la hache, le fils fendait la tête de ses victimes, glissait une paille dans l'ouverture crânienne ainsi pratiquée, et sa mère buvait goulûment la substance cérébrale de ses anciens bourreaux.

Bob Lautaret raffolait de ce spectacle révoltant à faire vomir n'importe qui normalement constitué. Sur les étagères fixées à deux des murs de sa chambre, il avait des centaines et des centaines d'autres cassettes du même genre, toutes plus atroces les unes que les autres. C'était tout ce qu'il possédait dans la vie. À part rester vautré sur son lit à regarder ses vidéos *gore*, il ne faisait rien de ses journées. Son dernier gros « travail », un an plus tôt, avait constitué à peindre en noir les murs, le plafond et même le sol de son studio. De Romorantin où ils vivaient, ses parents lui envoyaient chaque mois un modeste chèque. Il en faisait trois parts : une pour ses cassettes, une autre pour le loyer, une troisième pour s'acheter de quoi ne pas mourir de faim. À coups de pizzas ou de pâtisseries tunisiennes bien écœurantes, il arrivait à tenir le coup. Pas de petites amies. Pas de femmes dans sa vie. Les « gonzesses », ça ne l'intéressait plus. À dix-neuf ans, il estimait qu'il avait fait le tour de la question.

Le film s'achevait. Il réfléchit à celui par lequel il allait le remplacer. Après de longues hésitation, il opta pour *La Nécrophile*. Un de ses préférés, là aussi. Un long métrage américain particulièrement gratiné. L'histoire d'une femme qui n'aimait faire l'amour qu'avec des morts. Au début, elle obligeait son mari à aller rapter des macchabées dans des morgues ou dans des hôpitaux. Mais elle ne les trouvait jamais assez « faits », assez « avancés », c'est-à-dire assez décomposés. Alors le mari allait fouiller les cimetières à la recherche de cadavres déjà vieux de trois ou six mois, avec lesquels sa digne épouse, ensuite, s'envoyait en l'air sur le lit conjugal avec des cris d'extase.

Un vrai régal. Bob Lautaret s'empara de cette cassette, la glissa dans le logement du magnétoscope et fit redémarrer ce dernier. Puis il

se rallongea en travers de son lit. Lorsqu'un coup de sonnette, à sa porte, le fit sursauter.

Qui ça pouvait être ? Il ne connaissait personne, il n'avait pas de copains et on ne venait jamais sonner chez lui. Après un instant de réflexion, il bondit du lit et alla ouvrir.

— Commandant de police Boris Corentin, émit un grand type brun à la carrure d'athlète.

En même temps, il lui mettait sous le nez sa plaque de policier barrée de tricolore.

— Et voici le capitaine de police Aimé Brichot, reprit-il en montrant celui qui se tenait à ses côtés, un chauve aux épaules étroites avec moustache blonde et lunettes de myope.

Bob Lautaret eut un petit pincement au cœur. Qu'est-ce qu'il avait fait ? À sa connaissance, rien, mais est-ce qu'on sait jamais avec les flics ?

— Qu'est-ce que vous me voulez ? grogna-t-il.

— Nous pouvons entrer ?

De l'intérieur du studio, montaient des cris stridents : ceux de la « nécrophile », sur l'écran de télé, en plein orgasme morbide.

— Nous désirons juste vous poser quelques questions, reprit Corentin. Vous nous autorisez à entrer ?

Sans vraiment réaliser qu'il était complètement à poil, Lautaret se gratta machinalement le pubis. Au-dessous, pendait un sexe de bonne taille, même au repos, qui ne lui servait qu'à satisfaire des besoins organiques. Ses seules érections, il se les offrait devant son écran, avec ses films *gore*, quand le sang giclait et que l'horreur était à son comble.

— Entrez, fit-il enfin en s'effaçant.

Boris et Aimé se glissèrent dans le minuscule studio. Il y faisait étouffant. Murs noirs, sol noir, plafond noir. L'unique fenêtre était aveuglée, comme de bien entendu, par des rideaux noirs. Le grand écran de télé scintillait. On y voyait une très jolie femme blonde, complètement nue, qui jetait hors de son lit un cadavre « trop frais » et engueulait copieusement son mari, allant jusqu'à l'accuser de cruauté conjugale.

Boris grimaça.

— Vous ne voulez pas arrêter ça une minute ? demanda-t-il en montrant la télé.

Bob Lautaret haussa les épaules puis, s'emparant de la télécommande, coupa le son. Le film continua à dérouler en silence ses abominations nécrophiliques.

— Je sais bien, reprit Boris, qu'aucune loi ne vous interdit de vous

balader à poil chez vous, mais vous ne pensez pas que vous vous sentiriez mieux si vous étiez habillé, pour répondre à nos questions ?

Nouveau haussement d'épaules du jeune homme. Et mutisme complet.

— Bien, fit Corentin. Comme vous voudrez.

Il n'y avait pas le moindre siège, dans le studio. Boris s'assit sur le lit.

— Vous n'avez pas la moindre idée de la raison pour laquelle nous venons vous voir ?

— Pas la moindre, répondit Lautaret, visage fermé sous ses longs cheveux blonds en bataille.

— Il y a un an, une jeune journaliste vous a contacté. Elle faisait un reportage sur les « nouveaux rebelles ». Elle a jugé que vous apparteniez à cette catégorie. Vous vous souvenez d'elle ?

— Bien sûr, fit Lautaret. Sabine quelque chose...

— Sabine Kermakian.

— Ça doit être ça. Elle m'a envoyé son album, plus tard. Je ne sais pas ce que j'en ai fait.

Il dressa vers les deux policiers ses yeux très clairs.

— Qu'est-ce qui lui est arrivé ?

— Vous ne le savez pas ? On en a parlé dans la presse, pourtant, et même à la télé.

— Je ne regarde jamais les informations, je n'achète jamais de journaux.

Boris, succinctement, lui expliqua alors comment Sabine était morte.

— Merde... fit Lautaret en se laissant tomber sur le lit.

— Comme vous dites.

Le jeune homme réfléchit.

— Et vous vous êtes imaginé, comme ça, que je pouvais être dans le coup ? Parce que je me suis vanté d'être un « groupie » de *serial killers* ?

— Nous n'imaginons rien, observa Corentin. Nous cherchons, c'est tout. Vous auriez pu prendre ombrage de ce qu'elle a écrit sur vous.

— Elle m'avait demandé mon autorisation, elle m'a interviewé et photographié, c'est tout. Ensuite, je n'ai plus jamais entendu parler d'elle. Sauf quand elle m'a envoyé son livre, comme je vous l'ai dit.

Boris alluma une Gitane blonde. Il allait lui poser une nouvelle question, mais l'autre le devança.

— Pour le soir où elle a été tuée, vous allez me demander si j'ai un alibi, hein ? Alors, pas la peine d'user votre salive, je n'en ai pas. Ce soir-là, je l'ai passé ici, comme tous les autres soirs, à regarder des cassettes. Je ne sors pratiquement jamais, je ne vois personne, je n'ai même pas une copine à qui je pourrais demander de jurer avoir passé la nuit avec moi.

Il se gratta le nez.

— Quant à faire l'amour à une fille avant de la tuer, si vous me connaissiez mieux, cette hypothèse vous ferait éclater de rire. Mon truc, là (il désigna le centre de lui-même), il ne me sert qu'à pisser, vous savez. Les bonnes femmes ne m'intéressent pas.

Boris détourna le regard de l'écran, où la blonde se frottait amoureusement à un nouveau « partenaire » recruté par son mari.

— D'accord, dit encore Lautaret, je vous parais sûrement complètement cintré. J'ai des goûts un peu spéciaux, et c'est vrai que je suis allé deux ou trois fois en prison pour voir des assassins. À part ça, je me fous éperdument des conneries qui intéressent les gens, j'écoute de la musique mais c'est uniquement de la techno apocalyptique, et il m'arrive aussi d'avoir des visions. L'autre jour j'ai même aperçu un paquebot qui volait au-dessus de la tour Eiffel. Mais de là à tuer une femme dont je n'ai rien à foutre et que je connais à peine...

Il dirigea de nouveau ses grands yeux bleus presque enfantins vers Boris.

— Pour vous, reprit-il, je suis peut-être le coupable idéal, mais, désolé, inspecteur, je n'ai rien à voir là-dedans.

Il y eut un silence. Boris, dans son for intérieur, dut convenir que le garçon qu'il avait devant lui ne correspondait guère au profil d'un assassin.

Ce qui signifiait aussi qu'il fallait reprendre l'enquête à zéro.

CHAPITRE XI



Il pleuvait toujours sur la Bretagne, une bruine glaciale et pénétrante qui voltigeait mollement dans tous les sens, un peu comme de la neige fondue.

Bruno Fusten soupira, laissant retomber les voilages de la fenêtre. Lui qui détestait le froid et la pluie, il était servi. Heureusement, tout l'établissement était parfaitement chauffé, c'était déjà quelque chose. Il regarda sa montre. Déjà une heure qu'il était là, dans sa chambre au troisième étage du bâtiment central, celui où logeaient la plupart des employés. Il avait eu le temps de prendre une douche, de défaire ses valises et de se changer. Il se regarda dans la glace de la salle de bains. Pull cachemire couleur caramel, pantalon marron en velours grosses côtes. L'élégance discrète, sobre, raffinée. « Avec ça, pensa-t-il, la belle Lili va craquer. » Il la lui fallait pas plus tard que ce soir, décida-t-il, et il allait mettre le paquet.

À cette perspective, il se sentit soudain ragaillardi. La patronne l'attendait, mais il était beaucoup plus pressé de draguer Lili que d'écouter Antonia Frazer lui raconter quel allait être son boulot au club. Il en avait déjà une petite idée et il savait déjà que ça allait être plutôt coton de jouer le fouetteur sadique ou le bourreau d'opérette. Surtout avec cagoule de cuir et slip en vinyle. L'estrapade, la roue, la lapidation, les *happenings fetich-bondage*, le latex, le piercing, les

chaînes, ce n'était pas vraiment sa tasse de thé.

La veille au soir, dans sa chambre d'hôtel, du côté de Lyon, il avait potassé le programme des réjouissances. Il y avait même, dans les sous-sols du bâtiment principal, un endroit qu'on avait baptisé l'Espace Méphisto. C'étaient les Caves de l'Enfer : sur des centaines de mètres carrés, bien entendu surchauffés, s'étendaient des successions de salles au décor médiéval, avec voûtes enfumées, lumières rouges, sono lugubre et tortures variées. Pour plus de réalisme, l'endroit puait en permanence la chair grillée. Les clients les plus allumés venaient y déguster, en avant-première, un apéritif en quelque sorte de ce qui les attendait dans l'au-delà, en punition de leurs innombrables péchés.

Tenaillé par l'envie d'avancer ses affaires avec Lili, il quitta sa chambre et se mit à chercher celle de la jeune femme, histoire de lui faire un brin de causerie. Est-ce qu'elle habitait elle aussi au troisième étage ? C'était idiot de ne pas le lui avoir demandé. Il commença à errer d'une porte à l'autre. La plupart étaient fermées à clé. Il eut beau frapper, personne ne répondit. Le long couloir était obscur et désert. De place en place, des appliques formaient des halos de lumière, puis tout retombait dans la nuit. À un moment, il se heurta à quelque chose et sursauta. Il fit « Oh ! pardon », machinalement, et revint sur ses pas. Ses yeux habitués à l'obscurité distinguèrent une silhouette masculine. Un bonhomme tout nu et ventru était debout, immobile, face à l'angle que formait le mur à cet endroit-là.

— Excusez-moi, fit très poliment le jeune comédien, je vous ai bousculé...

Pas de réponse. L'autre ne daigna même pas tourner la tête vers lui.

— Vous avez un problème ? interrogea toujours aussi doucement Bruno Fusten. Vous avez besoin de quelque chose ? Je peux vous aider ?

Le petit homme ventripotent haussa les épaules d'un air agacé, et brusquement le comédien comprit : ce type était au piquet. Puni comme un sale gosse indiscipliné. Et il jouissait de se retrouver là. Il n'avait aucun besoin d'aide. Une bonne paire de baffes, ou un coup de pied au cul, auraient sûrement été des réactions bien plus gratifiantes pour lui que la stupide offre d'assistance de Bruno Fusten. « Quel con je suis ! », songea ce dernier. Il se dit aussi que c'était le genre de truc à se faire virer séance tenante. Une sorte de faute professionnelle. S'il ne jouait pas le jeu, la patronne n'hésiterait pas à le renvoyer à ses chères études.

« Il faut absolument que j'arrive à y croire, pensa-t-il, il faut absolument que je parvienne à me mettre dans la peau d'un bourreau »...

Plus facile à dire qu'à faire, quand on n'a pas la vocation.

Il s'éloigna, descendit l'escalier et déboucha dans le couloir du deuxième étage. Toujours à la recherche de la belle Lili.

À l'inverse de ce qui se passait au troisième, ici aucune porte n'était cadénassée. Mais elles ouvraient toutes sur de drôles d'installations.

La première qu'il poussa le fit déboucher sur une pièce assez vaste et totalement démeublée. Une grosse poutre en traversait le plafond. Au centre de cette poutre, une poulie. Dans laquelle passait une corde. À un bout de cette corde, un type maigre aux yeux hallucinés était attaché par les aisselles. Encore un maître du monde, songea Bruno Fusten. Qu'est-ce qu'il faisait, celui-là, dans le civil ? Politicien ? Journaliste ? Homme d'affaires ?

L'autre extrémité de la corde était solidement tenue par une jeune femme cagoulée de cuir. À intervalles réguliers, elle tirait sur la corde, le type remontait et, quand il était là-haut, sous la poutre, elle lâchait prise et il retombait à terre de tout son poids.

Le supplice médiéval de l'estrapade. Sauf qu'au Moyen Âge on laissait retomber le supplicié dans le vide jusqu'à ce que tous ses os se brisent et qu'il meure complètement disloqué.

On vivait aujourd'hui des temps plus civilisés. Quand la femme à la cagoule lâchait la corde, le type maigre aux yeux hallucinés ne dégringolait que sur un épais matelas de mousse.

Bruno Fusten referma la porte sans bruit.

Pièce suivante.

Là aussi, le local était vide. Et là aussi il y avait une poutre qui partageait le plafond en deux parties égales.

Accrochée à cette poutre, une cage se balançait, une sorte de cage à oiseaux mais trois fois plus grosse que la normale, et équipée de barreaux d'acier.

À l'intérieur, un homme dont le jeune comédien crut reconnaître le visage : sauf erreur, c'était le secrétaire général d'une formation politique très connue en France. Et il était là, dans sa cage, se balançant à un mètre cinquante du sol, accroupi, mains crochées aux barreaux comme un chimpanzé, tout nu sauf que son bas-ventre était comprimé par une ceinture de chasteté en métal qui lui torturait visiblement le sexe.

Bruno Fusten, cette fois, résista vaillamment à l'envie spontanée d'aller délivrer le type de sa cage et de sa ceinture de chasteté. Réflexe de bon sens, mais réflexe d'un autre monde. Ici, on était dans l'univers à l'envers. La solidarité, la sympathie et tous les autres bons

sentiments n'y avaient pas cours.

Chambre de torture suivante. Là, les suppliciés étaient deux, une femme et un homme, et ils étaient ligotés sur un cheval d'arçon. La femme était couchée sur le dos, cuisses ouvertes. L'homme était à plat ventre et son visage arrivait presque à la hauteur du sexe de la femme. Jambes en croix, celle-ci lui offrait la superbe vision de sa fourrure pubienne au milieu de laquelle ses grandes lèvres s'allongeaient jusqu'au sillon des fesses, par-dessous, comme les deux moitiés d'un abricot renflé, rose et duveteux.

Un spectacle magnifique, mais un spectacle de Tantale. Le type, en effet, était ligoté juste un peu trop loin pour atteindre, même avec l'extrémité de la langue, la fente rose du ventre de sa partenaire. Cou tendu, muscles bandés, il avait beau s'évertuer, gémir, haleter, se débattre dans ses liens, il n'y parvenait pas.

Et il allait rester comme ça pendant des heures ! Peut-être toute la journée ! Et il faisait ça librement ! De son propre gré ! Parce qu'il l'avait demandé !

Bruno Fusten soupira en refermant cette nouvelle porte. La tête lui tournait un peu. Tout cela le dépassait. Continuant à rechercher Lili, il poussa la porte de la pièce suivante.

Là, c'était une magnifique fille nue qui se tortillait sur une grande croix en forme de X, autrement dit une croix de Saint-André. Deux grosses cordes tressées, sur la poitrine, lui comprimaient les seins. Deux autres, nouées aux extrémités inférieures de la croix, lui maintenaient les chevilles et garantissaient un écartement maximum de ses jambes. La sueur ruisselait sur sa chair dorée, se mêlant à de grosses traînées laiteuses encore toutes fraîches. Sous sa toison noire et dense, mais épilée aux aines, son sexe était ouvert de force par une autre grosse corde qui, descendant de celles qui lui comprimaient la poitrine, entraînait dans son ventre et écartait ses lèvres intimes.

À un mètre d'elle, un type était assis sur une petite chaise de fer. Il était vêtu d'un smoking. Sur ses genoux, une grande coupe en argent qui sembla à Bruno Fusten remplie de caviar. De temps en temps, le type y plongeait à pleins doigts puis portait à sa bouche, goulûment, une grosse poignée de grains noirs dont certains dégouлинаient sur les revers de son smoking et sur sa chemise.

À intervalles réguliers aussi, il quittait sa chaise, se rapprochait de la croix de Saint-André et balançait une paire de claques à la fille qui y était ligotée.

Puis il regagnait sa chaise et recommençait à bouffer son caviar.

Fusten préféra ne pas en voir davantage.

Théo Stilmeyer réenclencha la touche « messages » et fit redéfiler les appels qu'il avait reçus sur son répondeur téléphonique pendant les huit jours où il avait été absent.

Plusieurs voix se succédèrent, celles de copains ou de collègues qui ignoraient qu'il était en reportage, mais ce n'était pas ça qui l'intéressait. Il accéléra. Enfin, une voix féminine s'éleva.

« Théo, il faut absolument que tu m'aides. Écoute-moi bien... »

Il interrompit de nouveau le répondeur et marcha jusqu'à la fenêtre. De là où il était, dans son bureau, sa « tour d'ivoire » du septième étage, une petite chambre de bonne qu'il louait pour travailler au calme dans l'immeuble du boulevard Garibaldi où il possédait un grand appartement avec sa femme et ses enfants, on apercevait les toits de Paris noyés dans une espèce de brouillard grisâtre. Il revint au répondeur et le remit en marche.

« Théo, il faut absolument que tu m'aides. Écoute-moi bien, je suis dans une merde pas possible... »

Elle ne se nommait même pas, et son débit haché, précipité, la rendait presque méconnaissable, mais il l'aurait identifiée entre mille. Xavière Lucchini. Il ne l'avait pas revue depuis près de trois ans, c'est-à-dire depuis l'époque de leur rupture, quand Cécile, sa femme, l'avait sommé de choisir entre Xavière et elle. Il avait choisi Cécile, et il lui arrivait encore de le regretter en secret.

Xavière... Il alluma une Benson and Hedges. Il revoyait sa silhouette mince d'adolescente, ses seins minuscules, ses fesses étroites, toute sa petite personne nerveuse, électrique, sa silhouette de chat sauvage et ses sautes d'humeur aussi brutale qu'incompréhensibles. Il l'avait beaucoup aimée, Xavière. Il l'avait adorée, même. Mais elle avait, comme elle le reconnaissait elle-même, « le goût du malheur ». Et s'ils étaient restés ensemble, elle l'aurait entraîné dans les pires galères. Il avait eu peur, finalement. Il avait préféré son « confort bourgeois », comme elle le lui avait balancé la dernière fois qu'ils s'étaient vus. Cécile, les deux enfants, le grand appartement du boulevard Garibaldi. Son « confort bourgeois »... Il y avait de quoi rigoler quand on connaissait son passé gauchiste et toutes ses activités « subversives » dans les années soixante-dix.

Mais c'était vrai qu'il s'était embourgeoisé, même s'il n'avait pas changé d'opinions, dans le fond. Simplement, il était devenu quelqu'un. Une notabilité journalistique. Un grand reporter dont on s'arrachait les papiers. Là, ce matin, par exemple, il revenait pour ainsi

dire du bout du monde. Un voyage qui avait duré huit jours, une grande enquête pour le magazine *Galaxie* sur le nouveau et redoutable « business des otages » qui sévit en Tchétchénie. Il avait passé une semaine à côtoyer des représentants de groupes armés, d'anciens flics du KGB, des radicaux islamistes, et des membres de diverses mafias de l'ancienne URSS. Un cocktail explosif et inextricable d'individus plus dangereux les uns que les autres qui prenaient en otages des industriels occidentaux, des ingénieurs, des diplomates, et les rendaient contre rançon. À moins qu'ils ne les décapitent...

Théo Stilmeyer se laissa tomber sur une chaise. Il se sentait fatigué. Il avait atterri à Paris aux aurores et, une heure plus tard, il avait découvert le message de Xavière. Quand est-ce qu'elle l'avait appelé ? C'était la troisième fois qu'il réécoutait la jeune femme, ses phrases rapides, son débit précipité, emporté par une angoisse qu'il devinait croissante. Il y avait de quoi, si tout ce qu'elle disait était vrai. Le meurtre d'un couple dans un squat de Brie-Comte-Robert. Un autre meurtre dans un appartement parisien du square du Croisic. Et la filature, par Xavière, du tueur qui avait pris la direction de l'ouest. D'après ses indications, il se rendait en Bretagne, plus précisément dans le Morbihan, près de Carnac.

C'était là que le message s'arrêtait net. Xavière avait été interrompue au milieu d'une phrase et elle n'avait pas rappelé pour compléter ses informations. Pourquoi ? Le journaliste écrasa sa cigarette et réfléchit encore.

L'idée d'aller voir les flics et de tout leur raconter ne lui souriait aucunement. Les flics, il en avait soupé dans sa jeunesse. Il en avait gardé de très mauvais souvenirs, notamment des tabassages plutôt sévères lors de gardes à vue dans des commissariats, après des manifestations un peu mouvementées.

Et puis qu'est-ce qui lui disait que Xavière ne racontait pas n'importe quoi ? Qu'elle n'affabulait pas complètement avec cette histoire rocambolesque de lueur en Range Rover sur les routes de Bretagne ? Oui, Xavière, dans le passé, avait des tendances très nettes à l'affabulation, il s'en souvenait parfaitement. Ou il essayait de s'en souvenir. Et surtout de s'en convaincre. Pour se donner bonne conscience.

Les flics... Ils n'avaient qu'à se démerder tous seuls, les flics, décida-t-il enfin, après quelques minutes de cogitation.

Son boulot à lui, de toute façon, c'était grand reporter, pas balance.

CHAPITRE XII



Au fond, c'était son éducation, songeait Bruno Fusten, qu'il était en train de faire en accéléré. Il lui allait donc falloir survivre au milieu de cette bande de détraqués, au fin fond de la Bretagne pluvieuse, dans un ancien centre de thalasso reconverti en club pour sado-masos. S'habituer à leurs caprices, à leurs lubies, à leurs manies et à leurs exigences de cinglés. Est-ce qu'il en aurait le courage ? Pour le fric, oui. Il fallait qu'il pense au fric.

« Il faut que je pense au fric », se dit-il en poussant la porte suivante. Là, un autre type était transformé en sapin de Noël. Nu, ligoté à une colonne métallique, une étoile clignotante posée sur la tête, il était également emmailloté de guirlandes argentées. À ses deux bras étendus de part et d'autre de son corps, étaient fixées des petites ampoules qui clignotaient également. De grosses boules multicolores étaient attachées au bout de ses dix doigts. D'autres boules pendaient de son sexe et de ses testicules.

Bruno Fusten commençait tout de même à s'habituer. Il referma calmement la porte. Après tout, se dit-il, tous ces gens étaient un peu siphonnés, mais ils n'étaient pas vraiment dangereux. Peut-être même ne venaient-ils ici se livrer à leurs insanités que pour ne pas dérapier davantage dans la vie courante. *Le Grand-Calvaire*, au fond, c'était leur soupape de sécurité. Un gigantesque défouloir pour toutes ces folies

qui n'osaient pas s'exprimer dans l'existence de tous les jours.

Au suivant ! pensa-t-il presque gaiement.

Tout ça commençait, au fond, à l'amuser.

Qu'est-ce qu'il allait trouver derrière cette nouvelle porte ? Sur quel nouveau délire allait-il encore tomber ?

Une femme était allongée par terre, à plat ventre à même le plancher. Une grande brune aux formes opulentes, belle comme une statue et totalement dévêtue, hormis de longues cuissardes de cuir noir.

Des débris de son corset lamé gisaient tout autour d'elle, déchiquetés comme si une bête fauve s'y était attaquée.

Un fouet lui sortait d'entre les fesses, enfoncé par le manche dans l'orifice le plus étroit de sa personne.

Au corset lamé et aux cuissardes, Bruno Fusten reconnut immédiatement Lili, c'est-à-dire Liliane Berthillon, la ravissante jeune femme qui l'avait accueilli à la réception et dont il venait de se jurer qu'elle serait dans son lit pas plus tard que cette nuit même.

S'il ne se précipita pas tout de suite vers elle, c'est qu'il commençait à s'habituer aux folies extravagantes de la maison. N'empêche qu'au bout d'un instant, l'immobilité totale de cette fille étendue par terre avec le manche d'un fouet planté au fond des reins l'intrigua. Il se rapprocha.

Lili ne bougeait toujours pas. Il la secoua, l'appela, et finalement la retourna sur le dos.

Et poussa un cri.

Elle était morte ! Lili était morte !

Regard écarquillé, fixe, globes oculaires injectés de sang, elle avait le visage complètement bleui. Sa bouche était distendue par une grosse orange qu'on lui avait fourrée entre les dents en guise de bâillon. Et une longue trace rouge tirant sur le brun, tout autour de son cou, lui faisait comme une sorte de monstrueux collier.

Lili était morte. On l'avait étranglée.

Par-dessus le marché, tout le haut de son corps, autour des seins, avait été lacéré et de longues griffures sanguinolentes maculaient sa poitrine.

Bruno Fusten se redressa. Hagard. Luttant contre la tentation de s'évanouir.

Trébuchant, il commença à s'éloigner. Puis se bloqua de nouveau.

Là, par terre, à même le parquet, tout près de la tête de Lili, on avait inscrit quelque chose en grosses lettres capitales maladroites et

au crayon feutre.

« ce n'est pas de ma faute »...

Il ressortit de la pièce et tituba en hurlant à travers le couloir.

D'en bas, du rez-de-chaussée, Antonia Frazer, la gérante du club, fut la première à percevoir les clameurs que poussait le jeune comédien en dégringolant les escaliers.

Qu'est-ce qui se passait ? Un client qui avait pété les plombs et dépassé les limites permises ? Un animateur qui était allé trop loin ? Ces dérapages éventuels étaient la hantise d'Antonia, son cauchemar même, qu'un véritable sadique psychopathe ne finisse un jour par s'introduire dans son petit club sadomaso aux rituels bien huilés et sans danger.

Elle se précipita.

En haut des marches, Bruno Fusten apparut. Il s'appuyait à un mur pour ne pas tomber. Il était livide.

— Elle est morte ! gueula-t-il en faisant des gestes désordonnés. Là-haut ! Elle est morte !

Antonia se rua dans les escaliers qu'elle avala quatre à quatre.

Le cauchemar était devenu réalité.

Quarante minutes plus tard, le *Parc du Grand-Calvaire* grouillait de gendarmes.

CHAPITRE XIII



Au moment où les premières voitures de gendarmerie investissaient les lieux, Luc Garbarini, dûment muni du *Guide du Routard*, avait déjà quitté l'établissement depuis près de dix minutes au volant d'une Renault Twingo grise. Louée, bien entendu, sous un nom qui n'avait rien à voir avec le sien.

D'ailleurs, il n'y avait plus de Luc Garbarini. Garbarini n'existait plus. Il avait été remplacé par le comédien au chômage dont il avait pris le nom et le rôle après l'avoir tué.

C'était son premier jour de congé – ou plutôt de relâche – et il avait annoncé, la veille au soir, son intention d'aller visiter la côte, notamment Carnac et ses fameux alignements de mégalithes. Il avait bien potassé la question. À l'est de Carnac, il y avait les alignements de Kerlescan (deux cent quarante pierres levées) et ceux de Kermario (neuf cent quatre-vingt-deux pierres). À l'ouest, ceux du Ménéac (mille quatre-vingt dix-neuf pierres). S'il avait le temps, il pousserait ensuite jusqu'à Quiberon. Il avait très envie aussi de se balader sur la Côte sauvage.

Sur la route, venant de Carnac, il croisa les voitures de gendarmerie qui fondaient vers *Le Grand-Calvaire* et il ricana.

Est-ce qu'il allait faire demi-tour et retourner là-bas ? Non, il n'avait aucune raison de le faire. C'était son jour de congé, il était

normal qu'il ne se trouve pas sur place. Personne ne le suspecterait à cause de son absence. Bien au contraire, c'est sa présence sur les lieux qui aurait paru étrange.

Il se mit à siffloter au volant de sa Twingo.

La mort de Lili, en fait, c'était un accident, une erreur de sa part. Il s'était conduit avec maladresse, alors il avait été obligé d'en remettre et de maquiller son meurtre en crime de sadique.

Il avait un peu honte de lui, mais qu'est-ce qu'il pouvait y faire ? Ce qui était fait était fait.

C'était d'autant plus bête qu'en fait il se sentait très bien sur place. Depuis deux jours, il s'y trouvait parfaitement dans son élément. Il y baignait comme un poisson dans l'eau. Avec Antonia Frazer, la patronne de l'établissement, ça avait tout de suite collé. Pour l'affaire de la photo, elle n'y avait vu que du feu, quand il lui avait expliqué qu'il y avait eu une erreur et qu'il lui avait envoyé une photo représentant un de ses copains, comédien comme lui, au lieu de la sienne.

Pour le reste, c'est-à-dire pour le boulot proprement dit, il avait réussi à se comporter comme s'il n'avait jamais fait que ça toute sa vie. Les clients ou clientes qu'il fallait fouetter, il les fouettait, mais juste ce qu'il fallait, ni plus ni moins. Ceux qu'il fallait punir, il les punissait. Ceux qui voulaient être humiliés, il les humiliait. Quelque soit le moment, quelque soit le lieu (hier, sur la demande d'une jeune lesbienne vivant en couple avec une autre femme, il avait attaché cette dernière au tronc d'un arbre, dans le parc, et elle était restée comme ça toute la nuit sous la pluie), il s'acquittait de sa tâche avec une conscience professionnelle au-dessus de tout éloge. Oui, il se sentait vraiment bien, ici. Et surtout il se savait en sûreté. Qui songerait à l'inquiéter dans un endroit pareil ? Et à venir y suspecter sa nouvelle identité ?

La seule chose qui l'énervait un peu, c'était la nuit, quand le téléphone sonnait dans sa chambre et qu'un client le convoquait sous prétexte que sa femme avait un besoin urgent d'être fouettée, giflée ou sodomisée. Il n'avait rien, bien entendu, contre le fait de fouetter, de gifler ou de sodomiser une femme, bien au contraire. Et là aussi, il se comportait avec une grande maîtrise de lui-même. N'empêche qu'il avait parfois les mains qui tremblaient. Trop de tentations qu'il ne pouvait satisfaire. Ces femmes qu'il flagellait ou possédait sous les yeux de leur mari, il aurait tellement aimé aller plus loin avec elles ! Mais aller plus loin, dans son esprit, ça voulait dire, bien sûr, se servir d'une corde. Et ça, c'était évidemment hors de question. Chaque fois qu'il se servait d'une corde, il arrivait un malheur.

Comme tout à l'heure encore avec Lili...

Lili, c'était un accident. Une bétise. Une bavure. En fait, il ne s'intéressait pas tellement à elle. Non, celle sur laquelle il avait flashé, dès le premier jour, dès les premières minutes qui avaient suivi son arrivée, c'était Marlyne. La belle Marlyne Onatrella, chargée des relations publiques du parc.

Dès qu'il l'avait vue, il s'était dit qu'elle représentait exactement son idéal féminin. Longue, mince, élancée, de magnifiques cheveux noirs cascading en vagues onduleuses, noyant ses épaules et tombant jusqu'à ses reins, elle était magnifique. Sublime. Sans compter la bouche pulpeuse, les jambes longues dans un jean ultra-collant, les seins fermes et pointus qu'on devinait sous un débardeur gris. Oui, elle était exactement son genre. Son type de filles, comme celles qui avaient disparu, du côté de Perpignan, et qu'on avait retrouvées plus tard étranglées. Ce qui lui avait valu, ensuite, de tomber entre les griffes du docteur Turing.

Marlyne était délicieuse. Fondante. Le premier jour, durant la conférence organisée par Antonia Frazer, à l'intention des nouveaux animateurs et animatrices du centre, il n'avait cessé de la dévorer des yeux.

Tout en se disant qu'il ne fallait pas qu'il fasse le crétin. Il était dans la place, personne ne le soupçonnait, il avait une chambre confortable où dormir, il possédait une nouvelle identité, et on allait lui donner de l'argent pour faire ce qu'il faisait d'ordinaire avec talent et un plaisir ineffable (même s'il était obligé de se modérer dans ses plus chers élans). Qu'est-ce qu'il pouvait désirer de plus, franchement ? S'il ne voulait pas retomber entre les griffes du docteur Turing, il fallait qu'il se tienne à distance avec Marlyne.

Dans sa tête, il l'avait inscrite dans un périmètre bardé d'écriteaux : « Chasse interdite ».

Il ne fallait pas qu'il touche à elle parce qu'il la désirait trop.

Et s'il la désirait trop, il allait lui arriver malheur.

Il avait pourtant bien failli se trahir, dès le soir de son arrivée. La jeune attachée de presse avait parfaitement compris qu'elle plaisait au nouveau venu. Et lui-même ne semblait pas lui déplaire du tout. Alors, après le dîner, elle lui avait proposé une promenade ensemble au clair de lune. Puisqu'il ne connaissait pas du tout la région, elle lui avait proposé de marcher avec elle jusqu'à la plage, distante de deux kilomètres seulement. D'après elle, les jours de grand vent, c'était merveilleux. Les vagues s'en donnaient à cœur joie, leurs rouleaux venaient se rompre sur la plage avec des détonations de canonnade. En bref, c'était grandiose. Il ne pleuvait pas encore, ce jour-là. Il avait dit oui.

Ils avaient marché en bavardant de choses et d'autres dans la nuit tiède. La lune était presque pleine, et la lande, autour d'eux, semblait plongée dans une sorte de bain de mercure. Il se sentait au mieux de sa forme.

Marlyne était drôle, pleine d'esprit, spirituelle, et il avait réussi à se montrer à la hauteur.

À un moment, pourtant, et malgré la grande maîtrise de lui-même qu'il avait réussi à conserver jusque-là il avait failli se laisser aller.

Juste avant d'arriver sur la plage, sur la droite, non loin de la route, son regard avait été accroché par la masse sombre d'une construction compliquée. Une grande villa, ou plutôt une sorte de manoir de style vaguement gothique, avec des petites tours pointues, une construction compliquée et massive du siècle dernier qui se dressait, entourée de pins, au milieu de la lande.

Il s'était mis à trembler.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? avait-il grondé.

Marlyne n'avait même pas reconnu sa voix. Elle avait sursauté.

— Hein ?

Il avait répété en hurlant :

— Qu'est-ce que c'est que ça ? Mais qu'est-ce que c'est que ça ?

Elle était ahurie. Elle avait bafouillé quelque chose. En réalité, elle ne savait pas très bien à qui appartenait le manoir. Sans doute à quelqu'un de la région. Ou à des Parisiens. La plupart du temps, en tout cas, les volets étaient fermés et la propriété restait inhabitée. Mais de toute façon, qu'est-ce que ça pouvait bien faire ?

Il tremblait toujours sur lui-même. Il continuait à hurler, et maintenant il disait qu'elle lui mentait. Il était littéralement défiguré par une sorte d'épouvante dont elle ne parvenait pas à deviner les motifs.

Et puis il avait fini par réussir à se calmer et, très vite, à retrouver son masque aimable et spirituel. Cinq minutes après cette crise, il était même parvenu à lancer deux ou trois boutades humoristiques et à faire rire la jeune femme. Ils étaient alors arrivés sur la plage.

C'était effectivement grandiose. Sous la lune, le vent et l'océan mugissaient comme d'énormes bêtes fauves qui se pourchassaient, se tournaient autour en une sorte de danse rituelle guerrière avant de se précipiter l'une sur l'autre et de se déchaîner. Ils s'étaient assis dans le sable, et ils avaient regardé ce spectacle en silence.

N'empêche qu'il avait fait une Connerie en manifestant devant Marlyne ses émotions les plus secrètes. Alors, pour effacer la mauvaise impression qu'il lui avait faite, il s'était contraint à la prendre dans ses

bras, à entourer ses épaules et à la serrer contre lui. Elle s'était vite abandonnée. Elle avait même fait mieux que ça. Elle avait pris la direction des opérations et, après l'avoir caressé quelques instants au bon endroit, elle l'avait déboutonné. À la lumière de la lune, elle avait longuement considéré le membre musculeux qu'elle venait de libérer, puis elle avait avancé la nuque, et elle l'avait progressivement englouti.

Progressivement. Doucement. Avec une science et une lenteur infinies.

Il ne voyait plus d'elle que le flot répandu de ses longs cheveux noirs. Elle l'avait absorbé comme ça plus d'un quart d'heure, allant et venant autour de lui, mais il savait déjà qu'elle ne parviendrait pas à ses fins. Bien sûr, c'était très agréable, mais c'eut été encore plus agréable s'il avait eu une corde sur lui.

Or, il n'avait pas de corde.

Elle pouvait bien le sucer pendant cent sept ans, il ne jouirait pas.

Elle s'était pourtant acharnée, le léchant sous toutes les coulures, descendant par-dessous, inondant de salive ses testicules, puis remontant le long de la hampe et suivant la longue veine violette qui battait à fleur de peau, puis revenant l'extrémité de son membre et le recoiffant de ses lèvres brûlantes.

En vain.

Finalement, il l'avait saisie aux cheveux et il lui avait relevé la tête.

— Pas ce soir, avait-il dit aussi gentiment qu'il avait pu.

Elle l'avait longuement regardé, mais elle n'avait pas osé lui demander pourquoi. Elle avait interrompu sa fellation, et ils avaient regagné le parc en silence.

En repassant devant le manoir aux tours pointues, il était parvenu à ne pas trembler cette fois. Il était même arrivé à ne pas regarder du côté de cette construction si effroyable pour lui. Il avait presque réussi à en ignorer l'existence.

Une grande victoire. Une victoire immense sur tous les démons qui s'agitaient dans son âme et le poussaient généralement à passer à l'action.

Au club, ils habitaient au même étage et leurs chambres étaient voisines. Marlyne avait fait une dernière tentative, mais on voyait bien qu'elle était sans illusions. Elle lui avait quand même proposé de venir boire un dernier verre dans sa chambre. Il avait refusé, mais toujours avec beaucoup de gentillesse. Pour achever d'endormir sa méfiance, il était même parvenu à l'embrasser sur la bouche, longuement, et à

enfoncer sa langue entre ses lèvres, comme le font en général les gens qui se désirent.

Oui, il avait admirablement joué la comédie.

Et Marlyne, sans le savoir, cette nuit-là, avait sauvé sa peau.

Dans son lit, il n'était pas parvenu à fermer l'œil. Jusqu'à l'aube, il avait ruminé sa promenade avec Marlyne. Il avait aussi passé en revue les autres femmes du centre. Se forçant à ne pas penser aux clientes, il s'était concentré uniquement sur le personnel féminin, et plus spécialement sur les animatrices. Il y en avait six, si l'on éliminait deux transsexuels, au demeurant assez réussis, qui avaient été engagés pour satisfaire des clients aux goûts encore plus spéciaux que les autres. Six hôtesse de charme qui jouaient alternativement, selon les besoins du service, aux dominatrices ou aux victimes. Six créatures de rêve parfaitement désirables, et pourtant, inexplicablement, il ne parvenait à faire coïncider son désir avec aucune d'entre elles.

C'est alors qu'il avait brusquement songé à Lili, la délicieuse Liliane Berthillon.

Mais oui ! C'était Lili qu'il lui fallait ! Elle était ravissante, toute jeune, une silhouette faite de rondeurs absolument délectables. En principe, elle s'occupait de l'accueil, de la réception et de l'administration, mais, dans les grandes occasions, elle mettait aussi la main à la pâte. Il l'avait vue fouetter un type, quelques heures après son arrivée, et il avait pu apprécier son énergie.

Oui, Lili était parfaitement indiquée pour servir de dérivation au désir qu'il avait de Marlyne. Tout échauffé par cette idée, il s'était levé, avait traversé la chambre, et était allé chercher, dans une poche de son blouson, la corde dont l'absence, tout à l'heure, avait sauvé la vie de Marlyne. Rien qu'à la toucher, il avait commencé à sentir son bas-ventre qui le tirait. Il était revenu se coucher, serrant entre ses mains cette précieuse corde. Un peu plus tard, il l'avait enroulée doucement autour de son sexe, maintenant en complète érection. Et il avait entrepris de chercher le sommeil. bercé par la chanson que lui chantait sa grand-mère, autrefois, quand il était enfant :

La brebis en hurlant disparut dans sa gueule...

Il avait passé de longues heures, le lendemain, dans un tel état d'impatience et de fébrilité qu'il avait du mal à le dissimuler. Il y avait tout le temps des choses à faire, des clients qui demandaient qu'on s'occupe d'eux, des types qui faisaient volontairement mille sottises pour qu'on les punisse. Pendant toute la matinée, il avait été littéralement débordé. De temps en temps, dans la poche de son pantalon, il tâtait la corde qui ne le quittait plus, et son membre viril, aussitôt, faisait un bond sauvage dans son caleçon. Il avait de plus en

plus de mal à se contenir. À un moment, dans une chambre, il avait failli craquer. Il avait été convoqué par un type, patron d'une grande chaîne de restaurants, qui voulait absolument que sa femme lui administre, séance tenante, une fellation sous ses yeux. Il s'était exécuté, mais tandis que la femme l'engloutissait, il avait eu le malheur de penser à la corde, et sans même s'en apercevoir il avait commencé à sortir celle-ci de sa poche. Il l'y avait réenfouie précipitamment, et personne ne s'était aperçu de rien, mais il se rendait compte, maintenant, qu'il n'allait plus pouvoir se retenir très longtemps.

Son chromosome XYY, son fameux « chromosome du crime », s'était réveillé.

Et il réclamait une nouvelle victime.

Pas une victime bidon, comme celles que pouvait lui offrir, ici, la population du *Grand-Calvaire*.

Une vraie, une authentique victime.

Comme autrefois, à Perpignan, du temps de sa jeunesse triomphante.

Il avait pris des risques, de gros risques, quand il avait suivi Liliane Berthillon jusqu'à cette salle déserte du second étage, mais il ne pouvait plus faire autrement, il fallait qu'il apaise les voix qui grondaient en lui de plus en plus fort. S'il ne les satisfaisait pas, c'est à lui qu'elles s'attaqueraient, elles le disloqueraient, elles l'éparpilleraient, elles le réduiraient en charpie.

Liliane était entrée dans la salle en chantonnant, inconsciente du danger qui la suivait, attaché à ses talons. Elle avait une orange dans la main droite, qu'elle s'appropriait à peler et à manger, tout simplement. Dans la main gauche, elle tenait le manche d'un fouet avec lequel elle venait de corriger un client « désobéissant ».

Lorsqu'elle s'était rendu compte qu'elle n'était pas seule, à l'instant précis où il refermait la porte à clé, elle avait sursauté et elle s'était retournée. Il devait avoir une physionomie effroyable, rien qu'à en croire le regard qu'elle jetait sur lui. De terreur, elle avait lâché son orange qui avait roulé à terre.

— Qu'est-ce que vous voulez ? avait-elle commencé à crier.

Ce furent ses derniers mots. L'instant d'après, il bondissait sur elle. Il avait ramassé l'orange et il la lui avait fourrée entre les dents, étouffant ses hurlements. Puis, d'un coup de poing dans le ventre, il l'avait précipitée à terre.

La suite était plus confuse. Il ne parvenait pas très bien à remettre les éléments dans le bon ordre. Quand est-ce qu'il avait, par exemple, déchiqueté son corset lamé ? Quand est-ce qu'il l'avait étranglée avec

sa cordelette ? Avant ou après l'avoir violée ? Ou peut-être pendant qu'il la possédait ? Oui, c'était sans doute pendant qu'il allait et venait dans son ventre qu'elle était morte.

Il avait bien senti, dans la pièce, tandis qu'il la besognait, le fantôme de la jeune femme. Il avait deviné la présence de ce fantôme. Le poids de son regard sur lui.

Si le fantôme de Liliane se baladait dans la salle, c'était évidemment que Liliane était morte.

Comme presque toujours, il s'était abstenu d'éjaculer. L'orgasme n'était qu'un plaisir très subsidiaire à ses yeux, et il possédait une parfaite maîtrise de ses élans intimes. Il s'était retiré au bout de quelques minutes, il avait retourné Lili sur le ventre, et il lui avait planté entre les fesses le manche de son fouet. Comme ça. Pour le plaisir du coup d'œil. Gratuitement. Pour des motifs purement esthétiques.

Puis, dans l'espoir que le fantôme ou l'âme de sa victime ne lui garde pas trop rigueur de ce qu'il venait de faire, il avait sorti de l'une des poches de son blouson un crayon feutre et il avait fait quelque chose qu'il n'avait encore jamais fait. Il s'était excusé de son acte. Il avait écrit par terre, en grosses lettres maladroites, à cause du tremblement de ses mains :

« CE N'EST PAS DE MA FAUTE ».

Ayant ainsi décliné toute responsabilité dans ce qui venait de se passer, il avait quitté la pièce et refermé soigneusement la porte. Dans le couloir, il avait eu la chance de ne croiser personne.

Bien sûr, on allait le soupçonner. Mais on allait au même titre soupçonner la plupart des animateurs mâles, ainsi qu'un bon nombre des clients du Parc. Et d'ailleurs, pourquoi est-ce que le tueur serait obligatoirement quelqu'un appartenant au personnel ou à la clientèle ? Il y avait aussi des fournisseurs de toute sorte qui fréquentaient l'établissement. Liliane Berthillon avait très bien pu être violée et étranglée par l'un d'entre eux. Ou même par un rôdeur, un étranger complet, un inconnu qui aurait réussi à se glisser jusqu'au deuxième étage. Oui, c'était une hypothèse qui lui plaisait bien : Liliane avait été massacrée par un inconnu, un SDF ou un routard qui avait agi sous le coup d'une impulsion subite avant de repartir et de s'évanouir dans la nature.

Tout le temps qu'il redescendit les escaliers, il caressa cette éventualité séduisante. Quand il fut parvenu au rez-de-chaussée, il était presque convaincu que c'était la réalité.

Plus tard, sur la route qui le conduisait aux alignements de Carnac, à bord de sa Twingo de location, l'idée lui revint qu'il pourrait bien

quand même être pour quelque chose dans toute cette histoire, mais c'était une pensée très désagréable. Il parvint à la repousser. Il avait devant lui toute une après-midi de tourisme, et il ne voulait pas gâcher son plaisir pour des idioties.

Il accéléra. Il se sentait heureux tout à coup. Léger. Sans passé, sans histoire.

Le cadavre du comédien dont il avait usurpé le nom reposait dans une fondrière, sous des branchages, au cœur d'une forêt de la France profonde. Celui de Xavière Lucchini, il s'en était débarrassé en le lestant de grosses pierres et en le précipitant dans un plan d'eau, tout au fond d'une carrière désaffectée, à quelques kilomètres de Guérande. Quant à Lili, elle avait été tuée par un rôdeur. Tout simplement.

Il se remit à siffloter la chanson de sa grand-mère sur le méchant loup et les gentils agneaux.

Jamais il ne s'était senti aussi loin du redoutable docteur Turing et de ses criminels agissements pour faire de lui, sinon un homme « normal », du moins inoffensif.

CHAPITRE XIV



C'était un spectacle assez pittoresque, il fallait bien le reconnaître, malgré le tragique de la situation, tous ces hommes en uniforme déboulés en catastrophe de la gendarmerie de Carnac, rue Saint-Cornély, après le coup de fil que leur avait passé Antonia Frazer, la gérante du *Grand-Calvaire*, et qui n'arrêtaient pas de croiser et de recroiser, dans le hall du club, d'étranges créatures. Fouetteuses en guêpière et string de cuir, « bourreaux » et dominatrices à peine débarrassés de leur accoutrement de carnaval.

Et il y avait aussi les clients et les clientes, tous les pensionnaires du club qui n'en revenaient pas d'avoir été arrachés à leurs petits jeux sadomasos inoffensifs et qui roulaient de grands yeux effarés en apprenant qu'il s'était passé un vrai crime, ici, pendant que, menottés, encagés, ils se faisaient eux-mêmes fouetter, flageller, humilier, insulter, heureux d'avoir le nez dans une écuelle de chien...

Malgré leurs protestations indignées, il avait bien fallu qu'on les « libère » de leurs instruments de torture, niche, cage, pilori, croix de Saint-André, pour les rassembler au rez-de-chaussée du club. On était même allé en chercher quelques-uns au sous-sol, dans l'Espace Méphisto où ils cuisaient avec allégresse dans une ambiance de sauna, à moitié asphyxiés par des bouffées d'odeurs de chair grillées propulsées en permanence par des bouches d'aération. Certains

avaient hurlé à l'escroquerie parce qu'on les interrompait en pleine punition. D'autres s'étaient débattus. Il avait fallu employer la manière forte pour deux ou trois d'entre eux. Aucun ne voulait se rendre à l'évidence que leurs petits jeux n'étaient plus de mise, du moins provisoirement, et qu'on passait aux choses sérieuses.

Installé dans le bureau d'Antonia Frazer, à droite de la réception, le maréchal des logis-chef Jean Kalpérine n'arrêtait pas de s'essuyer le front avec des Kleenex. Non parce qu'il trouvait qu'il faisait particulièrement chaud. Au contraire, c'étaient plutôt des sueurs froides que lui donnait cette affaire.

— Je sens que ça ne va pas être du gâteau, n'arrêtait-il pas de répéter.

Dieu merci, on allait lui envoyer du renfort. Des policiers de Nantes et de Quimper allaient bientôt débarquer sur place. À six mois de la retraite, l'histoire de cette pauvre fille violée et étranglée arrivait dans son existence comme des cheveux sur la soupe. D'autant plus que l'affaire se déroulait dans une véritable maison de fous, même si cette maison de fous avait pignon sur rue et si elle fonctionnait – du moins selon toute vraisemblance – dans les limites de la légalité.

N'empêche que la clientèle et le personnel du *Grand-Calvaire* n'avaient rien d'ordinaire. Depuis quatre heures qu'il était ici, il avait vu défiler des individus plus pittoresques les uns que les autres. Certains types arrivaient en tenant leur femme en laisse et on avait toutes les peines du monde à leur demander d'arrêter leur cinéma. D'autres refusaient de lâcher l'écuelle dans laquelle ils lapaient une espèce de brouet liquide tout en répondant aux questions qu'on leur posait.

Et c'étaient des huiles ! Des gros bonnets ! Parfois même des personnalités de la jet-set internationale, comme ce couturier italien tout bronzé, cheveux gris, la cinquantaine, ce prince de la mode qui tutoyait des stars, et dont le quartier général, en plein Milan, s'étendait sur trois mille cinq cents mètres carrés à l'intérieur d'un ancien couvent franciscain admirablement rénové. À Miami Beach, d'après ce qu'avait aussi retenu Kalpérine, le couturier était propriétaire d'une villa délirante qui était la réplique exacte d'une maison construite pour Christophe Colomb à Saint-Domingue en 1506. Et il n'avait rien de mieux à faire, quand il voulait se détendre, que de venir ici croupir dans une niche à chien ! Pour le plaisir ! Pour se jouer à lui-même la comédie de la souffrance et de l'humiliation, cette souffrance et cette humiliation dont il se jugeait si cruellement privé dans sa vie normale... !

Kalpérine souffla comme un phoque. La plupart de ceux qu'il avait interrogés n'avaient qu'une hâte : retourner à leur étrange paradis

punctué de punitions, de coups et d'insultes.

Tout cela dépassait les capacités d'entendement du maréchal des logis-chef, qui se demandait intérieurement pourquoi cette pauvre fille nommée Liliane Berthillon n'avait pas attendu six mois de plus pour se faire massacrer.

La silhouette élancée d'Antonia Frazer s'encadra dans la porte du bureau.

— Vous m'avez fait demander ? interrogea-t-elle.

Elle s'était changée depuis la découverte du corps de Lili. Elle était en tee-shirt blanc et en jupe noire, mais sa silhouette demeurait toujours aussi sculpturale et les pointes de ses seins ronds dardaient sous la mince épaisseur de coton.

Le maréchal des logis-chef Kalpérine reclassa les papiers qui se trouvaient devant lui.

— Je crois que j'ai vu tous vos pensionnaires, dit-il.

Évidemment, maintenant, il va falloir vérifier leurs emplois du temps, les recouper, voir qui pouvait se trouver au deuxième étage au moment du meurtre. On n'est pas sortis de l'auberge. Même en éliminant d'office les éléments féminins de l'établissement...

Antonia Frazer eut un pâle sourire. La nouvelle du crime avait provoqué l'effet d'une bombe au centre, et certains clients parlaient déjà de s'en aller. Elle avait eu bien du mal à les convaincre de rester.

— Croyez-moi ou non, soupira-t-elle, mais les gens qui fréquentent ce club, les masos ou les sados qui viennent ici satisfaire leurs plus secrets fantasmes, sont en réalité, en dépit des apparences, les gens les plus doux et les plus paisibles du monde. Ce sont aussi les individus les moins agressifs qui soient dans la vie courante, et il est bien rare qu'ils passent à l'acte autrement que de manière symbolique, comme ici. Chez nous, tout est simulé, et c'est cela qu'ils veulent. Franchement, je n'en vois pas un seul qui serait capable de commettre un tel crime. Et je connais les hommes.

Elle savait de quoi elle parlait. À dix-sept ans, en Belgique, elle avait commencé sa carrière dans des hôtels d'abattage et les bars à hôtesse. Si elle s'en était sortie, finalement, c'était à la force du poignet. Au propre comme au figuré. En déployant des talents de flagellatrice tout à fait remarquable.

Le maréchal des logis-chef hocha la tête.

— Il y en a peut-être quand même eu un qui a fini par trouver que tout ça était justement trop simulé, trop symbolique comme vous dites ?...

D'un coup de nuque, elle rejeta en arrière sa longue crinière noire.

— Je ne peux évidemment pas vous empêcher de le penser, mais je suis convaincue du contraire. Toute notre clientèle est triée sur le volet. Nous recevons ici des politiciens, des journalistes, des hommes d'affaires des artistes. D'accord, ils viennent y faire des trucs qui peuvent sembler bizarres au commun des mortels. Mais ça reste toujours dans les strictes limites de la comédie. Du jeu. Franchement, vous les imaginez en train de commettre un crime sordide ?

— N'empêche que parmi vos faux dingues, s'entêta le gendarme, il y a quand même un vrai assassin. Pas un sympathique amateur de tortures inoffensives et de simulacres de supplices...

Elle ouvrit les mains.

— À moins que ce ne soit quelqu'un de l'extérieur ? Un type qui se serait introduit ici à notre insu ?

— Et qui aurait ensuite écrit par terre, au crayon feutre : « ce n'est pas de ma faute » ? Ouais. Tout est possible, grogna Kalpérine. Mais en attendant, plutôt que de chercher des suspects aux quatre coins de la Bretagne et plus loin encore, je vais continuer à m'intéresser à ceux que j'ai sous la main.

Il toussota.

— Voulez-vous dire à vos employés masculins que j'aimerais leur poser quelques questions ? À commencer bien sûr par ce type qui a découvert le cadavre... Comment s'appelle-t-il déjà ?

— Bruno Fusten, répondit-elle.

— C'est ça. Bruno Fusten. Faites donc venir Bruno Fusten. Et ensuite vous m'enverrez les autres.

— Il y en a trois qui sont absents jusqu'à ce soir, indiqua la gérante.

— Pourquoi ?

— Mais tout simplement parce que c'était leur après-midi de congé. Ils étaient d'ailleurs partis avant la découverte du corps de Liliane.

— Ah bon ? Vous avez leurs noms ?

Elle chercha dans sa mémoire.

— François Terrier, Guillaume Pèlerin et Raphaël Mazamet.

Il cocha les noms sur sa liste.

— Bien. Ceux-là, je les verrai à leur retour. En attendant, soyez gentille : envoyez-moi Fusten.

Au même instant, très loin de là, dans un bureau vitré parisien, au cinquième étage d'un immeuble de la rue du Temple abritant les locaux du magazine *Galaxie*, un homme de quarante-neuf ans sursautait comme s'il venait de poser le pied sur un nid de vipères.

À tâtons, presque sans quitter des yeux le journal déjà vieux de huit jours qu'il était en train de lire et qui semblait l'hypnotiser, Théo Stilmeyer attrapa son téléphone et commença à pianoter un numéro.

Celui du 36 quai des Orfèvres.

Au standard, toute honte bue, il demanda le bureau des Affaires Recommandées.

Les flics, d'accord, il n'avait jamais pu les blairer, mais c'était un mal nécessaire, et puis de toute façon, maintenant, il était au pied du mur, il ne pouvait plus se taire.

Théo Stilmeyer sortit une Benson and Hedges de son paquet et l'examina d'un air inquiet comme s'il la soupçonnait d'être truffée de mines.

— Je viens juste de rentrer à Paris, expliqua-t-il. J'ai passé huit jours en Tchétchénie pour le journal. Vous pensez bien que j'ignorais ce qui s'était passé en France pendant ce temps-là, surtout les faits divers criminels.

Boris Corentin l'écoutait en silence.

— C'est pour ça que lorsque j'ai trouvé le message de Xavière sur mon répondeur, j'ai d'abord cru qu'elle affabulait. Mettez-vous à ma place. Xavière est quelqu'un que j'ai beaucoup aimé, mais je ne l'ai pas vue depuis trois ans, et voilà que, brusquement, elle me donne signe de vie pour me raconter des histoires de meurtres et de filatures complètement rocambolesques... Sur le moment, je me suis dit qu'elle délirait... Maintenant, évidemment, les choses sont différentes...

Il montra le journal qui avait motivé son appel téléphonique au Quai des Orfèvres, il y avait maintenant une heure.

— Une vieille habitude. Quand je rentre de reportage, chaque fois je lis la presse pour me mettre au courant de ce qui s'est passé durant mon absence.

Il regarda Boris Corentin assis en face de lui dans son petit bureau du septième étage, boulevard Garibaldi, où il lui avait proposé ce rendez-vous de toute urgence.

— C'est comme ça que j'ai appris qu'une femme avait effectivement été tuée dans un immeuble du square du Croisic.

Boris réfléchissait. Le coup de fil de Stilmeyer avait eu lieu une

heure plus tôt. Sur la proposition du journaliste, il s'était précipité chez lui pour y prendre connaissance du message enregistré sur son répondeur. Ce qui était sûr, c'est que la nommée Xavière Lucchini ne délirait pas le moins du monde en ce qui concernait l'affaire du square du Croisic.

Elle ne devait pas délirer davantage, hélas, quand elle parlait du meurtre d'un couple dans un squat de Brie-Comte-Robert, mais Boris n'avait pas encore eu le temps de vérifier.

Si tout cela n'était pas bidon, ça voulait dire qu'elle avait vu de ses propres yeux le tueur de Sabine Kermakian. Et qu'elle l'avait pris en filature à travers Paris, puis sur l'autoroute Ail, en direction de la Bretagne. Jusque dans le Morbihan, et même aux abords de Carnac, semblait-il, puisque c'était par là que le type se rendait.

Malheureusement, le message de Xavière s'interrompait net au milieu d'une phrase, au moment où elle allait donner de plus amples précisions, et elle n'avait jamais rappelé. Comme si elle en avait été empêchée d'une manière ou d'une autre.

Tout ce qu'on savait donc, si on décidait de suivre la « piste Xavière », c'est que les traces du tueur se perdaient quelque part dans le Morbihan, du côté de Carnac.

Boris réfléchit.

— Ce qui m'étonne, dit-il enfin, c'est que cette jeune femme vous ait appelé, vous, qu'elle n'avait pas vu depuis trois ans, plutôt que d'entrer directement en contact avec la police.

Théo Stilmeyer planta ses coudes dans la table à tréteaux qui lui servait de bureau et où s'étalait un énorme ordinateur.

— Je vais sans doute vous choquer, dit-il en regardant Boris dans les yeux, mais Xavière est comme moi, même si nous n'appartenons pas à la même génération. À tort ou à raison, elle déteste les policiers comme je les détestais à son âge, quand je militais dans des mouvements révolutionnaires et que je les considérais comme des « alliés objectifs du grand capital ». Sauf que moi je les appelle des flics et qu'elle, elle les appelle des keufs. Mais c'est à peu près la seule différence, en fin de compte...

Il haussa les sourcils.

— Qu'elle m'ait appelé plutôt que vous ou vos collègues, c'est donc logique, connaissant ses préventions. Outre que nous avons été très liés dans le passé, il se trouve que je suis journaliste : elle a donc préféré s'adresser à moi. Elle s'imaginait bien que je chercherais à vérifier ses informations ; et que je ferais le nécessaire si besoin était.

Il se gardait bien de dire qu'il n'aurait jamais appelé la police s'il n'était pas tombé sur un article concernant le meurtre du square du

Croisic.

Boris alluma une Gitane blonde.

— Vous n'avez aucune idée de l'endroit où elle peut être actuellement ?

Stilmeyer secoua la tête.

— Pas la moindre. Comme je vous l'ai dit, nous avons rompu il y a trois ans. Depuis, je n'ai jamais eu de nouvelles d'elle. Jusqu'à ce message sur mon répondeur.

— Nous allons essayer de la retrouver, murmura Boris.

Le regard du reporter se brouilla.

— J'espère qu'il ne lui est rien arrivé, murmura-t-il. J'étais très amoureux d'elle... Même si j'ai dû la quitter, vous comprenez, j'avais une femme et des enfants...

Sa voix devint un peu plus rauque.

— Entre nous d'ailleurs, je peux bien vous l'avouer, au fond je n'ai jamais cessé de l'aimer... Simplement j'ai réussi à enterrer cette part de ma vie au plus profond de moi-même.

*

* *

Tout au bout de la route du Calvaire, au lieu-dit Ponguerneau, dans l'ancien centre de thalassothérapie transformé en club sadomasochiste, la nuit était tombée depuis longtemps et l'interrogatoire de Bruno Fusten par le maréchal des logis-chef Kalpérine s'achevait.

À vrai dire, c'était son second interrogatoire. Entretemps, Kalpérine avait entendu trois autres comédiens, précisément ceux qui étaient absents de rétablissement durant une partie de la journée parce que c'était leur après-midi de congé.

Il avait ainsi questionné le gros François Terrier, qui portait des cheveux longs noués en catogan ; puis Raphaël Mazamet, un grand maigre lui, qui s'exprimait posément, d'une façon presque pointilleuse, et qui tenait à faire étalage de sa culture en émaillant ses réponses de citations puisées chez les meilleurs auteurs ; et enfin Guillaume Pèlerin, qui n'était ni gros ni maigre, et dont le seul signe distinctif étaient ses dents de devant très écartées, comme des dents de lapin.

Outre leurs emplois du temps aux alentours du meurtre, il leur avait posé aussi quelques questions sur leurs antécédents, leurs carrières respectives, les études qu'ils avaient faites, etc. Histoire de se

faire une idée un peu plus précise du genre d'individus à qui il avait à faire.

Puis il avait demandé à réentendre Fusten pour recouper avec lui quelques points de détail concernant la découverte du corps.

Ce nouvel entretien s'achevait.

— Si j'étais à votre place, conclut le jeune comédien d'une voix fataliste, je n'hésiterais pas. C'est moi que je ferais mettre en garde à vue. J'accumule toutes les présomptions du coupable idéal : non seulement c'est moi qui ai découvert le corps de Lili, mais par-dessus le marché je n'ai pas cessé de vous dire à quel point elle m'avait tout de suite semblé bandante, oui, c'est le mot, extrêmement bandante. Et je ne vous ai même pas caché mon intention de la mettre dans mon lit le plus tôt possible.

Il parlait précipitamment. Des heures après la découverte du cadavre de Liliane, il était encore sous le choc. Visage couleur de cendre, mains tremblantes, on aurait dit que c'était par désespoir qu'il cherchait à s'accuser. Parce qu'il se sentait coupable de ne pas être parvenu à empêcher le meurtre de cette fille qu'il avait follement désirée.

— Si j'étais à votre place, répéta Fusten, je me trouverais toutes les raisons de l'avoir tuée. Pourquoi ne pas avoir imaginé qu'elle m'a résisté, et que, dans un transport aveugle, je l'ai assassinée ?

Le maréchal des logis-chef Kalpérine soupira.

— Je ne suis pas payé pour imaginer, murmura-t-il. Et je ne crois franchement pas, quitte à vous décevoir, que ce soit vous le coupable. Néanmoins...

Il renifla.

— Néanmoins, si cela peut vous faire plaisir, vous êtes sur ma liste de suspects. En même temps qu'au moins trois de vos camarades.

— Lesquels ? interrogea vivement Fusten.

— Ch' peux bien vous le dire ; je vais le leur signifier à eux aussi.

Il consulta sa liste.

— Il s'agit de François Terrier, Raphaël Mazamet et Guillaume Pèlerin.

— Mais... ! Pourquoi eux ?

— Tout simplement parce qu'ils n'ont pas – de même que vous – de véritable alibi pour le moment du meurtre. À la différence de vos autres collègues ; et bien sûr de la plupart des pensionnaires, qui se trouvaient à ce moment-là enfermés dans une cage, menottés à un radiateur, crucifiés, flagellés, ligotés ou encore suspendus à une poutre au bout d'une corde...

Bruno Fusten haussa les épaules.

— Écoutez, dit-il, vous pouvez déjà rayer François Terrier. Je ne suis pas ici depuis longtemps, mais j'ai eu l'occasion de parler deux ou trois fois avec lui, et je suis sûr, pour le coup, qu'il est innocent.

— Pourquoi ?

— Parce que je mettrais ma main au feu qu'il est homosexuel. Vous voyez un homosexuel violer et tuer la belle Lili ?

À son tour, le gendarme au bord de la retraite haussa les épaules.

— Je ne sais pas. Il est peut-être bisexuel ?

— Peut-être bien après tout.

Il y eut un silence. Pendant ce temps-là, les yeux du jeune comédien s'embaient de larmes.

— Lili était belle comme le jour, dit-il enfin d'une voix étranglée. Dès que je l'ai vue, je me suis promis de la baiser... Oui, de la baiser... De la baiser jusqu'à en crever. Et maintenant c'est elle... C'est elle qui est morte...

Il fondit en sanglots.

CHAPITRE XV



Le mois de mai en France, comme chacun sait, est un mois plus ébréché de longs week-ends qu'un gruyère n'est percé de trous. Ou, si on préfère une autre comparaison, le mois de mai, en France, est un long fleuve plus ou moins tranquille qu'enjambent d'innombrables ponts.

Les choses se compliquent encore lorsque « certaines catégories » de travailleurs décident, pour augmenter la pression sur leurs « partenaires sociaux » comme disent les médias, de profiter de l'un ou l'autre de ces ponts pour se mettre en grève.

C'est précisément ce qui venait d'arriver à l'occasion du pont de l'Ascension, qui tombait un jeudi. Dès mercredi, autobus, métros et trains s'étaient mis en grève comme un seul homme. Exceptionnellement, Boris Corentin, la veille au soir, prévoyant que les taxis eux-mêmes seraient pris d'assaut, avait donc gardé, en rentrant chez lui, la Peugeot 406 noire prise dans le parc de la PJ.

À peine rentré chez lui, rue de Turbigo, il avait reçu un coup de fil. C'était Edwige, sa belle et volcanique voisine du second étage qui demandait si elle pouvait monter le voir. Son professeur de mari était lui aussi « victime » de la grève : bloqué pour la nuit à Poitiers, il ne rentrerait que si les trains consentaient de nouveau à rouler.

La grève ne faisait pas que des malheureux.

Résultat, sous le clair soleil de cette matinée de mai, Boris venait de grimper dans sa Peugeot 406 noire avec l'impression qu'il avait passé la nuit dans un concasseur. Un très joli et très doux concasseur fait de rondeurs tièdes et de chairs élastiques, mais un concasseur tout de même. Edwige s'était montrée, une fois de plus, insatiable, et c'est tout juste s'ils avaient dormi deux heures. Encore l'avait-elle réveillé, vers sept heures et demie, en l'engloutissant voracement jusqu'au fond de sa bouche.

Boris venait de décoller du trottoir de la rue de Turbigo et il allumait sa première Gitane blonde de la journée. Machinalement, il chercha la radio de bord et la mit en marche. Il faisait à nouveau un temps magnifique, presque estival, avec un ciel d'un bleu quasi méditerranéen.

Ce qui était beaucoup moins sympathique, c'était l'embouteillage qui l'attendait au premier carrefour. Conséquence de la grève des transports, tous les Franciliens avaient sauté dans leur bagnole pour venir s'emmêler au cœur de Paris. Boris soupira. Essayant de prendre son mal en patience.

Les feux tricolores avaient beau passer du rouge au vert, les carrefours restaient désespérément bloqués. La radio, dans l'habitacle de la Peugeot, moulinait sa musique douce, ses informations et ses pubs.

Brusquement, les phalanges de Boris blanchirent, crispées autour de son volant.

On venait d'évoquer un crime commis l'avant-veille en Bretagne. Dans le Morbihan.

À Carnac.

Il monta le son. Oubliant l'embouteillage, les coups de klaxons, les engueulades de bagnole à bagnole.

À la radio, on parlait déjà d'autre chose. Boris, fébrilement, chercha une autre station. Ah, France-info. Il grimpa encore le son. Avec, au bout des doigts, le genre de fourmillement annonciateur de grands événements.

Quelques instants plus tard, il sut qu'il ne s'était pas trompé. Une jeune femme, Liliane Berthillon, avait été tuée, plus exactement violée et étranglée, dans un ancien centre de thalassothérapie reconverti en club de loisirs pour milliardaires aux goûts très spéciaux.

Le nom du club : *Le Parc du Grand-Calvaire*.

Boris fulmina. Il fallait pourtant qu'il continue à prendre son mal en patience. Il n'avait qu'une Peugeot, pas un bulldozer capable de se frayer un chemin dans l'enchevêtrement des files de voitures.

N'empêche qu'il avait une drôle d'impression. Celle d'un puzzle en train de s'organiser.

L'homme encore sans visage et sans nom qui avait fait l'amour à Sabine Kermakian, square du Croisic, puis l'avait étranglée, avait ensuite quitté Paris par l'autoroute Ail, l'Océane, qui conduit jusqu'à la Bretagne. Et son ultime destination se situait aux environs de Carnac – du moins si l'on en croyait Xavière Lucchini.

Xavière Lucchini dont entre parenthèses, et malgré les recherches de Brichot et de Corentin, on était toujours sans nouvelles.

Xavière avait également précisé qu'à Paris, avant le meurtre de Sabine, il avait passé quelques heures rue Saint-Paul, aux *Petites Curieuses*, le restaurant qui appartenait à Judith et Lionel Mignard, et qu'il en était ressorti en compagnie de Sabine. Qu'il devait tuer dans la nuit suivante.

Or, Judith et Lionel Mignard, outre *Les Petites Curieuses*, étaient aussi propriétaires d'un club sadomasos en Bretagne, près de Carnac.

Un club baptisé *Le Parc du Grand-Calvaire*. Les pièces du puzzle, peu à peu, s'adaptaient les unes aux autres.

Seul le tueur demeurerait sans nom et sans visage.

Boris décrocha le téléphone de bord, et, dès qu'il eut l'EMPJ, demanda à ce qu'on lui passe le bureau des Affaires Recommandées de la Brigade Mondaine.

Il pensait tomber sur Aimé Brichot, mais ce fut Tardet qui décrocha.

— Boris, jeta Tardet, mais qu'est-ce que tu fous ? Mémé a essayé de te joindre partout.

— Où est-il ?

— Dans le bureau de Charlie Badolini. Il t'y attend. Tu es au courant pour Carnac ?

— Je viens d'entendre la radio.

— Il y a du nouveau aussi du côté de Brie-Comte-Robert. Tu te souviens, le squat dont parlait Xavière Lucchini dans son message, eh bien effectivement deux de ses occupants ont été tués, il y a une dizaine de jours. Étranglés. Il s'agit de Jérémie Mosca et d'une certaine Laurence Sabatier. Tous les deux RMistes, ce qui explique que leur mort n'ait pas vraiment fait un tabac dans les médias...

Boris mordait nerveusement le filtre de sa Gitane blonde.

— J'arrive, lâcha-t-il avant de raccrocher.

Au carrefour, une nouvelle fois, le feu passait au rouge puis au vert, mais la situation continuait à ne pas s'améliorer le moins du monde. Boris, en désespoir de cause, mit son gyrophare sur le toit de

la Peugeot, et commença à actionner sa sirène.

Aux grands maux, les grands remèdes.

Le commissaire divisionnaire Charlie Badolini revint de son cabinet de toilettes privé avec une nouvelle cartouche de ses chères cigarettes ultra-nicotinisées et quasiment introuvables sur le territoire français, à l'exception de la Corse où elles sont fabriquées par la Manufacture des Tabacs de l'Île de Beauté.

— Messieurs, attaqua-t-il de sa voix perpétuellement enrouée, je crois que ce n'est pas la peine de perdre davantage de temps ensemble. Les événements s'accélérent, vous partez tout de suite pour la Bretagne. J'ai prévenu nos collègues de Nantes et de Quimper qui sont déjà sur place, ainsi bien sûr que la gendarmerie de Carnac.

Il regarda sa montre.

— En voiture, si vous roulez bien, vous pouvez être là-bas avant la tombée du jour.

Il esquissa un sourire.

— Je crois que votre arrivée va faire au moins un heureux.

— Qui ? interrogea Brichot qui se désespérait intérieurement de ce départ précipité parce qu'il n'avait rien sur lui, ni trousse de toilette, ni vêtements de rechange.

Charlie Badolini consulta ses notes.

— Le maréchal des logis-chef Kalpérine, de la gendarmerie de Carnac. C'est lui qui est en charge de l'affaire et j'ai l'impression qu'il s'arrache les cheveux.

Il releva les sourcils et regarda ses deux inspecteurs préférés.

— Vous croyez qu'on a à faire à un tueur en série ?

Boris esquissa une moue dubitative.

— C'est vrai, dit-il, que Sabine a été étranglée, comme l'a été aussi cette jeune femme, cette Liliane je ne sais plus comment, à Carnac. Mais de là à parler de *serial killer*, comme aux États-Unis, il y a de la marge, non ? Là-bas, il y a des types qui purgent des peines surréalistes de deux cent cinquante ou trois cents ans de prison pour cinquante, soixante, soixante-dix meurtres plus abominables, plus barbares les uns que les autres. Nous n'en sommes pas encore tout à fait là en France...

— Heureusement, fit remarquer Badolini, parce qu'ici il n'existe pas comme là-bas de cellule spécialisée dans le *profiling*. On est obligés de tout faire par nous-mêmes. À l'ancienne...

CHAPITRE XVI



Boris Corentin se redressa.

— On dirait qu'il a voulu se disculper à ses propres yeux, murmura-t-il.

Brichot et lui ne parvenaient pas à détacher leurs yeux de cette grande inscription un peu tremblée, en grosses lettres maladroites, laissée sur le sol, de toute évidence par le tueur de Liliane, à quelques centimètres de son cadavre, dans le local du deuxième étage où il l'avait tuée :

« ce n'est pas de ma faute »...

Le maréchal des logis-chef Kalpérine les regardait observer l'inscription. Boris et Aimé étaient arrivés une demi-heure plus tôt, après quatre cent quatre-vingts kilomètres d'autoroute sans histoire. Le temps de se mettre au courant des premiers éléments de l'enquête, de parcourir les interrogatoires des occupants du centre, de discuter quelques instants avec Antonia Frazer, la gérante, puis de s'entretenir avec Kalpérine, la nuit était complètement tombée. Une nuit exceptionnellement douce brusquement, presque une nuit de plein été.

Boris remua des épaules sous son blouson.

— Si vous n'y voyez pas d'inconvénient, il va falloir que nous réinterroguions, pour commencer, les quatre types que vous avez vous-

même sélectionnés comme suspects principaux, dit-il au maréchal des logis-chef.

Un sourire éclaira le visage fatigué de celui-ci. Il n'y voyait pas le moindre inconvénient, bien au contraire. Il avait accueilli à bras ouverts les deux policiers parisiens. Boris et Aimé avaient rarement l'habitude d'être si bien reçus quand ils venaient piétiner les plates-bandes de la gendarmerie ou de la police locales.

— De toute façon, fit Kalpérine, tous les autres aussi sont suspects. Les pensionnaires aussi bien que le personnel. Je ne parle pas des femmes, évidemment. Mais même les deux transsexuels qui sont également employés ici pourraient à la rigueur avoir fait le coup. D'autant que je me suis renseigné : leur « métamorphose » n'est pas achevée. Côté virilité, ils ont encore tout ce qu'il faut pour s'intéresser aux femmes, si vous voyez ce que je veux dire...

Boris et Aimé voyaient.

— Franchement, souffla Kalpérine, ici c'est le pays des dingues. Je ne suis pas mécontent que vous soyez arrivés. Tous ces détraqués étaient en train de me rendre chèvre...

Des dingues... Des détraqués... Trop visiblement dingues ou détraqués, songea Boris, pour être coupables. À dix contre un, le tueur était probablement, au contraire, d'une normalité à toute épreuve, du moins en apparence. Kalpérine avait raison : c'était parmi le personnel qu'il fallait commencer à chercher. Parce qu'il était composé de gens qui ne faisaient qu'occasionnellement ce genre de « prestations », des gens qui auraient pu tout aussi bien faire autre chose.

Il regarda de nouveau l'inscription où le tueur affirmait qu'il n'était pour rien dans la mort de Liliane.

— Un dingue, murmura-t-il. Mais un dingue qui a peur, et peut-être, pour commencer, de lui-même...

Il regarda le local dépouillé où Liliane avait été violée puis tuée. La folie s'était déchaînée entre ces quatre murs. Puis le fou avait cherché à conjurer ce qu'il venait de faire. En clamant son irresponsabilité. Curieusement, Boris ne doutait pas de sa sincérité à cet instant. Ce n'était pas une brute, ni une bête, sauf quand il tuait. C'était même probablement quelqu'un d'assez raffiné dans les moments où il parvenait à contrôler la part dévastatrice de lui-même. Où était-il à cet instant ? Boris frissonna. Il n'aurait su dire pourquoi, mais il était à peu près sûr que le tueur n'avait pas quitté le club, qu'il était toujours là, menant une existence apparemment normale.

Il s'ébroua.

— Si vous voulez bien, Aimé Brichot et moi-même nous allons commencer par celui qui a découvert le corps. Bruno Fusten, c'est bien

ça ?

— C'est ça.

— Ensuite, il y a François Terrier, puis Guillaume...

— Guillaume Pèlerin. Et aussi Raphaël Mazamet.

— Très bien. Je voudrais aussi que vous organisiez une dictée collective.

— Une dictée collective ?

Le maréchal des logis-chef Kalpérine ouvrait de grands yeux.

— Une dictée à laquelle participeront toutes les personnes qui sont actuellement ici, je dis bien toutes, même les femmes. Je vous rassure tout de suite, ça ne servira à rien. Mais ça aura peut-être la vertu de déstabiliser l'auteur du crime. Un coup de bluff, en somme. On ne perd rien à essayer.

— Et qu'est-ce qu'ils devront écrire ? interrogea Kalpérine.

Boris sourit.

— « ce n'est pas de ma faute », bien sûr. En lettres capitales.

Tenir... Faire semblant... Avoir l'air comme tout le monde... Essayer de plaisanter... Rire aux bons mots des autres...

Jamais il n'aurait pu croire que c'était un boulot aussi épuisant, d'essayer de conserver à tout prix un masque de normalité.

Comme hier matin, lorsqu'on l'avait appelé, au standard du club, et qu'on lui avait annoncé que sa femme voulait lui parler.

Sa femme ? Il avait failli stupidement craquer. Quelle femme ? Un instant, il avait paniqué. Et puis, il s'était souvenu que celui dont il portait le nom était effectivement marié. Son épouse s'inquiétait de ne pas avoir de ses nouvelles. Bravement, il avait pris la communication, et, l'un dans l'autre, il ne s'en était pas trop mal tiré. Il était resté dans le vague. Quant au changement de sa voix, il avait expliqué que c'était dû à une bronchite sans gravité. Enfin tout allait bien, il avait amoureusement embrassé sa correspondante et celle-ci avait l'air contente lorsqu'ils avaient raccroché.

Il leva son verre de whisky et l'entrechoqua aux verres des autres.

— Aux deux flics parisiens qui vont élucider cette horrible affaire, venait de lancer François Terrier en levant son propre verre de bière.

Guillaume Pèlerin avait alors esquissé un sourire qui dégageait ses dents de lapin.

— Tu crois qu'ils vont mettre la main sur le coupable ? avait-il demandé.

Il avait l'air sceptique.

La conversation se perdit dans le brouhaha.

Ils étaient une dizaine, installés à une grande table, sous les poutres enfumées d'une crêperie du centre de Carnac, à deux pas de l'église. Quelques femmes – dont la brune et ravissante Marlyne Onatrella, la jeune attachée de presse du *Grand-Calvaire* –, un des deux transsexuels, et la plupart des animateurs du club. Dont François Terrier, Raphaël Mazamet, Guillaume Pèlerin et Bruno Fusten, c'est-à-dire les quatre suspects principaux qu'avait désignés le maréchal des logis-chef Kalpérine dès le début de l'enquête ; et que venaient de réinterroger longuement les deux policiers débarqués de Paris.

Puis ceux-ci, à la demande générale, les avaient autorisés à quitter le club pour aller manger des crêpes à Carnac.

— Dire que le criminel est peut-être parmi nous ! fit remarquer Guillaume.

Il se pencha vers Marlyne, assise près de lui et entoura sa taille.

— À ton avis, c'est qui ?

Il y eut un silence lourd. Le regard de Marlyne effleura l'un après l'autre les quatre suspects. Est-ce que c'était le gros Terrier, avec son ventre de buveur de bière, sa queue de cheval et son penchant plus ou moins avéré pour les hommes ? Ou le beau Fusten qui était tout le contraire et qui avait la réputation de mettre la main sous toutes les jupes qui passaient à sa portée ? Ou Raphaël Mazamet, maigre et si peu loquace, mais si séduisant aussi, et qu'elle avait essayé en vain de « débaucher », l'autre nuit, sur la plage ? Ou encore Guillaume Pèlerin avec ses dents de lapin qui lui donnaient l'air d'un adolescent attardé et légèrement idiot alors qu'il avait trente-neuf ans et qu'il avait oublié d'être bête ?

Elle plongeait dans son verre.

— Je ne sais pas, murmura-t-elle.

Et elle ajouta :

— Je ne voudrais pas être à la place de ces policiers.

Le brouhaha redevint général. Tout le monde s'était mis à discuter des capacités de ces deux flics, et aussi du lien qu'ils faisaient – disait-on – entre le meurtre de Liliane et un autre crime commis quelques jours plus tôt à Paris. Seul celui qui ne s'appelait plus Luc Garbarini depuis son arrivée en Bretagne ne prenait pas part à la conversation. « Je ne voudrais pas être à la place de ces policiers... » La phrase prononcée par Marlyne résonnait encore dans sa tête. Mais il ne lui donnait pas du tout le sens que la jeune femme lui avait donné. Pour la bonne raison qu'il savait, lui, que ces prétendus policiers n'étaient pas des policiers.

Il les avait démasqués dès qu'il les avait vus.

C'étaient des envoyés du docteur Turing.

Il l'avait compris à la façon dont ils lui posaient des questions, lorsqu'ils l'avaient interrogé. La même fausse gentillesse. La même douceur apparente. La même façon insidieuse aussi d'insister, de revenir sur des détails insignifiants en apparence dans l'espoir de le coincer.

Il avait commis une petite faute, d'ailleurs, durant cet interrogatoire. Ces deux types l'énervaient, et il les avait pris d'un peu trop haut. À un moment, il leur avait laissé entendre qu'il n'était pas n'importe qui, que son père était un homme d'influence et que si lui-même faisait ce boulot de comédien c'était parce qu'il avait le goût de l'indépendance.

— Je pourrais tout aussi bien vivre de mes renies...

Voilà ce qu'il leur avait balancé avec un petit sourire satisfait. Je pourrais tout aussi bien vivre de mes rentes... C'était une erreur de se vanter ainsi, il le savait, mais ça avait été plus fort que lui, ils l'agaçaient et il avait tenu à le leur faire savoir. Simple petit rappel. De façon à maintenir les distances. Et à leur faire comprendre qu'eux et lui n'étaient pas du même monde.

De toute façon, il savait bien qu'ils n'étaient pas flics.

Il les avait identifiés : c'étaient des complices du docteur Turing, et ils n'étaient pas venus de Paris mais de Perpignan.

Ils avaient essayé de le piéger aussi avec cette dictée idiote, où il avait fallu recopier vingt fois la même phrase en grosses capitales. « ce n'est pas de ma faute ». Là aussi, à un moment, il avait perdu le contrôle de lui-même. Il s'était insurgé, il avait protesté à voix haute, il avait même crié qu'on ne disait pas : « ce n'est pas de ma faute », mais : « ce n'est pas ma faute », qu'il s'agissait d'une formulation incorrecte, populaire et pour tout dire inadéquate.

— Grammaticalement, avait-il indiqué en prenant son ton le plus pédant, le *de* n'a aucune valeur.

Les autres l'avaient regardé en rigolant, comme si son intervention était complètement saugrenue. Même les flics rigolaient. Enfin, les faux flics. Tant et si bien que lui-même avait fini par se détendre et par dire qu'après tout ce n'était pas son boulot de donner des cours de grammaire.

Puis les faux flics avaient annoncé qu'ils allaient communiquer les copies à un graphologue. Mais lui-même ne se faisait aucune illusion : ils savaient déjà qui il était. Ou ils avaient des soupçons. Surtout le grand flic brun – le prétendu flic brun –, qui ressemblait tellement, si on le regardait bien, au docteur Turing...

Au point qu'on pouvait même se demander si ce n'était pas le

docteur Turing en personne.

Encore une hypothèse à étudier. Et si elle se révélait exacte, alors il faudrait vraiment employer les grands moyens.

L'ennui, c'était qu'il se souvenait de moins en moins de la véritable physionomie du docteur Turing. Depuis qu'il n'était plus Luc Garbarini, ses souvenirs de l'époque de Perpignan s'estompaient peu à peu. Il ne lui en restait qu'une grande fureur et une grande épouvante.

Il ne retomberait jamais entre les griffes du docteur Turing.

À table, dans la crêperie, la conversation s'éternisait. À la cinquième bière, Guillaume Pèlerin ne se contenait plus. Ce qui le branchait, lui, c'étaient les histoires cochonnes. Et les plus dégueulasses étaient les meilleures. Il en raconta quelques-unes. Il y en avait une particulièrement sale sur la « différence qu'il y a entre un frigidaire et une femme ». Et puis une autre encore sur la « différence entre une fille très gentille et une fille super-gentille ». Il paraissait inépuisable. À la fin, il en balança encore une bonne :

— Quel est le sport préféré des femmes ?

— On n'en sait rien ! hurlèrent les autres en chœur.

— Le ski nautique, rétorqua Guillaume.

— Pourquoi ? firent les autres à l'unisson.

— Parce qu'elles ont les jambes écartées, qu'elles sont toutes mouillées et qu'elles se font tirer par une vedette !

Dix minutes plus tard, quelqu'un demanda l'addition, et Bruno Fusten proposa que l'on change de crèmerie. Il avait envie d'aller en discothèque. Il en avait repéré deux qui ne lui paraissaient pas trop glauques. *Le Stirwen*, aux environs de Carnac, et *Les Chandelles* près de la grande plage, face aux Salines du *Novotel*. Il devait y avoir là-bas des filles à draguer et il était d'avis que ça leur changerait les idées.

Personne n'était contre, mais ce fut Raphaël Mazamet qui mit tout le monde d'accord. Il ne voulait pas jouer les rabat-joie, mais il leur rappela qu'ils n'avaient, comme Cendrillon, que la permission de minuit. Il était déjà minuit et quart. S'ils rentraient à deux ou trois heures du matin, ça ferait très mauvaise impression.

Après tout, quelqu'un avait été tué, et ce ne serait peut-être pas très décent de faire ainsi la fête.

Les autres se rangèrent finalement à son avis. L'instant d'après, ils s'entassaient dans les trois voitures qui les avaient amenés, et en route pour le pays où les bourreaux sont rois !

Ils y arrivèrent à minuit trente-cinq. Tout le monde dormait au club. En silence, ils se glissèrent dans le hall, puis dans les escaliers.

Lorsqu'ils furent dans leurs chambres respectives, la plupart

d'entre eux verrouillèrent soigneusement leur porte avant de se mettre au lit.

On n'est jamais trop prudent...

CHAPITRE XVII



Boris Corentin ne dormait pas.

Tout autour de lui, le bâtiment central du club était silencieux. Après mille hésitations, et parce qu'il avait assuré que ça ne lui faisait rien, on lui avait donné la chambre qu'avait occupée Liliane Berthillon, une petite pièce agréable au troisième étage, sobre, équipée de tout le confort et tendue de papier à fleurs.

Allongé sur son lit, télécommande en main, il regardait les informations de LCI. Vers la fin, on y évoqua quelques faits divers. On y reparla du meurtre de Carnac. Puis on revint sur l'évasion du « monstre de Perpignan », un certain Luc Garbarini dont Corentin n'avait jamais entendu parler. Cela faisait près de trois semaines, disait le commentaire, qu'il s'était évadé de l'asile psychiatrique où il était interné à vie, et on n'avait toujours pas réussi à le retrouver. Une photo de lui s'encadra dans l'écran. Elle était plutôt floue, en noir et blanc, et elle datait de bien avant son arrestation. Puis ce fut une photo de celui qui dirigeait l'institution psychiatrique d'où le « monstre de Perpignan » s'était évadé. Un certain docteur Turing, un grand type brun de stature athlétique qui posait complaisamment devant une sorte de manoir, une grande bâtisse de style vaguement gothique avec des clochetons et des tours pointues.

Boris coupa le son parce que le téléphone s'était mis à couiner.

Il décrocha et reconnut immédiatement la voix d'Antonia Frazer, la gérante du centre.

— Je ne vous réveille pas ? demanda-t-elle. Je ne vous dérange pas ? Je voulais simplement m'assurer que vous n'aviez besoin de rien.

La réponse jaillit presque automatiquement.

— Si.

— De quoi ?

— De vous.

Une seconde de silence. Puis :

— J'arrive, fit Antonia, la voix soudain rauque.

Il ne pouvait pas tenir en place. Il ne pouvait pas dormir, c'était impossible. Il fallait qu'il sorte, qu'il respire et qu'il réfléchisse.

De toute façon, il lui était impossible de fermer l'œil sous le même toit que le docteur Turing.

Parce qu'il en était sûr, maintenant, ce grand type brun c'était le docteur Turing camouflé en flic. Turing qui avait retrouvé sa trace, qui allait le capturer et le ramener à Perpignan.

Et il allait se retrouver dans sa cellule, environné d'infirmiers, en proie aux mille et une perversions de cette bande de salopards !

Il s'était rhabillé. Puis, sans bruit, dans le noir, il descendit les escaliers en prenant bien soin de ne réveiller personne. Il renonça même à ouvrir la porte du hall. C'est par la fenêtre de la cuisine qu'il se glissa au-dehors.

La nuit était douce, étincelante d'étoiles et la lande embaumait. Il se mit à marcher d'un pas vif. Sa liberté l'enivrait. Bientôt, il se mit à courir sur la route. Il était libre ! Libre ! Loin du docteur Turing ! Il lui avait échappé ! Il galopa ainsi pendant quelques instants. Sans bien s'en rendre compte, il reprenait la route parcourue avec Marlyne, quelques jours plus tôt, et qui conduisait à la plage. Mais il n'y pensait pas. Il ne pensait qu'au docteur Turing qui était là-bas, en train de dormir, et qu'il allait falloir qu'il tue lui aussi ; sa liberté était à ce prix.

Il était si absorbé dans son projet qu'il ne jeta même pas un coup d'œil au vieux manoir à clochetons dont la vue l'avait mis hors de lui, l'autre jour, quand il se promenait avec Marlyne.

Il en sentit bien la présence maléfique, sur la lande, là-bas, mais il parvint à ne pas tourner la tête dans sa direction. Ce manoir, c'était encore une provocation, encore un coup de Turing pour le faire craquer. Il ne fallait pas qu'il tombe dans les pièges de l'infâme psychiatre.

Bientôt, il repéra, sur sa droite, le grondement de l'océan. Il

accéléra encore l'allure. La nuit était claire. On voyait la plage immense dont le sable semblait presque phosphorescent. Il prit un petit chemin qui serpentait entre les fougères. Le grondement de la mer était de plus en plus violent. Enfin il se retrouva sur la plage. Et s'arrêta net.

Il y avait deux silhouettes, là-bas.

Un homme et une femme.

Tout en tripotant sa cordelette de prédilection, au fond de la poche droite de son pantalon, il se dirigea vers eux.

Soulevé sur les coudes, ruisselant de sueur au milieu des draps torturés du lit, Boris reprenait haleine entre deux rounds en fumant une Gitane blonde.

— Quel pied, lâcha sobrement Antonia, qu'est-ce que c'est bon de se faire enculer en toute simplicité par un homme !

Dans les grandes occasions, il fallait bien le reconnaître, elle s'exprimait comme un charretier. Allongée sur le ventre, magnifique dans sa nudité triomphante, crinière noire répandue sur la moitié du lit, elle étalait sans la moindre pudeur sa silhouette de déesse de la Fécondité.

— Je croyais que tu aimais ce que tu faisais, murmura Boris.

Elle hocha la tête.

— Au début, je dois dire que ça m'amuse tous ces types gavés de pouvoir et d'argent qui adorent se faire fouetter, injurier, piétiner, humilier. Mais maintenant...

Elle sourit dans l'ombre. La chambre était plongée dans l'obscurité. Les seules lueurs provenaient du poste de télé, dans le fond de la pièce, toujours branché sur LCI, mais son coupé.

— Mais maintenant il y a des moments où j'en ai vraiment marre. Et où je donnerais n'importe quoi pour une...

Elle l'attrapa par l'endroit où il était un homme et le sentit gonfler rapidement entre ses doigts.

— Pour une queue, une vraie, reprit-elle crûment. Et surtout pour un type qui m'empale sans faire d'histoires, dans les règles de l'art, comme si j'étais une femme ordinaire, normale en somme.

— Je te prenais pour une dominatrice, sourit Boris.

Elle se renversa sur le dos, un peu soulevée sur les coudes.

— Eh bien tu vois, sourit-elle, je suis une dominatrice qui crevais d'envie de se faire dominer par toi.

Derrière Boris, elle voyait l'écran de télé où passaient en boucle, et

en silence, les infos de LCI. On reparlait du « monstre de Perpignan ». De nouveau apparut l'image du docteur Turing, avec les bâtiments de son institution psychiatrique en arrière-plan.

— Tiens, murmura-t-elle, c'est marrant.

— Quoi, marrant ?

Boris, suivant son regard, tordit la nuque vers l'écran.

— On dirait le manoir de la plage, fit Antonia.

— Et qu'est-ce que c'est, le manoir de la plage ?

Elle l'attrapa aux épaules et, se rejetant en arrière, l'entraîna avec lui.

— Plus tard, dit-elle. Maintenant on a mieux à faire.

Elle ouvrit grand les cuisses et, l'attirant à elle, projeta son bassin à sa rencontre. Il la reprit, la pénétrant profondément tandis qu'elle se mettait à trembler comme si la foudre la traversait.

Au même instant, Marlyne Onatrella, elle aussi couchée dans une des chambres du troisième étage, n'arrivait pas à trouver le sommeil. Elle avait beau se tourner et se retourner dans tous les sens, elle ne parvenait décidément pas à s'endormir.

C'était à Raphaël Mazamet, elle, qu'elle pensait. Ce type lui avait plu dès qu'elle l'avait vu. À l'instant où elle l'avait aperçu, avec sa silhouette maigre, son long visage de jeune premier un peu ténébreux, elle avait eu une sorte de coup de foudre. Et elle s'était dit qu'il ne résisterait pas. Pourtant il avait résisté. Même la fellation qu'elle lui avait administrée, l'autre nuit, sur la plage, n'avait pas réussi à le dégeler.

Et ce soir ! Quand ils étaient tous rentrés de Carnac, elle avait eu beau lui proposer une fois de plus de venir la rejoindre dans sa chambre, il avait refusé.

Gentiment, d'ailleurs. Mais, fermement il avait refusé.

Tout. Elle avait tout essayé sans succès. Elle se savait belle, attirante, et jamais ce genre de chose ne lui était arrivé.

Qu'est-ce qu'il avait ? Il était pédé ? Elle était à peu près certaine que non. Alors ? Alors quoi ? Pourquoi il ne lui cédait pas ?

Marlyne avait horreur des échecs. N'y tenant plus, au bout d'un moment, elle jaillit du lit, enfila son kimono de soie noire et quitta sa chambre.

L'instant d'après, elle frappait à la porte de Raphaël Mazamet.

Sans succès là non plus.

Au bout de cinq minutes, elle essaya d'ouvrir. La porte n'était pas

fermée. Elle la poussa.

La chambre de Raphaël Mazamet était vide et son lit n'était même pas défait.

Elle ne pensa pas : « Où est-il ? » Elle se demanda : « Avec qui ? »

Une onde de folle jalousie la parcourut.

Il en préférait une autre.

Indignée, furieuse, mais bien décidée aussi à tirer toute cette affaire au clair, elle revint dans sa chambre et se rhabilla.

Elle aussi elle avait laissé la télé allumée, son coupé. Et elle aussi elle l'avait branchée sur LCI, la chaîne d'infos en continu. Avant de ressortir de sa chambre, elle décida de l'éteindre.

Télécommande en main, elle se bloqua.

Une photo venait d'apparaître sur l'écran. Une photo floue, noir et blanc, mais qu'elle reconnut parfaitement parce que c'était celle de l'homme qui occupait toutes ses pensées à cet instant précis.

— Raphaël, murmura-t-elle.

Elle grimpa le son. On ne parlait pas de Raphaël Mazamet, on évoquait l'évasion d'un certain Luc Garbarini, qu'on appelait le « monstre de Perpignan ». On disait qu'il était ultra-dangereux, qu'il avait déjà étranglé plusieurs femmes, qu'il s'était évadé d'un asile psychiatrique et qu'on n'avait toujours pas remis la main sur lui.

Les doigts de Marlyne se crispèrent autour de la télécommande.

Une autre photo apparut. Celle du psychiatre dirigeant la clinique d'où le « monstre de Perpignan » s'était évadé. Il y avait son nom inscrit au bas de l'écran : docteur Turing. Et, derrière lui, dans le fond de l'image, la masse sombre d'une grande bâtisse de style vaguement néogothique avec des clochetons et des tours pointues.

L'exacte réplique du manoir de la plage.

Ce manoir devant lequel Raphaël Mazamet avait piqué une crise si bizarre, si inexplicable, l'autre nuit, quand ils se promenaient ensemble en direction de la plage.

Marlyne poussa un cri.

La télécommande lui échappa des mains.

Elle se précipita hors de sa chambre.

Aimé Brichot ne dormait pas lui non plus. En pyjama (acheté dans un supermarché de Carnac juste avant leur arrivée au centre), mordillant nerveusement sa moustache, il tournait en rond à travers sa chambre.

Il y avait quelque chose qui clochait, mais quoi ?

Il n'arrivait pas à se souvenir.

Quelque chose qu'il avait remarqué, tout à l'heure, sans le remarquer tout en le remarquant. Et tout en le notant, malgré tout, dans un coin de son inconscient.

Tout à l'heure, mais quand ?

Pendant la dictée infligée à tout le personnel et aux pensionnaires du club ?

Ou avant, durant les interrogatoires des suspects ?

— De toute façon, décida-t-il, je ne trouverai pas le sommeil.

Alors, en pyjama, pieds nus, il sortit de sa chambre bien décidé à en avoir le cœur net.

CHAPITRE XVIII



Charles-Henry de la Barre n'était pas mécontent du tout de l'apparition inopinée, sur la plage, de Raphaël Mazamet ; ou du moins de cet employé du club qu'il ne connaissait, lui, que sous le nom de Raphaël Mazamet.

— Vous tombez bien, souffla-t-il.

Il montra sa femme, accroupie sur la plage.

— Cette salope ne veut pas pisser, dit-il d'une voix qui dénotait une rage mal contenue.

Luc Garbarini, sous son masque de Raphaël Mazamet, avança lentement. Sur leur droite, l'océan grondait, les vagues se fracassaient sur la plage, et leur écume bleuissait aux rayons de la lune.

— C'est une chienne, fit Charles-Henry de la Barre. Corrigez-la comme une chienne.

Charles-Henry de la Barre était marié, et même très marié, depuis une quinzaine d'années, avec une jeune femme prénommée Christiane, plus jeune que lui de dix ans et qu'il chérissait tendrement. Dans le civil, il appartenait à une très ancienne famille aristocratique française, il possédait un château en Haute-Savoie et il dirigeait le plus gros cabinet de chasseurs de têtes d'Europe. Quant à Christiane, sa blonde et frêle épouse, elle était à la tête d'une maison d'édition pour

enfants florissante ; surtout depuis qu'elle avait étendu ses compétences au CDR-Rom et autres jeux électroniques.

Un couple modèle, en somme. Et d'autant plus modèle que leurs fantasmes s'accordaient admirablement. Deux ou trois fois par an, ils vivaient à fond des fantasmes qu'à Paris ou dans leur château de Haute-Savoie ils n'auraient pas pu exprimer. Et, parmi ces fantasmes, il y en avait un particulièrement qui les excitait : celui où elle était une chienne qu'il promenait, le soir, et qui refusait de faire ses besoins. D'où la nécessité d'une correction de la plus grande sévérité.

Le pseudo Raphaël Mazamet s'avavançait dans le sable d'un pas hésitant.

— Venez voir, grogna Charles-Henry de la Barre. Regardez.

La jeune femme était toujours accroupie. Elle était vêtue d'un caraco violet et d'une courte jupe en velours noir. Charles-Henry de la Barre retroussa sa jupe.

— Regardez ! s'écria-t-il sur un ton de franche indignation. Cette chienne a le cul complètement sec. Et tout à l'heure, quand nous serons rentrés, c'est dans notre chambre qu'elle fera ses besoins ! Rien que pour me contrarier !

Il avait pris la main du nouveau venu.

— Touchez. Oui, touchez, n'ayez pas peur !

Il avançait violemment sa main en direction des orifices intimes de son épouse. Bientôt, les doigts de l'animateur du *Grand-Calvaire* entrèrent en contact avec ceux-ci.

Mais Raphaël Mazamet, même s'il n'était plus du tout Luc Garbarini ne se sentait plus vraiment Raphaël Mazamet. C'est-à-dire qu'il n'avait plus envie de jouer avec cette bande d'allumés du club sadomaso. Le contact du ventre de la jeune femme, de son sillon intime puis de l'orifice de ses reins, n'était pas désagréable, loin de là, mais il avait d'autres préoccupations, à cet instant précis, notamment à propos du docteur Turing. Et ces deux abrutis dans leur délire érotique et puéril le dérangeaient.

Comme Charles-Henry de la Barre continuait à pérorer, lui demandant s'il préférerait sodomiser sa femme tout de suite, ou s'il aimait mieux qu'elle lui administre préalablement une fellation, la personnalité composite de Mazamet-Garbarini, soumise depuis plusieurs heures à d'intenses émotions contradictoires, se désagrégea brusquement. Qui étaient ces crétins qui l'interrompaient dans ses cogitations, au moment où il était sur le point de prendre des décisions de la plus haute importance ?

— Foutez-moi la paix, grogna-t-il en essayant de se dégager.

On n'aurait pas insulté davantage le vieil aristocrate si on lui avait donné une paire de baffes. Il se cabra.

— Je vous ordonne de l'enculer, cria-t-il en montrant sa femme. Vous entendez ? C'est un ordre !

Il était cramoisi.

— Vous êtes à mon service, vous devez obéir ! J'ai payé pour ça ! Sinon je vais vous faire virer, vous allez vous retrouver au chômage vite fait, c'est moi, Charles-Henry de la Barre qui vous le dis !

Mazamet-Garbarini se moquait du chômage comme de sa première camisole de force. Mais l'autre criait trop fort, il lui donnait mal à la tête et il fallait en finir. Il lâcha une sorte de grognement étouffé, et se précipita brusquement sur l'homme d'affaires.

Celui-ci n'eut pas le temps de comprendre ce qui lui arrivait. Renversé à terre, il se retrouva tout de suite en train d'asphyxier, avec autour de son cou une corde que deux mains serraient avec une force surhumaine.

Mazamet-Garbarini tirait à s'en faire blanchir les phalanges. Des mouches voltigeaient dans ses prunelles lorsque tout à coup il sentit une douleur intense il la base du cou. C'était la digne épouse du chasseur de têtes qui venait à la rescousse de son mari ! Et qui le mordait au sang ! Il se retourna à demi et l'envoya bouler en arrière d'un violent coup de coude dans le ventre. Elle poussa un petit gémissement plaintif et roula dans le sable, lui laissant juste assez de temps pour en finir avec cet imbécile de Charles-Henry.

Lorsqu'il fut bien certain que celui-ci ne bougeait plus, il récupéra sa corde et revint à la femme, et cette fois c'est à coups de pied qu'il lui défonça le ventre. Puis il la retourna alors qu'elle était inanimée. Il releva sa jupe noire.

Puisqu'elle voulait être sodomisée, elle allait l'être, et pas qu'un peu.

Il se laissa tomber lourdement sur elle.

Derrière lui, très loin, il y avait maintenant deux cadavres sur la plage, un homme et une femme étranglés, mais ce n'était pas à eux qu'il pensait, il avait des préoccupations beaucoup plus sérieuses.

Sur le chemin du retour, en direction du club, il venait de s'arrêter, comme la première fois, devant le manoir pseudo gothique avec ses tourelles et ses clochers pointus.

Et il le considérait d'un œil fixe.

Ce manoir.

Ces tourelles.

Ces clochetons pointus.

Il se mit à grogner sourdement, oscillant sur lui-même comme une bête en cage.

Ce manoir.

Ces tourelles.

Il les avait reconnus.

C'était le domaine maléfique du docteur Turing.

De deux choses l'une : ou bien ce dernier l'avait démolie pierre par pierre pour le reconstruire en Bretagne, ou bien lui-même, Luc Garbarini, alias Raphaël Mazamet, n'avait jamais quitté Perpignan et tout ce qui était arrivé depuis le début de sa cavale n'était qu'un rêve.

Ou un cauchemar.

Ce manoir qu'il avait sous les yeux, là-bas, sur la lande, c'était la clinique où il avait été enfermé.

Il était revenu à son point de départ.

Il se mit en marche en direction de la grande bâtisse. Bien décidé à la détruire et à en finir avec son passé.

Pour renaître ensuite, une fois encore, sous une autre identité.

*

* *

Pour la troisième fois, sang bourdonnant aux oreilles, Boris, sur la demande instantane d'Antonia, se ruait au plus profond de sa croupe cambrée. À quatre pattes, tête entre les bras, elle creusait au maximum les reins, et ouvrait avec une merveilleuse impudeur le sillon de ses fesses au creux desquelles palpitait comme une bouche avide son orifice le plus secret.

— Oui ! rugit-elle. Comme ça ! Vas-y, Boris ! Rends-moi folle !

La tenant par les hanches, Boris s'était englouti dans son étroit canal, et elle poussait des fesses pour qu'il s'empale encore plus profond, tout en mordant à belles dents les oreillers.

— Déchire-moi ! se mit-elle à délirer. Empale-moi ! Encule-moi !

Plusieurs coups frappés à la porte de la chambre, d'abord timidement, puis un peu plus fort, les interrompirent.

Puis ce fut une voix qui s'éleva derrière le battant. Timide, ennuyée de déranger, mais en même temps déterminé et impérieuse.

— Boris, c'est moi, c'est Aimé, il faut que je te parle, c'est urgent...

Raphaël Mazamet n'était pas Raphaël Mazamet.

L'homme qu'elle prenait pour Raphaël Mazamet et qui l'attirait tant était-il en réalité ce « monstre de Perpignan » qui s'était évadé d'un asile psychiatrique et dont on disait qu'il était ultra-dangereux ?

Marlyne Onatrella ne se posait même pas la question. Tout ce qu'elle savait, c'est que le faux Raphaël Mazamet avait des problèmes avec le vieux manoir style gothique de la route de la plage, même si elle ne comprenait pas du tout de quels problèmes il s'agissait, et que ce manoir ressemblait traits pour traits à celui dont on disait que le « monstre de Perpignan » s'était évadé.

C'est pourquoi, sans réfléchir, elle avait pris cette direction, après s'être rendu compte qu'il n'était pas dans sa chambre et qu'elle marchait maintenant comme une automate sur la route qui menait à la plage.

La nuit était claire et tiède. Brusquement, elle perçut une sourde explosion, au loin, sur la lande. Puis, tout aussitôt, une grosse colonne de fumée noire se mit à bouillonner dans le ciel nocturne, juste au-dessus du manoir.

Le fou éclata d'un rire de démon.

— Il ne fallait pas venir, dit-il. Il ne fallait pas venir. Maintenant je ne peux plus rien pour toi.

Il avait le visage noirci de fumée, et des écorchures aux deux bras. Après avoir arraché les volets d'une des fenêtres du manoir, il s'était introduit à l'intérieur, bien décidé à détruire de fond en comble le repaire du docteur Turing.

Avant de s'attaquer à ce dernier et à le liquider lui aussi.

La chance l'avait aidé. Dans la cave, il avait trouvé trois bonbonnes de gaz butane, trois lourdes bonbonnes qu'il avait traînées au rez-de-chaussée. Puis il avait entassé autour d'elles tout ce qui lui paraissait inflammable, à commencer par le petit bois et les bûches disposés dans la cheminée, sans doute par les propriétaires, en prévision du jour prochain où ils débarqueraient et où ils auraient envie de faire une flambée. Ensuite, il avait jeté sur ce bûcher improvisé des rideaux de velours, des chaises et même une table. Puis il avait cherché des allumettes et il en avait trouvé dans un des tiroirs de la cuisine.

Quelques instants après, les premières flammes s'élevaient, de belles flammes bleues qui dansaient gaiement au-dessus du bûcher.

Il avait bondi au-dehors, juste au moment où la première bonbonne de gaz explosait. Toutes les fenêtres du rez-de-chaussée avaient volé en éclats, et le feu, attiré par l'appel d'air, avait commencé à ronfler aussi vers l'extérieur.

Puis une seconde bonbonne avait explosé.

Marlyne était arrivée à ce moment-là.

Le souffle de cette nouvelle explosion l'avait jetée à terre.

Il s'était précipité sur elle.

Quand elle avait retrouvé ses esprits, elle était à plat ventre, sur le sol sablonneux de la lande, et il lui avait attaché les poignets par-derrière avec sa cordelette.

— Je ne peux plus rien, je ne peux plus rien pour toi, murmurait-il.

Et il entrecoupait ces mots de rires saccadés, relevant de temps en temps la tête en direction du manoir qui flambait, maintenant, tout bouillonnant de fumée noire que le vent échevelait et poussait vers la mer.

Le repaire du docteur Turing était en flammes !

Le docteur Turing était vaincu !

La prison de Luc Garbarini n'existait plus !

Il fallait maintenant liquider le docteur Turing lui-même...

Mais avant...

Pour le docteur Turing il avait le temps.

Il se pencha vers Marlyne, toujours ligotée, et la souleva. Entre ses bras, le corps menu de la jeune femme ne pesait pas lourd.

— Puisque tu es venue, dit-il, soulevé par un sombre ricanement, on va faire ensemble notre dernier voyage, et je te promets que tu ne seras pas déçue.

Puis, la chargeant sur son dos, il quitta la lande où les flammes commençaient à attaquer la charpente du manoir.

*

* *

Boris Corentin écrasa nerveusement sa cigarette.

— Il est ici, Mémé, gronda-t-il. Je le sens. Il n'a pas quitté la baraque. Ou il y est revenu. Je t'assure que je le sens.

Aimé Brichot ne haussa pas les épaules. Il connaissait trop le sixième sens de Boris pour ironiser.

— On a visité toutes les chambres, objecta-t-il quand même, et il n'est nulle part.

— Il est ici, gronda de nouveau Corentin. Il est ici.

Ce n'étaient que deux détails, deux minces détails qui leur étaient d'abord passés inaperçus, à tous les deux, dans la soirée précédente, mais l'insomnie de Brichot les avait faits remonter à la surface.

Le premier, Brichot l'avait retrouvé en compulsant les notes qu'ils avaient prises lors des interrogatoires des suspects. Il tenait en une phrase qu'ils avaient prise au vol, une phrase prononcée par Raphaël Mazamet quand, sous l'effet de l'exaspération, il avait tenu à leur faire savoir qu'il ne sortait pas du ruisseau :

— Je pourrais tout aussi bien vivre de mes rentes ! s'était-il écrit après avoir fait allusion à la fortune de son père.

Or, quelques heures plus tôt, interrogé une première fois par le maréchal des logis-chef Kalpérine, il s'était au contraire étendu sur la modestie de ses origines, la pauvreté de ses parents et ses études précocement interrompues parce qu'il lui avait fallu travailler pour gagner sa vie.

Le second détail, c'était l'affaire du « ce n'est pas ma faute », quand le même Raphaël Mazamet, pendant la dictée, s'était brusquement insurgé parce qu'une telle formulation n'était pas correcte grammaticalement.

Ce n'étaient que de minuscules détails, mais ils donnaient furieusement envie d'en savoir plus sur le nommé Raphaël Mazamet.

Or, après vérification, celui-ci n'était pas dans sa chambre. Il n'était nulle part dans l'établissement.

Personne ne manquait à l'appel. Sauf Mazamet.

Et aussi – plus étrangement – Marlyne Onatrella, la jeune attachée de presse du centre. Introuvable aussi bien dans sa chambre que dans le reste du club.

Tout le reste du personnel et des pensionnaires était au complet, et on leur avait demandé de ne pas quitter leurs chambres jusqu'à nouvel ordre. On leur avait même chaudement conseillé de s'y enfermer à clé et de n'ouvrir à personne sauf sur présentation, sous la porte, d'une plaque d'identité de police.

Boris alluma une nouvelle Gitane blonde. Au-dehors, très lointaines, on entendait hurler des sirènes sur les routes avoisinantes.

— Qu'est-ce qui se passe ? grogna-t-il.

Venant du hall d'entrée, Antonia apparut.

— Tu te souviens ? interrogea-t-elle Boris. Cette nuit, je t'ai parlé d'un manoir, du côté de la plage ? Eh bien, il paraît qu'il est en

flammes !

— Non ?

Les yeux de Boris noircirent.

— Mais au fait, tu ne m'as toujours pas dit pourquoi ce manoir t'intéressait ?

— C'est à cause de la télé, cette nuit, dans ta chambre. J'ai aperçu une image qui...

Boris bondit de son siège.

— Écoute, tu me raconteras ça en route. On va aller le voir quand même ce fameux manoir. Ça n'a peut-être rien à voir avec ce qu'on cherche, mais au moins on en aura le cœur net.

— Allez ! Circulez ! Il n'y a rien à voir !

Plusieurs gendarmes s'égosillaient, tentant de faire reculer la petite foule qui commençait à s'agglutiner sur la lande, attirée par les lourdes colonnes de fumée noire qui continuaient à s'échapper des toitures du manoir.

Des estafettes de la gendarmerie, des ambulances, des voitures de pompiers et des motopompes stationnaient autour des bâtiments sinistrés. Sous l'effet des lances à incendie, l'ardeur du feu commençait à décliner. Les murs étaient intacts, mais toute la charpente s'était écroulée. Et nul ne pouvait encore dire s'il y avait des victimes à l'intérieur.

Dans la mémoire de Boris, maintenant, commençait à se substituer aux formes calcinées du manoir de la plage la silhouette d'un autre manoir, entrevu sans y penser, hier soir, et sans vraiment y prêter attention. Un manoir qui, très loin de là, dans le sud de la France, plus précisément dans les Pyrénées-Orientales, abritait un établissement psychiatrique. D'où un fou dangereux, disait-on, s'était évadé quelques semaines plus tôt.

Boris regarda Brichot puis Antonia.

— « Le monstre de Perpignan », murmura-t-il entre ses dents.

Une ébauche de scénario s'élaborait dans son esprit.

— On rentre, jeta-t-il en montrant le brasier qui continuait à rougeoyer. Je suis sûr qu'il n'est pas là-dedans.

Hélas, faillit-il ajouter.

Mais il se retint de justesse.

Pour la troisième fois, Axel Fruehauf agita la poignée de la porte qui conduisait aux salles souterraines du club. En vain. La porte, au fond d'un long couloir qui partait du hall d'accueil tout dallé de marbre blanc, était fermée.

— Merde, dit-il en excellent français, et sur un ton indigné.

Axel Fruehauf, richissime P-DG d'un groupe de presse autrichien, n'était pas venu ici pour rester consigné dans sa chambre, ni pour qu'on le traite avec tous les égards dus à son rang, comme le vacancier de luxe qu'il aurait pu être n'importe où ailleurs. Il était ici pour faire le chien, pour être un chien et pour qu'on le traite en chien. Malheureusement, depuis hier, plus rien ne marchait droit, on ne s'occupait plus de lui, on ne le corrigeait plus, on ne lui donnait plus de coups de pied, on ne lui balançait plus son écuelle de Canigou et on ne le fouettait plus quand il avait fait une bêtise.

En bref, plus rien ne marchait « normalement ».

C'était le bordel intégral.

Il avait donc désobéi, il était sorti de sa chambre où il s'ennuyait à mourir, et, autant pour être ensuite puni s'il était découvert que dans l'espoir d'y souffrir un peu quand même, il avait décidé d'aller faire un tour dans les « Caves de l'Enfer », c'est-à-dire dans l'Espace Méphisto où on respirait, paraît-il, un avant-goût des peines éternelles et infernales.

Mais la porte y conduisant restait obstinément close.

L'Enfer ne voulait pas de lui.

Toujours furieux, mais entendant du bruit dans le hall, il s'y précipita.

Antonia, la gérante, accompagnée des deux policiers de Paris, venait de rentrer.

— Qu'est-ce qui se passe ? jeta Axel Fruehauf d'une voix courroucée.

Et, avec des gestes désordonnés, il expliqua son « problème ».

— Nom de Dieu, grogna Boris en l'entendant. Les « Caves de l'Enfer » !

Machinalement, il effleura son RMR Spécial Police passé à une boucle de sa ceinture, sous son blouson.

— C'est là qu'il s'est réfugié !

Il vira vers Antonia.

— J'espère que tu as les clés ?

— Bien sûr, dit-elle.

La minute d'après, elle revenait avec un trousseau de clés.

— Ah, quand même, on va enfin s'occuper de moi, s'écria Axel Fruehauf d'une voix toute guillerette.

Interloqué devant une telle dose d'inconscience, Boris le bouscula sans répondre et s'élança suivi de Brichot, dans le couloir conduisant à l'entrée de l'Espace Méphisto.

Il régnait une chaleur abominable, sous les voûtes enfumées des « Caves de l'Enfer », mais Luc Garbarini s'en moquait éperdument. Il se sentait dans son élément. Nu, littéralement barbouillé de rouge par les spots qui, un peu partout, sur des centaines de mètres carrés, dispensaient un éclairage cramoisi, il exultait. Il avait déjà possédé Marlyne un nombre de fois incalculable, il l'avait défoncée dans le ventre, il l'avait labourée aux reins, il l'avait déchirée, massacrée, et maintenant il reprenait des forces avant de repartir à l'assaut.

Marlyne était nue, attachée, crucifiée sur une espèce de roue qui était l'imitation de ces instruments de torture du Moyen Âge sur lesquels on installait les suppliciés dont on brisait ensuite les membres à coups de bâton.

C'était d'ailleurs ce qu'il avait l'intention de faire. Mais plus tard. Pas avant d'être complètement rassasié d'elle.

Mais il ne voulait pas la tuer. Seulement fracasser tous ses os. Mais qu'elle soit encore vivante, quand même, lorsqu'il procéderait à l'ultime sodomisation tout en l'étranglant avec sa cordelette.

Ensuite... Ensuite, qu'est-ce qu'il ferait ? Est-ce qu'il tenterait de fuir ?

Non, pas avant d'avoir achevé son œuvre, c'est-à-dire pas avant d'avoir anéanti le docteur Turing.

Mais entre-temps, il se serait bien amusé avec le cul de Marlyne.

Les jambes un peu lourdes tout de même, ruisselant de transpiration, il se dirigea de nouveau vers la jeune suppliciée.

À ce moment-là, l'enfer, un autre enfer, s'abattit sur lui. Sous la forme d'une volée de coups, et avec l'impression que son visage explosait.

La mâchoire fracassée, il parvint quand même à faire un bond de côté et à échapper à son assaillant.

Et, avec une extraordinaire agilité, il fit face.

Le docteur Turing !

Le docteur Turing était là, devant lui, prêt à bondir de nouveau !

Il se jeta à l'assaut avec un rugissement, avec le sentiment flou que c'était contre toute sa vie, contre son passé, contre ses années d'internement, peut-être même contre ses crimes d'autrefois et contre ses crimes d'aujourd'hui, qu'il se jetait. Comme on se précipite contre un mur.

Le mur ne s'écroula pas. Les poings du docteur Turing s'écrasèrent une nouvelle fois contre sa mâchoire. Ses dents craquèrent. Un goût de sang emplit sa bouche. Il vacilla. Un coup de pied du docteur Turing, asséné en plein ventre, lui coupa le souffle. Puis ce furent de nouveau les poings du psychiatre qui s'abattirent contre ses tempes. Ses yeux se révoltèrent. Il s'affala avec un gémissement rauque.

Puis il ne bougea plus. Il était parti dans les vapes pour un bon moment.

Boris Corentin se précipita aussitôt vers la roue où Marlyne Onatrella était crucifiée.

Crucifiée, martyrisée, ligotée, mais vivante.

Sauvée.

CHAPITRE XIX



Des deux mains, Boris Corentin s'appuya au balcon de sa chambre. En bas, le flot des voitures grondait, dans la rue de Turbigo, et un embouteillage commençait à se former au feu rouge.

Il tressaillit. Silencieusement, une silhouette féminine s'était approchée, puis s'était collée contre lui, dans son dos. Par-devant, deux longues mains délicates aux ongles manucurés effleurèrent sa poitrine, descendirent, atteignirent enfin son bas-ventre où elles enveloppèrent tendrement une impressionnante colonne de chair qui ne demandait qu'à se redresser pour la énième fois sous les caresses.

— Viens, murmura derrière lui une voix chaude et basse. Je crois que j'ai encore envie.

Il ne bougea pas tout de suite absorbé dans ses pensées tandis que la jeune femme continuait à jouer avec la partie la plus érigée de son individu. Depuis trois semaines que l'affaire du club sadomasochiste de Carnac était terminée, le dossier venait de s'enrichir – si l'on peut dire – d'un ultime rebondissement. Après les morts qu'il y avait eu là-bas, dans le Morbihan, non seulement Liliane Berthillon mais aussi ce couple, Charles-Henry de la Barre et Christiane, son épouse, retrouvés plus tard étranglés, sur la plage, on venait de découvrir le cadavre de la malheureuse Xavière Lucchini, celle sans qui, peut-être, on n'aurait jamais réussi à découvrir que Raphaël Mazamet, comédien engagé au

Parc du Grand-Calvaire, n'était pas Raphaël Mazamet mais Luc Garbarini, monstre authentique, dément évadé d'un asile de Perpignan, et tueur en série de la plus belle venue.

Xavière, elle, avait été retrouvée par le plus grand des hasards dans une carrière désaffectée, à quelques kilomètres de Guérande, et sans doute ne l'y aurait-on jamais dénichée si plusieurs milliers de jeunes ne s'y étaient rassemblés, un week-end, pour y organiser une de ces fêtes qu'on appelle *raves*, qui sont généralement interdites par les autorités locales, qui durent plusieurs jours et plusieurs nuits, et où l'on danse au son tonitruant de la musique techno. C'est là, tandis que les organisateurs de la fête sauvage commençaient à mettre en marche de multiples groupes électrogènes destinés à alimenter d'énormes enceintes acoustiques, que l'un d'entre eux était tombé sur le cadavre de Xavière émergeant d'une fondrière.

Celui de l'infortuné Raphaël Mazamet, en revanche, n'avait pas été retrouvé, et Luc Garbarini prétendait avoir totalement perdu le souvenir de l'endroit où il l'avait enterré.

Boris soupira. Tout était fini. Garbarini était à nouveau enfermé, et le centre avait repris son train-train habituel, avec sa clientèle de doux dingues et de gentils masos.

Il se retourna tout doucement. Et se retrouva face à Marlyne Onatrella, qui l'avait appelé l'avant-veille parce qu'elle venait à Paris et qu'elle souhaitait vivement lui manifester sa reconnaissance de l'avoir arrachée aux griffes du « monstre de Perpignan ».

Elle était arrivée hier soir, et depuis, en effet elle lui manifestait abondamment sa reconnaissance. Abondamment, et avec énormément de talent.

Boris se laissa réentraîner sur le lit aux draps torturés par de multiples ébats.

— Tu sais ce qui serait bon ? demanda-t-elle.

— Non ?

Elle secoua sa magnifique crinière noire et l'attira vers lui.

— Qu'on reste au lit ensemble toute la journée, dit-elle en écartant doucement les jambes.

Comme il ne répondait pas, clic ajouta :

— Tu me crois folle ou inconsciente, hein, après tout ce qui m'est arrivé là-bas ? En réalité, tu sais, je me sens un peu comme quelqu'un qui vient d'avoir un accident. J'ai été attirée par un type et c'était un monstre. Et j'ai bien failli y laisser ma peau. C'est ça l'accident. Quand on est victime d'un accident, par exemple d'avion, si on ne remonte pas tout de suite en avion, eh bien, on n'y remonte plus jamais parce

que l'on est traumatisé à vie. C'est ça que je voudrais éviter avec les hommes : être traumatisée à vie.

Ensuite, elle lui demanda de la prendre et de la reprendre encore comme s'ils devaient rester ensemble toute leur vie.

Il y avait vraiment des demandes plus difficiles à satisfaire que celle-là. Boris commença à s'enfoncer en elle comme dans les profondeurs d'un monde brûlant, ardent et délicieux, où les mots « folie » et « monstruosité » étaient inconnus.

TABLE



RÉSUMÉ

CHAPITRE PREMIER

CHAPITRE II

CHAPITRE III

CHAPITRE IV

CHAPITRE V

CHAPITRE VI

CHAPITRE VII

CHAPITRE VIII

CHAPITRE IX

CHAPITRE X

CHAPITRE XI

CHAPITRE XII

CHAPITRE XIII

CHAPITRE XIV

CHAPITRE XV

CHAPITRE XVI

CHAPITRE XVII

CHAPITRE XVIII

CHAPITRE XIX

TABLE

[1] Direction Centrale du Contrôle de l'Immigration et de la Lutte contre les Emplois Clandestins, la DICCILEC a succédé à l'ancienne Police de l'Air et des Frontières.